

UNIVERSITÉ DE PARIS. — FACULTÉ DES LETTRES

LE
SENTIMENT RELIGIEUX
CHEZ
GEORGE SAND

THÈSE

POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ,

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS,

PAR

Marc Marcel MORET

PARIS

MARCEL VIGNÉ, ÉDITEUR
13, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE

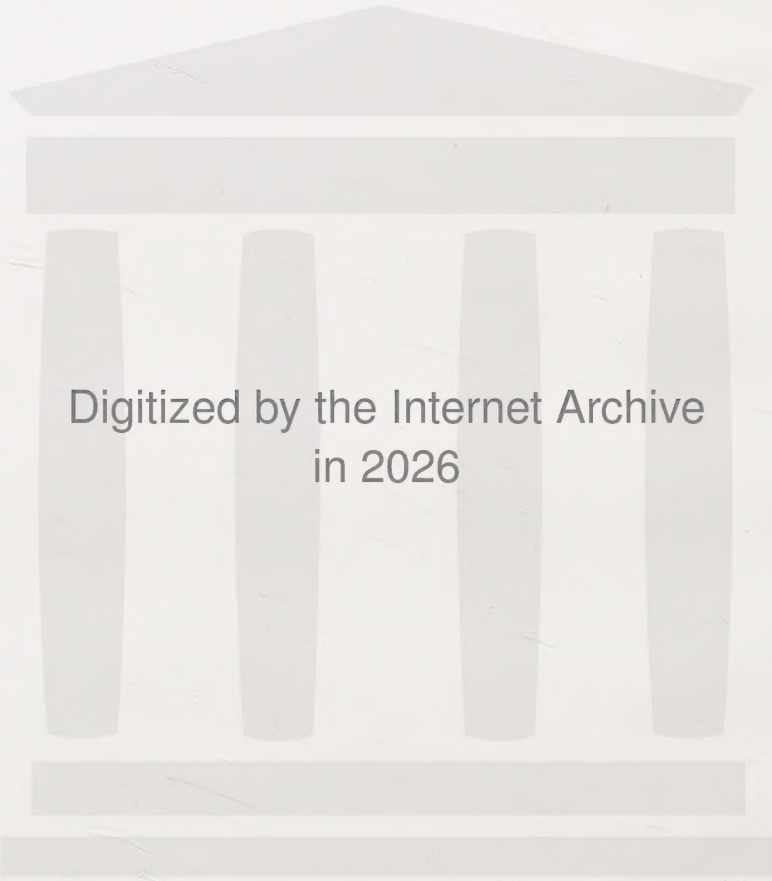
1936



GEORGE SAND

*Cliché gracieusement offert
par la Librairie Larousse*

Dessin de COUTURE
Musée Carnavalet



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41551407_0020

UNIVERSITÉ DE PARIS. — FACULTÉ DES LETTRES

LE
SENTIMENT RELIGIEUX
CHEZ
GEORGE SAND

THÈSE

POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ,

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS,

PAR

Marc Marcel MORET

PARIS

LIBRAIRIE MÉDICALE MARCEL VIGNÉ

13, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE

1936

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.



A MA SŒUR

AVANT-PROPOS

On connaît le jugement porté par Renan sur George Sand : « Ses œuvres sont vraiment l'écho de notre siècle. On l'aimera quand il ne sera plus, ce pauvre xix^e siècle que nous calomnions. George Sand alors ressuscitera et deviendra notre interprète... Ses livres ont les promesses de l'immortalité parce qu'ils seront à jamais les témoins de ce que nous avons désiré, pensé, senti, souffert. »

Son œuvre, en effet, est comme un prisme à travers lequel passe le xix^e siècle. Or, l'une des faces de cette grande époque littéraire, c'est l'émotion religieuse, et George Sand n'aurait pas été de son siècle si elle était restée en dehors de ce mouvement, de ces préoccupations des « choses divines », qui caractérisent tout le cycle romantique et même le siècle tout entier.

Selon Mme de Staël, en effet, la littérature romantique est avant tout l'expression de la vie de l'âme, et le signe le plus éclatant de cette vie, c'est le sentiment religieux que l'auteur de *Corinne* appelle l'enthousiasme : « L'enthousiasme, écrit-elle, signifie : Dieu en nous. » C'est pourquoi, conclut

M. René Canat (1), « dans une âme romantique, tous les sentiments prennent la forme de l'émotion religieuse. La religion pénètre tout, l'amour, l'amitié, l'ardeur patriotique, le sentiment de la nature... »

Beaucoup d'ouvrages sur George Sand signalent en passant ce côté religieux, y consacrent quelques pages à l'occasion de tel roman, de telle lettre ou de tel événement, mais ce n'est là qu'une digression, un rideau qu'on soulève légèrement pour laisser entrevoir la question. Le modeste travail que nous présentons sera donc entièrement consacré à l'étude du sentiment religieux chez George Sand.

Rechercher cette émotion religieuse dans la vie et l'œuvre de l'illustre écrivain : voilà quel a été notre but. Etablir les grands principes religieux chez cette âme tourmentée des choses divines, en les dégageant de son œuvre ; les réunir ensuite de manière à formuler son *credo* : telle a été notre méthode.

Toute l'œuvre de George Sand reflète cette préoccupation des questions religieuses. Ses romans, sa correspondance surtout, en sont imprégnés. Cependant, nous avons dû nous limiter, vu la multiplicité des ouvrages de l'auteur et vu surtout son immense correspondance. Nous nous sommes arrêté tout particulièrement à trois de ses romans qui marquent, au point de vue religieux, les étapes succes-

(1) René Canat : *La littérature française par les textes*, Paris, Paul Mellotée, 1926, pp. 503-504.

sives dans l'évolution de sa pensée : *Lélia*, le doute, le désespoir ; *Spiridion*, la lumière qui point, l'espérance ; *Mademoiselle La Quintinie*, l'aboutissement, le *credo* final.

Nous nous sommes attardé également à la correspondance qui nous a fourni quantité de renseignements précieux. N'est-ce pas surtout dans les lettres que se laissent le mieux voir la pensée et les convictions intimes d'une âme ? Romans et lettres, le champ était suffisamment vaste pour nous permettre d'y découvrir la pensée religieuse de la bonne dame de Nohant.

Nous avons laissé de côté, dans cette étude, toute la question des légendes slaves, ainsi que celle des sociétés secrètes, questions qui, à un moment donné, ont vivement intéressé la grande romancière, mais que nous considérons comme trop particulières pour être incluses dans le cadre de notre sujet.

Afin de bien préciser les idées de George Sand, de ne fausser en quoi que ce soit sa pensée, dans cette recherche d'une doctrine religieuse parfois assez confuse, nous avons tenu à apporter le plus de textes possible : d'où les nombreuses citations dont notre travail est parsemé.

Nous rendons hommage à nos maîtres éminents de la Sorbonne qui nous ont dirigé dans la préparation de cette thèse. Nous adressons nos plus profonds remerciements à M. S. Rocheblave, qui nous a reçu si souvent dans son hospitalière demeure pla-

cée sous le signe de George Sand. Nous lui sommes reconnaissant surtout de nous avoir suggéré le sujet de cette thèse et d'avoir mis gracieusement à notre disposition quantité de renseignements amassés au cours d'une vie consacrée en grande partie à George Sand.

M. le Chanoine Munier, du Chapitre de Notre-Dame, nous a parlé de la religion de George Sand comparée au dogme catholique. Nous devons à M. le Chanoine Dubailhy, curé-archiprêtre de La Châtre (Indre), d'utiles indications sur l'un de ses vénérés prédécesseurs, le curé qui prépara Aurore Dupin à sa première communion.

Mme Aurore Lauth-Sand a bien voulu évoquer devant nous les quelques souvenirs qu'elle gardait de la religion de son illustre aïeule. Nous devons en outre d'excellents renseignements à Mlle Corfmat, à M. Thibaut, le très érudit collectionneur sandiste de L'Ebeaupin à Mézières en Brenne. Mlle Marix nous a permis de puiser dans l'immense dossier qu'elle a réuni en vue d'un travail sur George Sand. Grâce à l'amabilité de M. le Conservateur M. Bouteron, nous avons pu consulter le manuscrit autographe de *Spiridion*.

Nous nous empressons de remercier également la Direction de l'Ecole de Préparation des Professeurs de Français à l'Etranger, en Sorbonne, qui a mis aimablement à notre disposition, les ressources de sa bibliothèque.

Beaucoup d'autres noms devraient être cités encore. Pour ne pas en allonger la liste, nous remercions globalement tous ceux qui, d'une façon ou d'une autre, ont tenu à nous être utiles et agréables dans la préparation de cette thèse.

Paris, ce 15 Février 1936.

M. MORET.

CHAPITRE PREMIER

De l'ignorance vers l'élan mystique

Mme Hortense Allart, écrivant un jour à George Sand, lui parle de Sainte-Beuve en ces termes : « Il a toujours été tourmenté des choses divines. » George Sand trouve le mot « beau et bon » et surtout, elle se l'applique à elle-même. « Le mot est beau et bon, et m'a résumé mon propre tourment. Hélas ! oui, c'est un propre calvaire que cette recherche de la vérité abstraite ; mais ça a été un moindre tourment pour Sainte-Beuve que pour moi, j'en répons ; car il était savant, et je n'ai jamais pu l'être, n'ayant ni temps, ni mémoire, ni facilité à comprendre la manière des autres... » (1)

En parcourant la vie et l'œuvre de George Sand, on doit reconnaître, en effet, qu'elle a fait une large part à la philosophie religieuse et qu'elle s'est complue dans l'agitation « des choses divines ». Parmi

(1) *Histoire de ma vie*, t. IV, p. 302.

les nombreuses questions que la romancière a soulevées, comme le mouvement féministe, la question sociale, la théorie de l'art, etc., il en est une qui tient une place toute particulière — on pourrait même dire une place de prédilection —, c'est celle du sentiment religieux.

Faut-il voir dans cette inclination, comme c'est souvent le cas chez beaucoup d'écrivains, l'influence d'une éducation religieuse très prononcée et l'écho des souvenirs d'une enfance particulièrement dirigée du côté religieux ? Non, certainement. Il est même très intéressant de constater, en étudiant cette question, que la jeune Aurore Dupin reçut une éducation première de laquelle tout sentiment religieux était plus ou moins systématiquement écarté.

George Sand passa la plus grande partie des années de son enfance au château de Nohant, sous la direction et la surveillance de sa grand'mère, Mme Dupin de Francueil. Il convient de noter que l'aïeule présidera à l'éducation de la jeune Aurore et cela n'est pas sans importance. Châtelaine solennelle, éprise de l'ancien régime, elle est voltairienne ; elle admire l'*Emile* et les philosophes de son siècle et veut donner à sa petite-fille une éducation basée sur la froide raison, l'habituer à réfléchir sur les phénomènes de la vie. Tout élément fantastique doit être exclu de cette éducation, le développement de l'imagination doit être mesuré, contrôlé par la rai-

son et toute croyance absurde, tout ce qui touche à la superstition doit être impitoyablement étouffé. Voilà tout un programme d'éducation où le sentiment religieux ne tient pas beaucoup de place, programme qui aurait fait tressaillir d'aise les « esprits forts » du XVIII^e siècle et qui aurait peut-être dirigé le futur écrivain vers des horizons tout différents. Mais ce programme ne put être réalisé complètement, vu l'antagonisme qui se fit sentir entre l'aïeule et Mme Sophie, la mère de la jeune Aurore, surtout après la mort prématurée de Maurice Dupin.

George Sand aurait pu passer une enfance heureuse sous la vigilance tendre de son aïeule et de sa mère, si ces deux femmes n'avaient pas été si différentes l'une de l'autre. D'un côté, la vieille dame, aristocrate, raffinée, lisant Voltaire pour lequel elle avait une véritable admiration. En face, la mère, dont les allures et le langage rappelaient ses origines plébéiennes, profitait de toutes les occasions possibles pour tourner en ridicule « les vieilles comtesses ». Tout devenait prétexte à tiraillement entre ces deux femmes et c'était la jeune Aurore qui avait le plus à en souffrir. Elle aimait sa mère de toute la force de son instinct ; elle avait, d'un autre côté, une véritable affection pour l'esprit et le cœur de sa grand'mère. Ces deux femmes qui furent jalouses l'une de l'autre, du vivant de Maurice dont chacune aurait voulu posséder le cœur sans partage, reportèrent sur l'enfant cet amour exigeant et jaloux.

La mort de Maurice parut ramener une certaine intimité entre la mère et la veuve ; le malheur commun les rapprocha, du moins pour quelque temps. Mais la réconciliation fut courte. Tout les séparait : nature, éducation, intérêt. Le seul point commun qui eût dû les rapprocher, Aurore, devint précisément le motif des conflits qui ne devaient pas tarder à éclater. Conflits rares d'abord, mais qui devinrent de plus en plus fréquents ! L'aïeule gardait alors un dédaigneux silence, ou se contentait de formuler une observation « sur certaines personnes ». Sophie, au contraire, se laissait aller à des propos violents, grossiers et vulgaires. Ajoutons que Deschartres, régisseur de Nohant, qui partageait entièrement les vues de la châtelaine, comme elle libre penseur et voltairien, et qui détestait tout particulièrement Mme Sophie, finit par envenimer les relations, déjà très tendues, de la belle-mère avec sa belle-fille. En automne 1810, un arrangement fut pris, grâce, semble-t-il, à l'heureuse intervention du grand-oncle de George Sand, l'abbé de Beaumont. Après beaucoup de débats, il fut décidé que l'aïeule seule s'occuperait d'Aurore, qu'elle seule se chargerait de son éducation. On passerait à Nohant la majeure partie de l'année, ne venant à Paris qu'en hiver, pour l'instruction de l'enfant. La mère, par contre, s'installerait à Paris, avec faculté de passer l'été à Nohant, sans s'occuper en quoi que ce soit de l'éducation de sa fille.

George Sand passa ainsi les années de 1810 à 1814 à Nohant, séjournant à Paris l'hiver avec sa grand'mère. Mme Sophie, de son côté, venait passer une partie de l'été à Nohant, ainsi qu'il avait été convenu.

Voilà donc la jeune Aurore sous l'unique direction de sa grand'mère, qui va pouvoir mettre en pratique ses théories sur l'éducation. Connaissant les idées religieuses de Mme Dupin, on comprendra facilement que la jeune fille ne reçut aucune formation à ce sujet. La châtelaine, attachée comme nous l'avons dit, à la libre pensée, basait son enseignement sur la raison, éloignant de son élève toute croyance et toute superstition. En 1814, Aurore est confiée aux soins de Deschartres, car la grand'mère, effrayée par l'entrée des troupes alliées en France, rentra à Nohant plus tôt que d'habitude, et elle ne quittera plus sa résidence pendant quatre ans. Deschartres, sorte de pédagogue-régisseur, bourru et original, dirigeait à ce moment l'instruction d'Hippolyte, le demi-frère d'Aurore. Il s'occupera à l'avenir des deux enfants, et surtout, il n'établira aucune différence de formation entre le garçon et la fille. Aurore reçut donc une formation plutôt masculine et ce fait est important à noter dans le développement de la logique et de la pensée du futur écrivain. Ces qualités viriles qui feront de George Sand ce « parfait honnête homme », comme le remarque

si justement W. Karénine (1), c'est à Deschartres qu'elle les doit. Le précepteur qui, nous l'avons dit, partageait la doctrine philosophique et morale de Mme Dupin, n'exercera, à son tour, aucune influence religieuse sur sa jeune élève.

Agée de onze ans, elle lit l'*Iliade* et la *Jérusalem délivrée*. Il faut parcourir l'*Histoire de ma vie* (2), pour se rendre compte de l'effet que produisit la lecture de ces grands poèmes sur l'imagination de la jeune enfant. Tous ces héros qu'elle transforme, qu'elle adapte, évoluent dans un monde de rêve. « Mais au-dessus de ces personnages de roman, l'Olympe chrétien planait sur la composition du Tasse, comme dans l'*Iliade* les dieux du paganisme ; et c'est par la poésie de ces symboles que le besoin d'un sentiment religieux, sinon d'une croyance définie, vint s'emparer ardemment de mon cœur. *Puisqu'on ne m'enseignait aucune religion, je m'aperçus qu'il m'en fallait une et je m'en fis une.* » (3)

George Sand raconte comment elle arrangea « cela très secrètement » en elle-même : « *religion et roman poussèrent de compagnie dans mon âme* » (4). Le passage est important et nous le soulignons. On voit déjà, dans la réunion de ces deux

(1) W. Karénine, *George Sand, sa vie et ses œuvres*, t. I, p. 194.

(2) *Histoire de ma vie*, t. III, p. 14 et suiv.

(3) Ibid., t. III, p. 15.

(4) Ibid., t. III, p. 15.

mots, ce qui sera à la base du sentiment religieux chez le futur écrivain : l'imagination, le cœur, le mysticisme.

Voilà donc cette enfant candide, abandonnée à elle-même avec son rêve intérieur, à la recherche d'un idéal. Jéhovah et Jupiter la laissent froide, elle ne voit pas les rapports de ces puissances avec l'humanité. Elle cherche « un Dieu-homme, un divin ami de notre race malheureuse » (1).

C'est le moment où l'on prépare la jeune fille à sa première communion, point sur lequel nous reviendrons. Le catéchisme ne l'enthousiasme pas. Elle avoue qu'elle n'y comprend rien. Cependant, l'*Evangile* et le drame de la vie et de la mort de Jésus lui arrachent des larmes. « Je m'en cachais bien. j'aurais craint que ma grand'mère ne se moquât de moi. Elle ne l'eût pas fait, j'en suis certaine aujourd'hui ; mais cette intervention dans ma croyance, dont elle semblait s'être fait une loi, me jetait dans le doute... Ma grand'mère, en me voyant lire et apprendre le dogme par cœur sans faire la moindre réflexion, se flattait peut-être de trouver en moi une table rase aussitôt qu'elle voudrait m'instruire à son point de vue, mais elle se trompait. » (2). Oui, en effet, la bonne grand'mère se trompait. L'enfant doute, cherche et « si on ne lui donne rien pour se

(1) *Histoire de ma vie*, t. III, p. 16.

(2) *Ibid.*, t. III, p. 16.

bâtir une maison, il se fait un nid avec les fétus qu'il peut rassembler » (1).

Nous avons déjà mentionné le soin avec lequel la grand'mère combattait toute croyance, toute fiction, tout penchant superstitieux, de sorte qu'Aurore ne pouvait croire ni aux mystères, ni aux miracles, ni à la divinité de Jésus. Mais elle en avait conclu que toute religion étant une fiction, il n'y avait qu'à faire « un roman qui soit une religion ou une religion qui soit un roman » (2). Son imagination se met donc à la recherche d'un personnage de roman qui soit en même temps un idéal, une divinité. « Et voilà qu'en rêvant la nuit, il me vint une figure et un nom. Le nom ne signifiait rien que je sache : c'était un assemblage fortuit de syllabes comme il s'en forme dans les songes. Mon fantôme s'appelait *Corambé*, et ce nom lui resta. Il devint le titre de mon roman et le dieu de ma religion. » (3).

George Sand déclare, dans l'*Histoire de ma vie*, qu'avec *Corambé* commence non seulement sa vie poétique, mais aussi sa vie morale. Roman et religion ! Roman religieux et religion romanesque, pourrait-on dire ! *Corambé* « était pur et charitable comme Jésus et beau comme Gabriel ; mais il lui fallait un peu de la grâce des nymphes et de la

(1) *Histoire de ma vie*, t. III, p. 17.

(2) *Ibid.*, t. III, p. 17.

(3) *Ibid.*, t. III, p. 17.

poésie d'Orphée... Et puis il me fallait le compléter en le vêtant en femme à l'occasion, car ce que j'avais le mieux aimé, le mieux compris jusqu'alors, c'était une femme, c'était ma mère » (1). Voilà le côté poétique et combien romanesque du dieu *Corambé*. Cet idéal divin devait avoir « quelques-unes de nos erreurs et de nos faiblesses » (2), ceci pour le rendre plus humain, plus à la portée de la jeune fille. Elle cherche donc une faiblesse à lui attribuer, mais une faiblesse qui puisse se concilier avec la perfection et elle trouve « l'excès d'indulgence et de bonté » (3). Nous soulignons cet « excès de bonté », par lequel « pèche » *Corambé*. Ce dieu de bonté sera le dieu de toute la vie de George Sand. C'est pour cela qu'elle s'opposera toujours si énergiquement au dogme de l'enfer, ne pouvant le concilier avec la bonté de Dieu. C'est aussi, de sa part, une sorte de disposition naturelle à la bonté, cette même bonté qui faisait écrire à Musset en 1835, après le drame de Venise par conséquent : « Prenez garde que je n'écrive sur sa tombe qu'elle était sincère, bonne et grande. » (4). C'est encore sous l'influence de cette même bonté que Mme Sand écrivait à sa fille : « Fais un effort sur toi-même, sois bonne... » (5)

(1) *Histoire de ma vie*, t. III, p. 18.

(2) *Ibid.*, t. III, p. 18.

(3) *Ibid.*, t. III, p. 18.

(4) *Correspondance à A. de Musset et à Sainte-Beuve*, Introduction de M. S. Rocheblave, p. XXXV.

(5) Voir S. Rocheblave, *George Sand et sa fille*, p. 37.

L'existence de *Corambé* se déroule d'abord uniquement dans l'imagination de l'enfant ; elle offre « une série d'épreuves, de souffrances, de persécutions et de martyres. J'appelais, nous confie George Sand, livre ou chant chacune de ses phases d'humanité, car il devenait homme ou femme en touchant la terre, et quelquefois le Dieu supérieur et tout-puissant dont il n'était, après tout, qu'un ministre céleste, préposé au gouvernement moral de notre planète, prolongeait son exil parmi nous, pour le punir de trop d'amour et de miséricorde envers nous. » (1).

Le roman de *Corambé* eut un nombre infini de chants et, dans chacun d'eux, une sorte de cour, « un monde de personnages nouveaux se groupait autour de *Corambé* » (2). Tous ces personnages imaginaires étaient bons. Les méchants ne paraissaient jamais. Son rêve va jusqu'à l'hallucination, mais bientôt un monde réel va se plier à sa fantaisie, grâce à sa faculté d'idéalisation. C'est ainsi que ses petits camarades de Nohant, les garçons et les filles avec lesquels elle allait « marauder » dans les champs, deviennent dans son rêve la suite de *Corambé*. Elle transforme et idéalise tous ces petits paysans en sabots, jusqu'au porcher Plaisir qui devient une sorte d'Apollon-Porcher. Elle avait le se-

(1) *Histoire de ma vie*, t. III, pp. 18-19.

(2) *Ibid.*, t. III, p. 19.

cret de son plaisir, et elle le gardait pour elle seule.

Puis, la fiction devient si forte qu'elle exige une sorte de culte. Aurore élève un autel à *Corambé*, au centre d'un fourré, où « s'élevaient trois beaux érables sortant d'un même pied », et où « la végétation des arbustes étouffés par leur ombrage s'arrondissait à l'entour pour former comme une petite salle de verdure » (1). L'autel se dresse « au pied de l'arbre principal ». Des couronnes suspendues aux branches de l'érable remplacent les lustres des églises. Comme ornements, des cailloux choisis, des coquillages variés, des mousses fraîches, des nids d'oiseaux suspendus en guise de lampe. « Enfin, résume George Sand, je parvins à faire quelque chose qui me parut si joli, que la tête m'en tournait et que j'en rêvais la nuit. » (2)

Tout cela est accompli avec les plus grandes précautions pour n'éveiller l'attention de personne. C'est sous ce dôme de verdure que la petite fille, nouvelle et innocente Velléda, présidera au culte de *Corambé*, culte qui consistera à rendre la liberté aux bêtes captives : papillons, lézards, grenouilles, oiseaux : « ...tant que dura mon culte mystérieux, nous dit la jeune prêtresse, je pus tous les jours délivrer, en l'honneur de *Corambé*, une hirondelle, un rouge-gorge, un chardonneret, voire un moi-

(1) *Histoire de ma vie*, t. III, p. 25.

(2) *Ibid.*, t. III, p. 26.

neau franc. Les moindres offrandes, les papillons et les scarabées comptaient à peine. Je les mettais dans une boîte que je déposais sur l'autel et que j'ouvrais, après avoir invoqué le bon génie de la liberté et de la protection. » (1). Mais un beau jour, son ami Lizet découvrit l'asile et s'écria : « Ah ! mam'selle, le joli petit reposoir de la Fête-Dieu ! » (2). Le charme était détruit, *Corambé* déserta le sanctuaire profané. L'autel, les guirlandes et les coquillages furent pieusement enterrés au pied de l'arbre et la future George Sand garda son *Corambé* uniquement dans son cœur. Il y restera longtemps et la romancière y fera plus d'une allusion dans l'*Histoire de ma vie*. Rêve d'enfant, pourrait-on dire ! Oui, rêve ! fantôme ! si l'on veut, mais rêve qui reparaitra souvent et qui fut une réalité pour l'esprit et le cœur de cette enfant, qu'on tenait à distance de toute manifestation religieuse. Le catholicisme ardent, qui s'emparera d'elle au couvent, le lui fera oublier, mais elle écrira plus tard, en comparant *Corambé* à Jésus : « ...il a été pour moi, dans l'enfance, une interprétation plus humaine et plus admissible que celle que l'Eglise de nos jours prétend nous donner du divin maître... il n'eût pas, s'il se fût mêlé de socialisme, abandonné la cause du faible à celle du fort, la vie morale et physique

(1) *Histoire de ma vie*, t. III, p. 27.

(2) *Ibid.*, t. III, p. 28.

du pauvre au caprice du riche. Il eût été plus chrétien que la papauté. » (1)

Corambé « s'envola pour toujours » au moment où George Sand, écrivant *Indiana*, avait l'imagination toute remplie des héros de son roman ; *Corambé* fut plus ou moins délaissé momentanément. La romancière comptait reprendre sa chère rêverie une fois le roman terminé ; « ...mais, nous dit-elle, j'espérai en vain voir reparaitre *Corambé*, et avec lui ces milliers d'êtres qui me berçaient tous les jours de leurs agréables divagations... Ces chères visions ...se cachèrent cruellement au fond de l'encrier. » (2). Et *Corambé* s'envola pour toujours.

« J'en étais là, lorsqu'on m'annonça que dans trois mois, j'aurais à faire ma première communion. » (3). Ce fait paraît, à première vue, assez surprenant. L'encyclopédiste qu'est Mme Dupin, la noble châtelaine philosophe et voltairienne, restée jusqu'à la fin de sa vie inébranlablement attachée à la libre pensée, sans faire jamais la moindre concession aux exigences du catholicisme pratiquant, trouve bon que sa petite-fille fasse sa première communion. Pour expliquer cette décision, il faut savoir que nous sommes en 1817 ; la religion rentre en faveur avec la Restauration. De même que l'athé-

(1) *Histoire de ma vie*, t. IV, p. 141.

(2) *Ibid.*, t. IV, p. 140.

(3) *Ibid.*, t. III, p. 50.

isme avait été de bon ton chez tout gentilhomme du XVIII^e siècle, de même aussi la dévotion devient de rigueur chez tout noble de la Restauration. N'oublions pas non plus que Mme Dupin est une tante de Charles X et de Louis XVIII : noblesse oblige. Il faut convenir que la question est embarrassante pour la fière châtelaine qui s'est attachée jusqu'à présent à extirper de l'âme de sa petite-fille la foi aux miracles et aux choses surnaturelles, tout particulièrement le miracle de la transsubstantiation eucharistique. Laissons la parole à George Sand qui traduit fort bien cette situation difficile :

« C'était une situation encore plus embarrassante pour ma bonne-maman que pour moi. Elle ne voulait pas me donner une éducation franchement philosophique. Tout ce qui eût pu être taxé d'excentricité lui répugnait ; mais, en même temps qu'elle subissait l'empire de la coutume, et qu'au début de la Restauration elle n'eût pu s'y soustraire sans un certain scandale, elle craignait que ma nature enthousiaste ne se laissât prendre à la superstition, dont elle avait décidément horreur. Elle prit donc le parti de me dire qu'il fallait faire cet acte de bienséance très décemment, mais me bien garder d'outrager la sagesse divine et la raison humaine jusqu'à croire que j'allais *manger mon créateur*. » (1).

(1) *Histoire de ma vie*, t. III, pp. 50-51.

Aurore Dupin a 13 ans. Jusqu'à ce moment, on ne lui a enseigné aucun précepte religieux. La grand'mère, ayant décidé que l'affaire « serait bâclée », Aurore apprend le catéchisme « comme un perroquet, sans chercher à le comprendre et sans songer à en railler les mystères, mais bien décidée à n'en pas croire... un mot... » (1). Elle fut confiée à un bon vieux curé de La Châtre. George Sand, dans *l'Histoire de ma vie*, parle en termes très élogieux de ce prêtre « qui avait plus d'éducation que le curé de Saint-Chartier, et qui, je dois le dire, respecta l'ignorance de mon âge et ne m'adressa aucune de ces questions infâmes par lesquelles il arrive souvent au prêtre de souiller, sciemment ou non, la pudeur de l'enfance. » (2)

L'instruction religieuse qu'elle reçut, comme préparation à sa première communion, consista en une petite instruction de cinq minutes que lui donnait chaque semaine le curé de La Châtre. « Dès la première semaine, dit-elle, je savais mon catéchisme sur le bout du doigt. »

Nous avons pu retrouver, en parcourant les archives de l'archiprêtré de La Châtre, le nom de ce « bon vieux curé » qui prépara Aurore Dupin à sa première communion. Il s'agit de l'abbé Porcher de Lissaunay. Le nom à particule de cet abbé n'a-t-il

(1) *Histoire de ma vie*, t. III, p. 51.

(2) *Ibid.*, t. III, p. 51.

peut-être pas été étranger dans la préférence que la châtelaine de Nohant accorda au curé de La Châtre, « qui avait plus d'éducation » que le bon curé de Saint-Chartier, lequel « parlait et pensait un peu crûment ». Quoi qu'il en soit, c'est donc l'abbé de Lissaunay qui entendit la première confession de George Sand, confession qu'elle étalera plus tard dans *l'Histoire de ma vie*, confession d'une enfant qui s'accuse de fautes insignifiantes. « J'en voyais bien quelques-unes, mais il me semblait que ce n'était pas assez pour que M. le curé pût s'en contenter. » (1). Le récit de sa confession se termine par cette remarque : « Mais je ne me sentais pas moins humiliée de m'être agenouillée devant un prêtre pour si peu. » (2). Première impression d'humiliation ressentie au confessionnal et qui portera ses fruits ! On comprendra plus facilement à l'aide de cette remarque les attaques que portera George Sand dans *Mademoiselle La Quintinie* sur la confession : « Je pense... que la confession est mauvaise ou inutile. » (3). On pense instinctivement aussi à la remarque par laquelle George Sand termine son article sur le Père Loyson : « Je ne comprends pas d'intermédiaire entre Dieu et moi. Je trouve cet intermédiaire inutile quand il n'est pas

(1) *Histoire de ma vie*, t. III, p. 51.

(2) *Ibid.* t. III, p. 52.

(3) *Mademoiselle La Quintinie*, p. 43.

nuisible et nuisible quand il n'est pas funeste ; mais, puisque longtemps encore, l'homme croira avoir besoin du prêtre, souhaitons que celui-ci se purifie, tout au moins s'il ne peut s'ennoblir comme le Père Hyacinthe. » (1). Du reste, Aurore Dupin n'aura pas à « s'humilier » longtemps au tribunal de la pénitence. Si sa première confession date de 1817, nous savons aussi que l'une de ses dernières confessions eut lieu en 1821 et, coïncidence singulière, ce fut auprès de ce même curé de La Châtre qui avait entendu, quelques années auparavant, les puérils aveux du futur écrivain.

L'aristocratique châtelaine, dont la décision au sujet de la première communion de sa petite-fille nous surprend, ira plus loin : elle assistera à la cérémonie. George Sand, dans *l'Histoire de ma vie*, relate le fait : « Elle s'était décidée à assister à ma première communion non sans peine, je crois, car elle n'avait pas mis le pied dans une église depuis le mariage de mon frère. » (2).

Ce n'est qu'au moment où elle se trouve à l'église, le matin de la cérémonie, qu'Aurore commence à se demander ce qu'elle vient y faire. Ce qui la troublait, c'était de voir sa grand'mère dans une église. De plus, une sorte de combat se livrait dans son esprit. Le curé de La Châtre, au cours de

(1) *Le Temps*, 12 Septembre 1872.

(2) *Histoire de ma vie*, t. III, p. 51.

ses instructions religieuses, lui avait dit qu'il fallait croire, sinon commettre un sacrilège. « Je n'avais pas le moindre désir d'être sacrilège, pas la plus légère velléité de révolte ou d'impiété, mais je ne croyais pas. Ma bonne-maman m'avait empêché de croire et cependant elle m'avait ordonné de communier. Je me demandais si elle et moi, nous ne faisions pas un acte d'hypocrisie, et, bien que j'eusse l'air aussi calme et aussi sérieux que j'avais paru insouciant et dissipée la veille (1), je me sentis fort mal à l'aise, et j'eus deux ou trois fois la pensée de me lever et de dire à ma grand'mère : « En voilà assez, allons-nous en ». (2).

Mais cette anxiété ne dura pas longtemps. La future romancière trouva le moyen de tout concilier par un « commentaire » qui la calma. Elle repasse la Sainte Cène dans son esprit et les paroles « Ceci est mon Corps et mon Sang » ne lui parurent plus qu'une métaphore. Jésus était trop saint et trop grand pour avoir voulu tromper ses disciples. Il les avait conviés à rompre le pain ensemble en mémoire de lui. » (3). Dès lors, elle ne sentit « plus rien de moquable » dans l'institution de la Cène. Elle com-

(1) La veille de sa première communion, chez les Decerfz, Aurore joua et s'amusa « énormément », avec les enfants de la maison, à tel point que la mère de Mme Decerfz remarqua : « Mais voilà un enfant bien peu recueilli, et ce n'est pas ainsi que de mon temps, l'on se préparait aux Sacrements. »

(2) *Histoire de ma vie*, t. III, p. 53.

(3) *Ibid.*, t. III, p. 54.

munia à côté d'une vieille pauvre et ce voisinage lui donna « la première idée de la signification de ces agapes de l'égalité dont l'Eglise avait, selon elle, méconnu ou falsifié le symbole (1).

L'explication qu'elle venait de se donner apaisa son esprit et donna à son visage une « expression nouvelle ». Mme Dupin, qui la vit rentrer de la Table Sainte, était attendrie, mais effrayée aussi à l'idée d'avoir rendu peut-être sa petite-fille dévote ; elle la pressa doucement contre son cœur et laissa tomber des larmes sur son voile. « Tout cela fut énigmatique pour moi, j'attendais qu'elle me donnât, le soir, une explication sérieuse de l'acte qu'elle m'avait fait accomplir et de l'émotion qu'elle avait laissée paraître. Il n'en fut rien. On me fit faire une seconde communion huit jours après et puis on ne me reparla plus de religion, il n'en fut pas plus question que si rien ne s'était passé. » (2)

La déclaration est nette, catégorique ; il n'y a rien à ajouter, si ce n'est qu'Aurore retournait à La Châtre à l'occasion des grandes fêtes « pour voir les processions et assister aux offices ». Mais, en écrivant l'*Histoire de ma vie*, George Sand a soin de nous dire que c'étaient là des « occasions » qu'elle faisait valoir afin de passer la journée dans la famille Decerfz, où elle pouvait s'ébattre avec les en-

(1) *Histoire de ma vie*, t. III, p. 54.

(2) *Ibid.*, t. III, p. 54.

fants, où on la gâtait, où elle mettait tout sens dessus dessous, cassant meubles et poupées, « et même quelque peu les enfants, trop débiles pour mes manières de paysanne. » Il nous paraît intéressant de rappeler que George Sand, devenue mère, ne s'opposera pas à la première communion de ses enfants. Voici en quels termes l'auteur de *Lélia* relate la première communion de son fils Maurice, au lycée Henri-IV, à Paris, en 1833. « Quand on le prépara à sa première communion, qui était affaire de règlement au collège, je vis qu'il acceptait très naïvement l'enseignement religieux. Je n'aurais voulu pour rien au monde qu'il commençât sa vie par un acte d'hypocrisie ou d'athéisme, et si je l'eusse trouvé disposé à se moquer, comme beaucoup d'autres, je lui aurais dit les motifs sérieux qui m'apparurent dans mon enfance pour me décider à ne pas protester contre une institution dont j'acceptais l'esprit plutôt que la lettre ; mais, en reconnaissant qu'il ne discutait rien, je me gardai bien de faire naître le moindre doute. La discussion n'était pas de son âge et son esprit ne devançait pas son âge. Il fit donc sa première communion avec beaucoup d'innocence et de ferveur. » (1)

La vie calme et champêtre de Nohant va reprendre, et il ne sera plus fait allusion ni à la première communion, ni à l'instruction religieuse très

(1) *Histoire de ma vie*, t. IV, p. 156.

vaguement ébauchée par le curé de La Châtre. Ici, se place, dans la vie d'Aurore Dupin un événement qui blessera profondément son amour filial et qui aura de grandes conséquences sur la vie morale du futur écrivain. Aurore n'avait pas oublié sa mère, malgré l'absence. Elle protestait, dans le secret de sa pensée contre le sort que sa grand'mère tenait à lui assurer et méprisait instruction, talents et fortune. Elle aspirait à revoir sa mère et surtout à vivre avec elle. Cette résolution tenace lui faisait négliger ses leçons, d'où réprimandes et blâmes sévères de la part de son éducatrice. Un jour, la jeune fille, poussée à bout par les sermons de Julie (1), répondit : « ...je ne déteste pas ma grand'mère, je l'aime, mais j'aime mieux ma mère, et si l'on me rend à elle, je remercie le bon Dieu, ma grand'mère et même vous. » (2). Le propos est rapporté à Mme Dupin. Celle-ci s'enferma pendant trois jours, refusant de voir sa petite-fille. Deschartres, de son côté, gardait un silence de circonstance et tous les domestiques firent de même. Aurore passa ces trois jours dans un tête-à-tête assidu avec *Corambé*. « Je lui racontai mes peines, il m'en consola en me donnant raison. Je souffrais pour l'amour de ma mère, pour l'amour de l'humilité et de la pauvreté... » (3)

(1) Domestique de Mme Dupin au château de Nohant.

(2) *Histoire de ma vie*, t. III, p. 62.

(3) *Ibid.*, t. III, pp. 62-63.

Durant ces jours de pénitence pour l'enfant, la grand'mère, jalouse d'une affection qu'elle ne voulait partager avec sa belle-fille, chercha le moyen le plus sûr d'étouffer dans le cœur d'Aurore l'amour qui la portait vers une autre. « Elle réfléchit, elle médita, elle s'arrêta au plus funeste de tous les partis » (1), c'est-à-dire que Mme Dupin se mit à raconter à Aurore le passé ombrageux de sa mère. « Là, elle fut sans pitié et sans intelligence, j'ose le dire, car il y a, dans la vie des pauvres, des entraînements, des malheurs et des fatalités que les riches ne comprennent jamais et qu'ils jugent comme les aveugles des couleurs. » (2)

Aurore en ressentit « une indicible souffrance », mais elle constata que l'amour pour sa mère n'en avait fait que grandir. Quelques mois se passèrent pendant lesquels Aurore négligea tout, courant plus que jamais « les chemins, les buissons et les pacages ». Et il arriva ce qui arrive très souvent quand un enfant n'est pas sage : on le met en pension. Mme Dupin — l'imprudente ! — résolut donc de mettre sa petite-fille en pension au couvent des Sœurs Augustines Anglaises, à Paris. On comprend difficilement de la part de la libre penseuse qu'était Mme Dupin, le choix de cette maison pieuse où devra être achevée l'éducation d'Aurore, dont elle s'est

(1) *Histoire de ma vie*, t. III, p. 67.

(2) *Ibid.*, t. III, p. 68.

occupée elle-même, secondée de Deschartres, jusqu'à présent. Peut-être croyait-elle ses principes religieux suffisamment enracinés chez sa petite-fille pour que rien ne vienne les ébranler, ou l'indifférence que cette dernière avait montrée à l'occasion de sa première communion, avait-elle laissé croire à la châtelaine qu'Aurore était à l'abri de toute influence religieuse, et qu'elle pouvait sans danger la placer dans une maison catholique, pour achever une instruction qui, à Nohant, allait de mal en pis. Là aussi, la bonne grand'mère se trompait, et l'on arrive à se demander si cette vieille dame connaissait vraiment le caractère, le cœur surtout de son élève, cette âme d'enfant naturellement portée vers l'idéal religieux. Dans le calme du cloître, n'allait-elle pas trouver justement l'aliment qu'il lui fallait, la foi, la croyance en Dieu, en l'immortalité de l'âme ? D'un autre côté le charme poétique et pittoresque du couvent n'allait-il pas aussi agir sur la nature impressionnable d'Aurore ? Il est intéressant de lire, dans l'*Histoire de ma vie* (1), les nombreuses pages consacrées à la description de ce dédale de vieilles constructions, de couloirs, de cloîtres, d'escaliers sombres ; les greniers et les souterrains où gémissait la victime, l'église avec son admirable tableau du Titien, le cimetière qui « n'était qu'un parterre de fleurs sans tombes et sans épitaphes »

(1) Voir *Histoire de ma vie*, t. III, chap. XII.

et où « le renflement du gazon annonçait seul la place des sépultures. » (1). Quelque vingt ans plus tard, en 1832, George Sand, écrivant *Lélia*, n'aura pas oublié cette impression profonde produite sur son imagination d'enfant, d'artiste et de poète. Souvenirs profonds et durables, comme le prouve la multiplicité des détails donnés par l'auteur dans sa propre histoire, écrite dans la deuxième partie de sa vie !

Au moment de son entrée au couvent, le bagage religieux d'Aurore est fort restreint. Nous savons qu'elle scandalisa la Mère Alippe parce qu'elle ne savait pas faire le signe de la croix. « Elle dit que les âmes vont dans l'Olympe ; elle fait le signe de la croix de droite à gauche, et elle dit *mon Dieu* hors de la prière » (2). Il n'en fallait pas davantage pour effaroucher les bonnes sœurs Augustines. Aurore avoue qu'elle ne fut pas très humiliée : « La religion du couvent me parut une si niaise et si ridicule affaire, que je résolus d'en prendre à mon aise et surtout de ne la jamais prendre au sérieux. » (3).

Et pourtant, au bout d'une année, pendant laquelle Aurore Dupin s'enrégimenta sans hésiter dans le camp des espiègles, qu'on avait surnommées les « diables », pour les distinguer des « sages » et des

(1) *Histoire de ma vie*, t. III, p. 217.

(2) *Ibid.*, t. III, p. 96.

(3) *Ibid.*, t. III, p. 96.

« bêtes », année où elle fut vraiment l'âme et le boute-en-train de tous les jeux, il arriva que cette âme sentimentale fut saisie, envahie par le charme religieux. Cette conversion doit être, en grande partie, attribuée aux impressions purement artistiques, et à la poésie extérieure du catholicisme. Au cours de sa première année de pension, elle s'était montrée indifférente aux cérémonies religieuses auxquelles la règle l'obligeait de prendre part. Les offices, les prières en commun, les examens de conscience, qu'elle écrivait avec ses compagnes pour son confesseur (1), les leçons de catéchisme, les sermons des prédicateurs, tout cela la laissait indifférente ; son esprit n'y prenait aucune part. Elle était bien plutôt occupée à trouver toujours de nouvelles excentricités à faire pour distraire les « diables », parcourir les toits, les combles du couvent, les sou-

(1) Voici un spécimen d'examen de conscience que George Sand rapporte dans l'*Histoire de ma vie* (t. III, p. 151) :

« Hélas, mon petit père Villèle, il m'est arrivé bien souvent de me barbouiller d'encre, de moucher la chandelle avec mes doigts, de me donner des indigestions d'*haricots*, comme on dit dans le grand monde où j'ai été z'éllevée ; j'ai scandalisé les jeunes *ladies* de la classe par ma malpropreté ; j'ai eu l'air bête, et j'ai oublié de penser à quoi que ce soit, plus de deux cents fois par jour. J'ai dormi au catéchisme et j'ai ronflé à la messe ; j'ai dit que vous n'étiez pas beau ; j'ai fait égoutter *mon rat* sur le voile de la mère Alippe, et je l'ai fait exprès. J'ai fait cette semaine au moins quinze pataqués en français et trente en anglais, j'ai brûlé mes souliers au poêle et j'ai infecté la classe. C'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très grande faute, etc. ».

terrains surtout, à la recherche de la *victime*, qu'il fallait absolument délivrer, « introuvable captive qui languissait on ne savait où, mais quelque part certainement, et que nous étions peut-être appelées à découvrir. Elle devait être bien vieille depuis tant d'années qu'on la cherchait en vain ! Elle pouvait bien avoir deux cents ans, mais nous n'y regardions pas de si près. Nous la cherchions, nous l'appelions, nous y pensions sans cesse, nous ne désespérions jamais. » (1)

Délivrer la victime ! tel était le grand secret, la grande distraction des « diables ». Tel sera aussi le mot d'ordre de George Sand dans ses différentes conceptions religieuses, politiques, sociales, féministes. Délivrer la victime de l'intolérance de l'Eglise catholique, prendre la défense du peuple, applaudir à l'avènement de la République, libérer la femme dans le mariage, etc.

Les « diableries » du couvent ne lui font pas oublier *Corambé* : « Je continuais toujours, sans l'avoir jamais confié à personne, mon éternel poème de *Corambé*. Mais c'était à bâtons rompus, car au couvent, comme je l'ai dit, le roman était en action, et le sujet, c'était la victime du souterrain, sujet bien plus émouvant que toutes les fictions possibles, puisque nous prenions cette fiction au sérieux. » (2)

Mais il arriva un moment, au cours de la

(1) *Histoire de ma vie*, t. III, p. 106.

(2) *Ibid.*, t. III, p. 170.

deuxième année, où les diableries devinrent fades. « J'avais épuisé pour ainsi dire la paresse et la complaisance envers mes diables, le mouvement, la rébellion muette et systématique contre la discipline. » (1). Ces fugues nocturnes dans les tribunes de l'orgue ou dans le « grenier aux oignons » ne l'intéressent plus. Son amour profond pour la mère Alicia ne lui suffit plus ; c'était un amour trop tranquille. Il lui fallait une passion plus ardente. Tous ses besoins étaient dans son cœur et son cœur s'ennuyait. « Il me fallait aimer hors de moi, et je ne connaissais rien sur la terre que je pusse aimer de toutes mes forces... Je devins dévote : cela se fit tout d'un coup, comme une passion qui s'allume dans une âme ignorante de ses propres forces. » (2). Inclivée par son tempérament vers les jouissances que procure la rêverie voisine de l'extase, Aurore Dupin va infléchir ses habitudes d'esprit selon la direction qui lui sera marquée par ses pieuses éducatrices. M. E. Seillière, dans son remarquable ouvrage sur « *George Sand mystique de la passion* », a tracé les étapes de cette conversion : « Elle lut avec intérêt la *Vie des Saints*, seul ouvrage de caractère quelque peu romanesque que lui offrit la bibliothèque du monastère. Elle rêva longuement dans la paisible chapelle en regardant les tableaux de sainteté qui

(1) *Histoire de ma vie*, t. III, p. 177.

(2) *Ibid.*, t. III, p. 177.

pendaient aux murailles, et, dans une page exquise, elle a raconté comment certain jour, à l'improviste, elle connut dans ce sanctuaire un vertige, un enveloppement de lueurs blanches, un appel de voix mystérieuses. Elle ne crut pas à un miracle, ne fut ni effrayée, ni enivrée, assure-t-elle, mais sentit seulement que la foi s'emparait de son être ainsi qu'elle l'avait désiré, par le cœur ! Les larmes l'inondèrent comme Rousseau sous le tilleul de l'avenue de Vincennes. Sa pensée embrassa Dieu, acceptant pleinement désormais cet idéal de justice, de tendresse et de sainteté qu'elle n'avait jamais mis en doute, mais avec lequel elle n'avait pas senti jusqu'à de contact direct. Elle se refusa tout examen de sa croyance. Comment discuter la source de pareilles délices ! Son cœur une fois pris, sa raison fut mise, dit-elle, à la porte, avec résolution, avec une sorte de joie fanatique. » (1)

L'*Histoire de ma vie* abonde en détails au sujet de cette conversion. Il est intéressant d'en rappeler ici les circonstances et le milieu. Nous savons que cette conversion se passa le soir du jour où elle avait lu attentivement l'*Evangile*. Elle battait tristement le pavé des cloîtres à la nuit tombante, et, prise d'un sentiment de curiosité, elle suivit une « fervente » qui entra à la chapelle pour y faire ses

(1) E. Seillière, *George Sand, mystique de la passion, de la politique et de l'art*, p. 27.

dévotions du soir : « Voyons, me dis-je, comment ce petit monstre va se tordre sur son banc ! Cela fera rire les diables quand je leur en ferai la description. » (1). Une fois entrée, elle oublia la dévote. Elle fut saisie par l'aspect de l'église, la nuit. Il faut reconnaître que tout se prêtait, ce soir-là, dans l'église, pour impressionner une âme sensible, un tempérament de poète et d'artiste, naturellement porté vers « les choses divines », vers ce besoin qui s'était manifesté chez elle dès son âge le plus tendre, et qui l'avait amenée à créer son *Corambé*, besoin d'aimer, de croire en quelque chose qui fût toute bonté, besoin de croire en quelque chose d'éternel et d'absolu !

Cette chapelle sombre, où brillait, dans un religieux silence, la petite lampe d'argent du sanctuaire éclairant les grandes dalles de l'avant-chœur, où se lisait l'épithaphe des antiques doyennes du couvent, la porte de l'arrière-chœur ouverte à cause de la chaleur, donnant sur le cimetière et à travers le vitrage de laquelle une étoile perdue dans l'immensité, semblait regarder attentivement la jeune fille, tout devait impressionner ce soir-là cette nature poétique, sentimentale et religieuse avant tout. Puis cette sœur prosternée, entièrement cachée sous un grand manteau d'étamine noire qui traînait derrière elle, espèce de noir fantôme « prêt à percer

(1) *Histoire de ma vie*, t. III, p. 181.

les dalles funéraires pour rentrer dans sa couche de marbre ! » (1). Enfin, "cette solitude absolue une fois que tout le monde se fut retiré ! Tout cela lui causa une profonde émotion « mêlée de terreur et de ravissement » (2). Puis, c'est le vertige qui passe devant ses yeux, la lueur blanche qui l'enveloppe et la voix qu'elle croit entendre murmurer à son oreille le fameux *Tolle, lege*. « Je sentis, avoue-t-elle, que la foi s'emparait de moi, comme je l'avais souhaité, par le cœur. » (3). Elle ne fit aucune déclaration à ses amies, « les diables », ne se sentant nullement pressée de divulguer le secret de son bonheur. « Il n'y avait de fort en moi que la passion, ajoute-t-elle, et quand celle de la religion vint à éclater, elle dévora tout dans mon cœur ; rien dans mon cerveau ne lui fit obstacle. » (4).

Suivons maintenant la nouvelle convertie dans ses dévotions. Une fois qu'elle fut prise par l'idéal religieux et par « ce que les chrétiens appellent la grâce », elle n'eut plus, selon elle-même, le temps de respirer. En bonne et fervente catholique, catholique d'hier, elle va trouver son confesseur afin de se « réconcilier officiellement avec le ciel » (5). Nous savons que ce confesseur, l'abbé de Prémord, était

(1) *Histoire de ma vie*, t. III, pp. 185-186.

(2) *Ibid.*, t. III, p. 186.

(3) *Ibid.*, t. III, p. 186.

(4) *Ibid.*, t. III, p. 191.

(5) *Ibid.*, t. III, p. 192.

un jésuite, *un père de la foi*, comme on disait depuis la Révolution. On peut lire, dans l'*Histoire de ma vie*, les détails de cette confession (1). Confession sincère certainement, vu l'état d'esprit de la pénitente, confession générale qui dura trois heures, et qui, paraît-il, toucha le bon abbé jusqu'aux larmes. Le lendemain, 15 août, fête de l'Assomption, elle communie : « J'avais quinze ans et n'avais pas approché du sacrement depuis ma première communion à La Châtre. C'était dans la soirée du 4 août que j'avais ressenti ces émotions, ces ardeurs inconnues que j'appelais ma conversion. On voit que j'avais été droit au but ; j'étais pressée de faire acte de foi et de rendre, comme on disait, témoignage devant le Seigneur. » (2). Ce fut là sa véritable première communion, jour qui lui parut le plus beau de sa vie. Les formules consacrées ne lui suffirent plus pour prier. Elle en compose dans ses heures d'extase, où son âme se répand « aux pieds de l'Eternel » avec ses affections, ses souvenirs du passé, ses élans vers l'avenir, ses dévouements, « tous les trésors d'une jeunesse embrasée qui se consacrait et se donnait sans réserve à une idée, à un bien insaisissable, à un rêve d'amour éternel » (3). Plus tard, George Sand, écrivant l'histoire de sa vie, n'hésitera pas à dire, en faisant allu-

(1) *Histoire de ma vie*, t. III, pp. 192 et suiv.

(2) *Ibid.*, t. III, p. 195.

(3) *Ibid.*, t. III, p. 195.

sion à « ce sentiment de l'infini » qu'elle portait dans ses dévotions : « Quiconque a passé par là sait bien que nulle affection terrestre ne peut donner de pareilles satisfactions intellectuelles. » (1)

Depuis le jour de sa conversion, la vie d'Aurore changea complètement. Elle n'avait en vue que le seul désir de se perfectionner, de se corriger de ses mauvais penchants, d'atteindre à l'idéal de la vertu chrétienne. Sa foi devenait de jour en jour plus exaltée, et, selon elle, cet été se passa « dans la plus complète béatitude » (2). Elle communiait tous les dimanches, et quelquefois deux jours de suite. Elle se livrait aux plus dures austérités ; elle jeûnait et portait autour du cou, en guise de cilice, un chapelet de filigrane qui l'écorchait. « Je sentais la fraîcheur des gouttes de mon sang, et au lieu d'une douleur, c'était une sensation agréable. » (3) Comme on le voit, ce n'était plus de la religion, mais du fanatisme poussé à un degré très élevé. La « bonne dame de Nohant », écrivant ses mémoires, semble vouloir excuser ce fanatisme de jeunesse : « ...les mystiques ne pensent pas. Ils rêvent sans cesse, ils contemplent ; ils aspirent, ils brûlent, ils se consomment comme des lampes, et ils ne sauraient

(1) *Histoire de ma vie*, t. III, pp. 195-196.

(2) *Ibid.*, t. III, p. 196.

(3) *Ibid.*, t. III, p. 196.

se rendre compte de ce mode d'existence, qui est tout spécial et ne peut se comparer à rien. » (1).

C'est au milieu de cette « première ferveur », que fut contractée cette amitié bizarre pour sœur Hélène, la pauvre sœur converse à moitié phthisique, laide et malpropre, qui remplissait les « fonctions les plus pénibles et les plus repoussantes du couvent. » L'héritière de Nohant va désormais devenir la confidente et l'amie intime de *Sister Helen*, « objet de dégoût pour les pensionnaires recherchées. On eût frémi de s'asseoir auprès d'elle, on évitait même de frôler son vêtement » (2). Aurore s'occupera de la pauvre sœur dans un esprit tout évangélique. Elle l'aidera dans les travaux de propreté du couvent, balayera les dortoirs, fera les lits, descendra les « seaux fétides », comme la plus obscure des domestiques. Son « dévouement religieux qui inspire l'amour de la peine » (3), ira même jusqu'à vouloir apprendre le français à la pauvre converse qui avait « fort peu d'intelligence et savait à peine écrire » (4). Le passé de sœur Hélène, les persécutions dont elle fut l'objet de la part de sa famille, à cause de son entrée au couvent, touchèrent la nouvelle convertie. « Cette histoire simple et terrible acheva de me monter la tête pour la religion et

(1) *Histoire de ma vie*, t. III, p. 197.

(2) *Ibid.*, t. III, p. 199.

(3) *Ibid.*, t. III, p. 201.

(4) *Ibid.*, t. III, p. 209.

m'inspira pour la sœur Hélène une prédilection enthousiaste... Je lui pris les mains et m'écriai : « Vous « êtes plus forte dans votre simplicité que tous les « docteurs du monde, et je crois que vous me mon-
« trez, sans y songer, le chemin que j'ai à suivre.
« Je serai religieuse. » (1)

Sœur Hélène était en somme, comme le remarque W. Karénine, une exaltée qui encouragea Aurore à renoncer au monde et à se faire religieuse. Son confesseur, l'abbé de Prémord, et sa mère spirituelle, sœur Alicia, furent beaucoup moins enthousiastes et lui parlèrent le langage de la raison. Ils ne prirent pas la chose au sérieux et conseillèrent à la jeune pensionnaire de ne pas s'empresser de prononcer des vœux hâtifs, d'attendre encore avant d'en parler à ses parents. Plus tard, lorsqu'elle écrira cet épisode de sa vie, la baronne Dudevant rendra un juste hommage à l'abbé de Prémord et reconnaîtra la sagesse de ses conseils, déclarant que ce fut un bonheur pour elle que son confesseur n'était ni fanatique, ni même catholique orthodoxe, mais jésuite. » J'eus le bonheur, écrit-elle, de rencontrer un digne prêtre qui fut longtemps pour moi un ami tranquille, un conseiller fort sage. Si j'avais eu affaire à un fanatique, je serais morte ou folle... » (2). Et ailleurs, elle ajoute : « ...j'étais

(1) *Histoire de ma vie*, t. III, p. 206.

(2) *Ibid.*, t. III, p. 231.

cent fois plus dévote que mon confesseur ; ceci soit dit à la louange de ce digne homme ; il avait atteint, je crois, l'état de perfection et ne connaissait plus les orages d'un prosélytisme ardent. Sans lui, je crois bien que je serais folle, ou religieuse cloîtrée à l'heure qu'il est. Il m'a guérie d'une passion délirante pour l'idéal chrétien. Mais en cela fut-il chrétien catholique, ou jésuite homme du monde ? » (1)

Dans l'histoire de sa vie, où elle raconte son séjour au couvent, et où elle parle de sa vocation religieuse, George Sand est amenée, au sujet du bon abbé de Prémord, à faire l'apologie des jésuites. Elle établit une différence fondamentale entre le catholicisme et le jésuitisme. Le catholicisme se résume, selon elle, par la formule consacrée : « Hors de l'Eglise, pas de salut », tandis que le jésuite, beaucoup moins exclusif, déclare que chacun trouve son salut selon le degré de sa sincérité et de ses bonnes intentions. La doctrine des jésuites renferme le principe de la liberté individuelle, principe condamné par l'Eglise de Rome. Ainsi, les jésuites, au lieu d'être un support de la papauté, la sapent dans l'un de ses premiers principes. Ils s'efforcent de concilier la foi avec nos facultés et nos inclinations, et en font « une aide et un levier pour ramener à Dieu chaque individualité » (2). Le catholi-

(1) *Histoire de ma vie*, t. III, p. 195.

(2) W. Karénine, *George Sand, sa vie et ses œuvres*, t. I, p. 171.

cisme, au contraire, et c'est encore George Sand qui parle, est une négation de la vie, une préoccupation égoïste et personnelle du salut de soi-même. « L'Eglise romaine est un grand cloître où les devoirs de l'homme en société sont inconciliables avec la loi du salut. Qu'on supprime l'amour et le mariage, l'héritage et la famille, la loi du renoncement catholique est parfaite. Son code est l'œuvre du génie de la destruction ; mais dès qu'elle admet une autre société que la communauté monastique, elle est un labyrinthe de contradictions et d'inconséquences. Elle est forcée de se mentir à elle-même et de permettre à chacun ce qu'elle défend à tous. » (1)

Et pour celui qui réfléchit, la foi s'ébranle. Alors vient le jésuite qui dit à l'âme troublée : « Va comme tu peux et selon tes forces... Entre l'Eglise et toi, il (Jésus) nous a envoyés pour lier ou délier. Crois en nous, donne-toi à nous qui sommes une nouvelle église dans l'Eglise, une église tolérée et tolérante, une planche de salut entre la règle et le fait... Ayant bien reconnu l'impossibilité d'une vérité absolue dans la pratique, nous avons découvert la vérité applicable à tous les cas, à tous les fidèles. Cette vérité, cette base, c'est *l'intention*. » (2).

George Sand appuie cette théorie sur les paro-

(1) *Histoire de ma vie*, t. III, p. 295.

(2) *Ibid.*, t. III, pp. 295-296.

les de Jésus à ses disciples : « *L'esprit vivifie, la lettre tue...* Lavez vos mains et repentez-vous dans vos cœurs. » (1). Elle a soin d'ajouter que Jésus n'a eu que « des paroles de vie d'une extension immense » (2). Et le jour où la papauté ou les conciles se sont déclarés infaillibles dans l'interprétation de cette parole, ils l'ont tuée, ils se sont substitués à Jésus, ils se sont octroyé la divinité. « Aussi, forcément entraînés à condamner au feu, en ce monde et en l'autre, tout ce qui se séparait de leur interprétation et des préceptes qui en découlent, ils avaient rompu avec le vrai christianisme, brisé le pacte de miséricorde infinie de la part de Dieu, de tendresse fraternelle entre tous les hommes, et substitué au sentiment évangélique si humain et si vaste le sentiment farouche et despotique du moyen âge. » (3)

La doctrine des jésuites, par contre, est, comme le nom l'indique, un retour à l'esprit véritable de Jésus, mais aussi, ajoute George Sand, « une hérésie déguisée, par conséquent, puisque l'Eglise a baptisé ainsi toute protestation secrète ou déclarée contre ses arrêts souverains » (4). Le grand avantage des pères de l'Eglise jésuitique, on pourrait même dire pour mieux noter la pensée de George Sand, leur supériorité sur certains papes de Rome,

(1) *Histoire de ma vie*, t. III, p. 296.

(2) *Ibid.*, t. III, p. 296.

(3) *Ibid.*, t. III, p. 296.

(4) *Ibid.*, t. III, p. 296.

consiste dans le fait qu'ils n'ont pas été déclarés infailibles. L'institut des jésuites, et c'est par là que George Sand conclut, est basé sur la tolérance et il renferme en principe une doctrine de progrès et de liberté. Nous touchons à la théorie du « progrès de l'humanité », tant prêchée par Pierre Leroux, doctrine que Mme Sand fera sienne à son tour, et qu'elle illustrera dans son roman de *Spiridion*, sur lequel nous aurons l'occasion de revenir.

Elle était sans doute bien de son époque, cette jeune fille qui allait vers la religion, attirée par la poésie extérieure de son culte, par la beauté d'un sanctuaire, et que nous sommes loin du raisonnement et de la terreur qui poussaient Pascal vers Dieu ! Et que nous sommes loin aussi de cet esprit de foi et de renoncement, en face de ces impressions purement artistiques et sentimentales ! Reconnaissons cependant qu'à un moment donné, elle crut véritablement. Et toutes ces émotions formeront la matière de son œuvre littéraire. Combien de pages de *Lélia* trouvent leur inspiration dans les heures d'extase passées au couvent de la rue des Fossés Saint-Victor : splendeurs de la vie monastique, heures d'angoisse, moments de doute, transports d'extase et de foi ! Elle se souviendra de ce brûlant amour divin quand elle écrira les premières pages du récit de *Spiridion*.

M. Jean Pommier, dans son article *Autour*

d'un roman religieux de G. Sand (1), note les principaux traits de ressemblance entre le roman de *Spiridion* et l'histoire d'Aurore Dupin au couvent des Anglaises : rapport avec l'avant-chœur de la chapelle conventuelle pavé de sépultures et le caveau du fondateur Spiridion ; rapport entre la victime gémissant dans les caves du couvent et qu'il faut délivrer et le manuscrit de Spiridion qu'Alexis et Angel ont à exhumer ; rapport entre le portrait de Spiridion qui s'anime sous le rayon solaire et le fameux tableau du Titien de l'église des Augustines, qui n'était visible qu'au soleil couchant. De sa stalle, le moine Alexis verra à son tour, comme l'avait vu la jeune pensionnaire, à l'heure crépusculaire, les étoiles scintiller et sourire. On le voit, le cadre des effusions religieuses d'Alexis correspond parfaitement à celui de la chapelle des Augustines, au moment de la conversion d'Aurore. M. Pommier note également l'étroit rapport entre le P. Alexis s'adonnant aux sciences, à l'astronomie surtout, n'allant plus aux offices, à tel point que les novices se doutent que ce sombre vieillard est indifférent en religion et la sœur Anne-Françoise, du couvent des Anglaises qui ne s'approchait des sacrements qu'aux grandes fêtes et qu'on « soupçonnait d'être *philosophe*, parce qu'elle s'occupait d'astronomie » (2).

(1) Voir : J. Pommier : *Autour d'un roman religieux de G. Sand*, *Revue d'Histoire et de Philosophie Religieuses*, 1928, pp. 538 et suiv.

(2) *Histoire de ma vie*, t. III, p. 134.

Ce roman renferme, du moins dans son début, une émotion religieuse profonde et sincère, qu'on ne retrouve nulle part, dans la vie de l'auteur, si ce n'est au couvent des Anglaises. Et, de même que chez le jeune moine du roman, la vie viendra, chez elle aussi, troubler ce beau rêve mystique. Mais elle n'en conservera pas moins un germe d'idéalisme chrétien, que les aventures d'une vie mouvementée, ne pourront jamais étouffer. Elle se détachera insensiblement du catholicisme, mais restera toujours pénétrée du sentiment divin, comme Jean-Jacques, son maître. Le déisme éloquent du Vicaire savoyard, la croyance à un Dieu qui se révèle dans les grands spectacles de la nature, voilà ce qui succédera bientôt au *Tolle, lege* de la chapelle conventuelle. Avec Jean-Jacques, elle s'inclinera et joindra les mains devant l'incendie du soleil levant :

« Les coqs s'éveillent mutuellement et s'appellent d'une chaumière à l'autre ; la cloche de la ville sonne *l'Angélus* ; un paysan, qui recèpe sa vigne au-dessus de moi, pose ses outils et fait le signe de la croix... A genoux, Malgache ! (1) où que tu sois, à genoux ! Prie pour ton frère qui prie pour toi. » (2). Et, comme le remarque fort bien E. Moselly, elle croira toute sa vie « à ce Dieu, tout en haïssant les prêtres des religions révélées, tellement

(1) Le Malgache, surnom donné par George Sand à Jules Néraud.

(2) *Lettres d'un voyageur*, p. 265.

hostile à l'Eglise catholique, que pour mieux marquer sa défiance, elle fera baptiser ses petits-enfants dans la religion réformée » (1).

*
* *

Revenons au couvent des Anglaises. Aurore persévère dans son idée de se faire religieuse et continue avec ferveur ses pratiques de dévotion. *L'Histoire de ma vie* abonde en détails à ce sujet. George Sand nous y raconte, entre autre, l'une de ses confessions à l'abbé de Prémord. De simple dévote, elle est devenue fanatique. Elle est atteinte de « la maladie des scrupules ». Son confesseur s'en aperçoit. Il s'informe de la conduite de la pieuse pensionnaire auprès de la supérieure et de la mère Alicia. Il apprend que sa pénitente ne joue plus, passe ses récréations à la chapelle, ne prend aucune part à la vie physique du couvent et s'accuse, en même temps, en confession, de n'avoir que « les apparences de la vertu ». L'abbé exige qu'elle sorte de cette exagération — « plus elle est sincère, plus elle est dangereuse » —. Il veut qu'elle vive librement « de corps et d'esprit », et lui impose, pour pénitence, de « retourner aux jeux et aux amusements innocents » de son âge : « ...dans la maladie des *scrupules* que vous avez, lui dit-il, il entre beaucoup

(1) E. Moselly, *Les femmes illustres, George Sand*, p. 34.

d'orgueil à votre insu... » (1). Que l'abbé connaissait bien son monde, et qu'il avait raison de faire remarquer à Aurore l'absence de cette humble qualité morale, l'humilité, la résignation, conception qui manquera toujours à George Sand ! Elle ne saura jamais se résigner, et l'orgueil de la passion frémira à travers toutes ses œuvres, superbe et révolté. Il n'y aurait qu'à citer toutes ces retentissantes déclamations de Lélia, sur les droits de l'être humain, à secouer le joug des lois sociales, lois qui blessent le cœur, violentent la liberté. Plus tard, au cours de sa vie, George Sand conviendra elle-même de cet orgueil qui dominait chez elle. Elle y revient souvent dans sa correspondance. Le 14 novembre 1833, elle écrit à Sainte-Beuve : « Je suis très orgueilleuse, mon ami, et plus on dit de mal de moi, plus je deviens hautaine et concentrée. » (2). En mars 1835, elle écrit au même : « Je vois bien que mon tort et mon mal sont là, dans l'orgueil avide qui m'a perdue. » (3). Rappelons-nous, d'autre part, la remarque par laquelle elle termine, dans l'*Histoire de ma vie*, le récit de sa première confession : « Je ne me sentais pas moins humiliée de m'être agenouillée devant un prêtre pour si peu. » (4). Musset du reste,

(1) *Histoire de ma vie*, t. III, p. 232. ,

(2) *Lettres à Alfred de Musset et à Sainte-Beuve*, p. 136.

(3) *Ibid.*, p. 171.

(4) *Histoire de ma vie*, t. III, p. 52.

qui la connaissait bien, ne lui jette-t-il pas, dans la *Nuit de Décembre*, l'apostrophe fameuse :

« Ah ! faible femme, orgueilleuse insensée ! », apostrophe à laquelle Lélia (2^e rédaction) répondra : « Raille l'orgueilleuse insensée qui méprise les lèvres charmantes et la chevelure parfumée d'un si beau jeune homme ! » (1)

Aurore Dupin se soumet cependant aux décisions de son confesseur. Elle reprend ses jeux, ses amusements d'autrefois, tout en restant dévote et décidée plus que jamais à se faire religieuse. Elle se trouve heureuse : « Il se passa alors environ six mois qui sont restés dans ma mémoire comme un rêve et que je ne demande qu'à retrouver dans l'éternité pour ma part de paradis. » (2). C'est à ce moment qu'elle prend la direction des soirées théâtrales du couvent et compose des pièces en adaptant les comédies de Molière. C'est à ce moment aussi que sa grand'mère arrive à Paris : « ...un nouveau souci s'était emparé d'elle à propos de moi : c'était ma dévotion et le secret désir que je conservais, et qu'elle avait appris vraisemblablement par Mme de Pontcarré (qui devait le tenir de Pauline) (3), de me faire religieuse. Elle avait su l'été précédent, par diverses lettres de personnes qui m'avaient vue au

(1) *Lélia*, t. I. p. 264.

(2) *Histoire de ma vie*, t. III, p. 235.

(3) Pauline de Pontcarré, une camarade d'Aurore, au couvent des Anglaises.

parloir, que j'étais souffrante, triste et *toute confite en Dieu*. Cette dévotion triste ne l'avait pas beaucoup inquiétée... Mais quand elle me vit bien portante, fraîche, gaie, ne prenant avec personne d'airs revêches, et néanmoins rentrant chaque fois dans mon cloître avec plus de plaisir que j'en étais sortie, elle eut peur et résolut de me reprendre avec elle aussitôt qu'elle repartirait pour Nohant. » (1)

Cette nouvelle tomba sur la pieuse fille comme un coup de foudre. Mais sa religion ne lui commandait-elle pas avant tout l'obéissance? Elle obéit donc, mais avec la ferme intention de fléchir sa grand'mère, d'obtenir d'elle l'autorisation de rentrer au couvent et de s'y fixer pour toujours. C'est au printemps 1820 qu'elle regagne Nohant. La belle nature printanière lui fait bientôt oublier son cloître et son noviciat. En compagnie de son demi-frère Hippolyte, elle parcourt les *trânes* fleuries de la Vallée noire, au galop de sa jument *Colette*. Le soir, elle s'exerce à pincer la harpe sous la direction du vieux chevalier de Lacoux. Au cours de l'été, elle continue plus ou moins à suivre les pratiques religieuses contractées au couvent. Vint l'hiver. Les hôtes de Nohant avaient quitté l'hospitalière demeure. Aurore se fait la lectrice assidue de sa vieille grand'mère. Elle lit le *Génie du christianisme*, que son confesseur, le curé de La Châtre, lui a imprudem-

(1) *Histoire de ma vie*, t. III, p. 247.

ment prêté. Lui-même « avait mis le poison » (1) dans les mains de la jeune fille. La châtelaine n'aimait ni la forme, ni le fond de cet ouvrage ; mais elle en faisait des commentaires qui intéressaient vivement la jeune lectrice. Au point de vue religieux, cette lecture, destinée par son confesseur à river l'esprit de la jeune fille au catholicisme, produisit l'effet contraire : celui de l'en « détacher pour jamais... Je le fermai, persuadée que mon âme avait grandi de cent coudées, que cette lecture avait été pour moi un second *Tolle, lege*, de saint-Augustin... » (2). Elle croit avoir acquis, par cette lecture, une force de persuasion à toute épreuve. Elle peut maintenant étudier « tous les philosophes, tous les profanes, tous les hérétiques », persuadée qu'elle est de trouver dans leurs erreurs la confirmation et la garantie de sa foi. Son ardeur religieuse en subit une sorte de renouveau et elle sentit sa dévotion « se redorer de tout le prestige de la poésie romantique » (3). La beauté et la poésie dont Chateaubriand a revêtu le christianisme la charmèrent. Cependant, elle y trouva une religion toute différente de celle qui avait été la sienne. Son guide, jusqu'à présent, avait été *l'Imitation de Jésus-Christ*, qui lui disait : « Quitte-toi, abîme-toi, méprise-toi ; détruis ta raison, confonds ton jugement, fuis le bruit

(1) *Histoire de ma vie*, t. III, p. 285.

(2) *Ibid.*, t. III, p. 284.

(3) *Ibid.*, t. III, p. 285.

des paroles humaines. Rampe, et fais-toi poussière sous la loi du mystère divin ; n'aime rien, n'étudie rien, ne sache rien, ne possède rien, ni dans tes mains ni dans ton âme. » (1). D'un autre côté, Chateaubriand lui disait : « Dieu ne défend pas les routes fleuries quand elles servent à revenir à lui... Mœurs de nos aïeux, peinture des anciens jours, poésie, romans mêmes, choses secrètes de la vie, nous avons tout fait servir à notre cause. » (2). Il veut gagner l'imagination et le sentiment à la cause de la religion. « Le christianisme, dit-il, sera-t-il moins vrai quand il paraîtra plus beau ? » (3). Evidemment, les deux doctrines sont en contradiction. D'une part, croire sans comprendre et sans examiner ; de l'autre, regarder autour de soi afin de s'élever vers Dieu. D'un côté, abrutir en soi-même tout ce qui n'est pas la contemplation de Dieu seul ; de l'autre, chercher autour de soi tout ce qui peut donner à l'âme des éléments de force et de vie pour la porter vers Dieu. La jeune fille était dans de grandes perplexités. Elle se rendit compte du résultat où l'avait amenée son obéissance aveugle aux préceptes du livre de Gerson, livre « à la fois sublime et stupide, qui peut faire des saints, mais qui ne fera jamais un homme. » (4). *L'Imitation* est, selon

(1) *Histoire de ma vie*, t. III, p. 287.

(2) *Génie du christianisme*, t. I, p. 11.

(3) *Ibid.*, t. I, p. 11.

(4) *Histoire de ma vie*, t. III, p. 288.

George Sand, le livre par excellence de la dévotion contemplative, le livre du cloître, le « code du tonsuré » (1). Mais le catholicisme qu'il prêche est anti-évangélique et empreint d'un abominable égoïsme. C'est « l'annihilation absolue de l'intelligence et du cœur en vue du salut personnel » (2). Elle y oppose le *Génie du christianisme* qui est « le développement de l'esprit et du sentiment, en vue de la religion commune. » (3)

Ainsi donc, dans la vie religieuse d'Aurore, tout devenait contradiction et dualité, hésitation. L'*Imitation* (4) lui ordonnait d'oublier toute affection terrestre, d'éteindre toute pitié dans son cœur, de briser les liens de la famille, de n'avoir en vue que son propre salut. Elle se rendit compte qu'elle avait marché entre la famille et le cloître, sans prendre une résolution décisive. Sa grand'mère voulait la voir instruite. Elle continuait donc à s'occuper de sciences, d'art, de lectures. Et cette bonne grand'mère vivant dans l'insoumission à l'Eglise, devait-elle la considérer comme une pécheresse maudite par Dieu, vouée aux flammes de l'enfer ? La vie religieuse d'Aurore était donc en contradiction avec la vraie vie chrétienne, telle que l'entendait Gerson. Elle

(1) *Histoire de ma vie*, t. III, p. 289.

(2) *Ibid.*, t. III, p. 288.

(3) *Ibid.*, t. III, p. 288.

(4) George Sand conservait jalousement l'exemplaire de l'*Imitation* (traduction du jésuite Gonnellieu) que la Mère Alicia lui avait offert.

aurait dû, à l'exemple de sœur Hélène, rompre avec sa famille, avec ses affections, avec ses études, renoncer à tout et quitter le monde. Et si elle ne l'avait pas fait, c'est que l'abbé de Prémord et la mère Alicia l'en avaient dissuadée. Ces deux derniers suivaient-ils donc, comme Chateaubriand, une idée relative, foulant les préceptes de l'*Imitation* ? Ne sachant plus que croire, la jeune fille écrivit à l'abbé de Prémord pour lui faire part de ses inquiétudes. Elle avait, de plus, à lui demander quelle devait être sa conduite vis-à-vis de sa grand'mère. Cette dernière était gravement malade, et Aurore aurait désiré qu'elle se réconciliât avec l'Eglise avant de mourir et qu'elle reçût les derniers sacrements. La jeune fille n'avait jamais osé en parler à la châtelaine et pourtant sa foi ne le lui ordonnait-il pas ? L'abbé répondit avec sa sagesse coutumière, inspirée par la plus grande tolérance : « Vous avez mille fois raison, ma pauvre enfant, en gardant le silence. Dire à votre grand'mère qu'elle était en danger, c'eût été la tuer. Prendre l'initiative dans l'affaire délicate de sa conversion, cela serait contraire au respect que vous lui devez. ...Priez toujours, espérez, et, quelle que soit la fin de votre pauvre grand'mère, comptez sur la sagesse et la miséricorde infinies. » (1). L'abbé lui permettait en outre de tout lire, la vraie foi ne pouvant être ébranlée par aucune lecture. Elle

(1) *Histoire de ma vie*, t. III, pp. 293-294.

se met donc à dévorer sans choix la bibliothèque de Nohant. Chateaubriand venait de l'initier à la poésie romantique, et, nous venons de le montrer, avait élargi ses vues sur la liberté religieuse. Elle s'attaqua ensuite aux philosophes : Montesquieu, Bacon, Bossuet, Leibniz qu'elle mettait en première place, Pascal, Milton et bien d'autres encore. Rien de plus dangereux que cette métaphysique prise à grande dose et sans méthode, par un esprit complètement inexpérimenté. Et, comme le dit fort bien E. Caro, « elle passa tour à tour de l'enthousiasme qui confond tout à l'enthousiasme qui s'attache exclusivement à une pensée ou à un nom, tout cela au gré de la sensation présente ou du caprice de l'imagination. Mais elle augmenta rapidement son capital de connaissances, qui fut bientôt considérable, bien qu'assez mal classé. » (1). Le résultat en fut que son catholicisme sentimental s'évapora lentement, sans qu'elle s'en aperçut. Elle en était là, quand Rousseau arriva, « Rousseau, l'homme de passion et de sentiment par excellence, et je fus enfin entamée. » (2)

(1) E. Caro, *George Sand*, p. 23.

« (2) *Histoire de ma vie*, t. III, p. 304.

CHAPITRE II

De Rousseau à Lélia

Dans l'*Histoire de ma Vie*, George Sand, racontant son premier contact avec le philosophe de Genève, fait une sorte d'examen de conscience, pour contrôler l'état de sa religion ; elle fait le point. « Etais-je encore catholique au moment où, après avoir réservé, comme par instinct, Jean-Jacques pour *la bonne bouche*, j'allais subir enfin le charme de son raisonnement ému et de sa logique ardente ? Je ne le pense pas. Tout en continuant à pratiquer cette religion, tout en refusant de rompre avec ses formules commentées à ma guise, j'avais quitté, sans m'en douter le moins du monde, l'étroit sentier de sa doctrine. J'avais brisé à mon insu, mais irrévocablement, avec toutes ses conséquences sociales et politiques. L'esprit de l'Eglise n'était plus en moi : il n'y avait peut-être jamais été. » (1).

(1) *Histoire de ma vie*, t. III, p. 304.

Ce fut un ravissement, un éblouissement ; elle avait reconnu son maître et son divorce avec le catholicisme fut consommé. Elle ne tardera pas à abandonner toute pratique de religion catholique, se jugeant cependant plus religieuse, plus *déiste*, plus absorbée en Dieu que jamais. Il faut remarquer cependant que si Aurore se laissa influencer par Jean-Jacques Rousseau, c'est que les principes du philosophe trouvaient un écho favorable dans la nature de la jeune fille. Et il en sera ainsi dans toute la vie de George Sand. On a fait le reproche à la romancière de n'être que le reflet des théories de son époque. En réalité, elle ne subit l'influence que de ceux qui lui ressemblent par leur tour d'esprit et par la direction de leurs idées. Toute sa vie, elle subira l'empreinte du philosophe de Genève ; elle lui restera fidèle toujours et ne manquera jamais de dire son admiration pour lui. Témoin cet article paru en 1840, dans la *Revue des Deux Mondes*, réimprimé en 1843 dans les *Mélanges* et dédié à son brave Malgache : « Comme nous l'avons aimé ce Jean-Jacques, avec tous ses travers et tous ses défauts ! Comme nous avons suivi chacun de ses pas dans la montagne, chacune de ses transformations dans la vie, et comme nous l'avons pleuré en lisant ses dernières pages, les plus belles qu'il ait écrites avec les premiers livres des *Confessions* » (1).

(1) *Mélanges*, p. 135.

Au point de vue religieux, Rousseau sera pour elle, un chrétien converti à la religion nouvelle, ou mieux encore, il sera le Christ de la religion future, aussi bien que saint Matthieu ou saint Paul sont des convertis de l'ancienne religion. « Le temps n'est pas loin où l'opinion ne fera pas plus le procès à saint Rousseau qu'elle ne le fait à saint Augustin. Elle le verra d'autant plus grand qu'il est parti de plus bas et revenu de plus loin ; car Rousseau est un chrétien tout aussi orthodoxe pour l'église de l'avenir, que le centenier Matthieu et le persécuteur Paul le sont pour l'église du passé. Dans un temps où tout dogme se voile et s'obscurcit sous l'examen de la raison épouvantée, l'âme de Rousseau reste foncièrement chrétienne ; elle rêve l'égalité, la tolérance, la fraternité, l'indépendance des hommes, la soumission devant Dieu, la vie future et la justice divine, sous d'autres formes, mais non en vertu d'autres principes que les premiers chrétiens l'ont fait. » (1)

Et comment ce Christ des temps modernès fut-il reçu par ses contemporains ? — « Ils le déclarèrent sauvage, misanthrope, parce qu'il méprisait les enivremens de la vanité et fuyait le théâtre des rivalités puériles. En un mot, ils firent comme les pharisiens de tous les âges à la venue des prophètes,

(1) *Mélanges*, p. 149.

et Dieu put dire d'eux aussi : « Je leur ai envoyé mon fils, et ils ne l'ont point connu. » (1). Peut-on mieux exprimer son admiration pour ce philosophe presque « fils de Dieu », pour ce Christ de notre âge ?

L'ancienne pensionnaire poursuit, avec les conseils de Deschartres, de vagues études scientifiques afin de mieux comprendre les philosophes, en particulier la métaphysique de Leibniz. Plus elle avançait dans ces études philosophiques, plus aussi le culte catholique lui devenait « lourd et malsain ». Il convient de reconnaître que les cérémonies religieuses de Saint-Chartier ou même de La Châtre étaient loin d'avoir le charme, la poésie et le mystère de celles de la chapelle conventuelle ; surtout, elles n'avaient pas le même recueillement. Laissons la parole à George Sand qui nous en a tracé un tableau savoureux. « J'allais tantôt à ma paroisse de Saint-Chartier, tantôt à celle de La Châtre. Au village, c'était la vue des *bons saints* et des *bonnes dames* de dévotion traditionnelle, horribles fétiches qu'on eût dit destinés à effrayer quelque horde sauvage ; les beuglements absurdes des chantres inexpérimentés, qui faisaient en latin les plus grotesques calembours de la meilleure foi du monde, et les bonnes femmes qui s'endormaient sur leur chapelet en ronflant tout haut ; et le vieux curé qui

(1) *Mélanges*, p. 151.

jurait au beau milieu du prône contre les indécences des chiens introduits dans l'église. A la ville, c'étaient les toilettes provinciales des dames, leurs chuchotements, leurs médisances et cancans apportés en pleine église comme en un lieu destiné à s'observer et à se diffamer les unes les autres ; c'était aussi la laideur des idoles et les glapissements atroces des collégiens qu'on laissait chanter la messe et qui se faisaient des niches tout le temps qu'elle durait. Et puis tout ce tripotage de pain bénit et de gros sous qui se fait pendant les offices, les querelles des sacristains et des enfants de chœur à propos d'un cierge qui coule ou d'un encensoir mal lancé. Tout ce dérangement, tous ces incidents burlesques et le défaut d'attention de chacun qui empêchait celle de tous à la prière, m'étaient odieux. Je ne voulais pas songer à rompre avec les pratiques obligatoires, mais j'étais enchantée qu'un jour de pluie me forçât à lire la messe dans ma chambre et à prier seule à l'abri de ce grossier concours de chrétiens pour rire. » (1). Religion chancelante, catholicisme bien fragile, dépendant en grande partie des cérémonies purement extérieures du culte, et que les éloquents discours du Vicaire savoyard auront bientôt fait d'ébranler !

En 1821, se passa au château de Nohant une scène qui, selon W. Karénine, devait faire dispa-

(1) *Histoire de ma vie*, t. III pp. 311-312.

raître chez Aurore Dupin, le peu de catholicisme qui lui restait. C'est la visite que fit à Mme Dupin son quasi beau-fils, l'archevêque d'Arles, fils naturel, né des amours de M. Dupin de Francueil et de Mme d'Epinay. George Sand a tracé du prélat un portrait fort peu flatteur. Excellent homme, sans un grain de malice dans sa balourdise, laid, ridicule-met gras, goinfre plutôt que gourmand, insupportablement gai, grand diseur de calembours et de calembredaines monacales, vaniteux comme une femme de ses toilettes d'apparat, de son rang et de ses privilèges, bruyant, évaporé, bonnasse, borné : tel nous apparaît l'archevêque *in partibus* d'Arles. Le prélat arriva en coup de vent, persuada à Mme Dupin, malade, qu'elle devait recevoir les derniers sacrements, se préparer à mourir et que lui, archevêque, voulait à tout prix la sauver des flammes de l'enfer, où elle irait infailliblement si elle ne se confessait pas. Ce baroque discours, rendu plus comique encore par sa dévote candeur, fit sourire Mme Dupin. Aurore fut stupéfaite de la manière dont ce prélat traitait une question si grave. Cependant Mme Dupin, voyant l'émotion d'Aurore et connaissant ses pieuses habitudes, consentit à faire ce qu'on lui demandait. Elle voulait surtout épargner à sa petite-fille les reproches qu'on pourrait lui faire plus tard, d'avoir laissé mourir l'aïeule sans confession. L'archevêque se frotta les mains de joie, déclara qu'il fallait battre le fer pendant

qu'il était chaud. Le lendemain, il fit venir le vieux curé de Saint-Chartier pour confesser sa belle-mère. Aurore ne s'en réjouit pas, indignée qu'elle était de voir comment un prêtre, un archevêque traitait les choses les plus sacrées de la religion. « Il me semblait, écrit-elle à ce sujet, que *fourrer* ainsi les sacrements à une personne qui n'y croyait pas et qui n'y voyait qu'une condescendance envers moi, c'était nous charger d'un sacrilège. » (1). La grand'mère la tranquillisa et exigea même qu'elle assistât à sa confession. La châtelaine reconnut qu'elle avait négligé les pratiques du culte et que, depuis la mort de son fils, elle n'avait même plus pensé à Dieu, mais qu'au fond de son cœur, elle avait toujours cru à son existence et qu'elle attendait de lui le pardon. Elle termina sa confession en demandant à Dieu de la réunir à son fils. Aurore était très émue et le vieux confesseur prononça l'absolution, les larmes aux yeux. Puis, la malade fit entrer ses gens, demanda pardon à tous et reçut en leur présence les derniers sacrements, commentant à sa manière les paroles du prêtre, disant tantôt : « Je crois à cela », tantôt : « Il importe peu ! » (2). Même dans ce moment solennel, elle tenait à conserver son droit à la liberté de conscience et restait ainsi fidèle aux convictions de toute sa vie. W. Karénine a certainement raison en croyant que

(1) *Histoire de ma vie*, t. III, p. 319.

(2) *Ibid.*, t. III, p. 322.

cette scène a dû laisser une profonde impression dans l'âme d'Aurore, et ébranler les quelques illusions qui lui restaient de son catholicisme du couvent parisien.

L'archevêque qui, décidément, était plein de zèle, voulut, à son tour, confesser Aurore qui refusa nettement. Il s'en alla, laissant la jeune fille très attachée à sa bonté, « mais très peu édifiée de son genre de piété » (1), qui ne pouvait pas être le sien.

A quelques jours de là, Aurore voulut se confesser. Son directeur, le curé de La Châtre, poussa, selon elle, son interrogatoire trop loin : « ...il avait confondu la curiosité de l'homme avec la fonction du prêtre. » (2). La jeune fille s'indigna, l'abbé s'emporta. Aurore refusa l'absolution et quitta le confessionnal. Confesseur et pénitente se séparèrent en forts mauvais termes et ne se revirent jamais. Comme elle était trop intime avec le rustique curé de Saint-Chartier, pour se confesser à lui, elle déserta le confessionnal et en arriva ainsi à un relâchement absolu dans la pratique du culte, tout en devenant, selon elle, plus religieuse, plus enthousiaste et plus absorbée en Dieu. C'est que la rupture avec le prêtre avait été le signal de l'union avec les philosophes, avec Leibniz surtout. Rousseau enfin

(1) *Histoire de ma vie*, t. III, p. 326.

(2) *Ibid.*, t. III, p. 328.

ne venait-il pas de lui ouvrir des horizons nouveaux ? « ...de ce jour, écrit-elle, les bases essentielles de la foi furent inébranlablement posées dans mon âme. » (1). Ce conflit de doctrines et d'opinions avait plongé la jeune fille dans un grand désarroi intellectuel et moral ; il s'ensuivit une profonde mélancolie qu'elle n'essayait même plus de combattre. De plus, ses auteurs favoris dont elle épousait les douleurs et le mal du siècle naissant contribuèrent à accentuer cette mélancolie qui aboutit bientôt à un noir pessimisme. Elle passa du dégoût de la vie au désir de la mort ; la pensée du suicide la hantait. Un jour qu'elle traversait la rivière à cheval, elle poussa sa monture hors du gué, dans les eaux profondes. Mais la brave *Colette* sut lutter contre le courant, et d'un bond extraordinaire, sauva la jeune châtelaine, qui n'en garda pas moins une disposition à la mélancolie.

Depuis son retour à Nohant, Aurore avait donc énormément évolué dans sa pensée ; la mystique rêveuse, la demi-sœur converse du couvent des Anglaises était devenue, en peu de temps, presque libre penseuse, fidèle admiratrice de Rousseau, déjà vaguement en révolte contre l'Eglise.

Un douloureux événement devait encore, cette même année bouleverser l'âme inquiète de la jeune fille. Le 25 décembre 1821, « au lever du jour et

(1) *Histoire de ma vie*, t. III, p. 329.

au son de la cloche de Noël (1) », mourait Mme Dupin de Francueil, la bonne grand'mère qui avait consacré toute une partie de sa vie à former l'âme de sa petite-fille selon son esprit et selon son cœur. Et quelques jours plus tard, la jeune fille reprenait le chemin de Paris.

Aurore Dupin, quittant le château ancestral et son Berry aimé, pour venir à Paris se placer sous la tutelle de sa mère, n'a que 17 ans. Pourtant, les grands problèmes qui l'ont agitée, le combat intérieur qui s'est livré dans son âme, l'ont rendue forte. Elle a passé au point de vue religieux, par différentes étapes que nous avons cru devoir montrer dans les pages qui précèdent : l'ignorance et l'innocence de l'enfance, les doux entretiens avec « Corambé », le dieu de son cœur, sa conversion au couvent des Anglaises, le mysticisme chrétien, refroidi bientôt par la lecture des philosophes, dont Rousseau devient le maître incontesté. Il y a, dans cette âme « tourmentée des choses divines », tous les courants contraires qui se livrent une véritable bataille, dans la plus obscure confusion. Qu'en sortira-t-il ? — Longue sera l'élaboration et plus d'un orage viendra encore troubler cette âme, avant qu'elle ait atteint un réel équilibre moral et religieux. Mais une fois cet état stable atteint, il sera d'une solidité inébranlable.

(1) *Histoire de ma vie*, t. III, p. 367.

Au début de l'année 1822, Aurore s'installe donc auprès de sa mère, Mme Sophie, rue Neuve-des-Mathurins. Elle avait eu d'abord l'intention de rentrer au couvent des Anglaises ; mais sa mère, avide d'exercer enfin son autorité, ne le lui permit point. Tout au plus, Aurore put-elle embrasser une dernière fois ses religieuses, et il lui fut défendu d'y retourner. Courte visite qui avait ravivé dans l'esprit de la jeune fille, l'idée de se faire religieuse, mais non pas une religieuse à la manière de ses chères recluses, mais bien plutôt d'une dame vivant calme et tranquille, s'occupant de science ou de littérature, , « comme un père dominicain des anciens jours. La pensée de m'élever par l'étude et la contemplation des plus hautes vérités au-dessus des orages de la famille et des petites misères du monde me souriait une dernière fois. » (1). Elle eût pris ce parti peut-être, si elle avait été majeure, mais, comme elle avait encore trois ans d'attente, et que la vie avec sa mère lui paraissait « intolérable », elle trouva dans le mariage le moyen de s'y soustraire. On peut, nous semble-t-il, expliquer ainsi la rapidité avec laquelle fut conclu son mariage avec Casimir Dudevant.

Il nous paraît intéressant également de connaître quels étaient les sentiments religieux de Madame Sophie. George Sand a pris soin de nous

(1) *Histoire de ma vie*, t. III, pp. 393-394.

renseigner à ce sujet : « C'était pourtant une âme très religieuse, et elle aimait Dieu ardemment, comme un refuge contre l'injustice des autres et contre la sienne propre. Elle ne voyait de clémence et d'équité qu'en lui, et, comptant sur une miséricorde sans limites, elle ne songeait pas à ranimer et à développer en elle le reflet de cette perfection... Dieu, disait-elle, sait bien que nous sommes faibles, puisqu'il lui a plu de nous faire ainsi. » (1)

Elle détestait franchement les prêtres ; la dévotion de sa fille aînée (2) l'irritait. Elle lui parlait de ses curés comme elle parlait à Aurore de ses vieilles comtesses. Cependant, dans ses moments de calme, elle ouvrait parfois les *Evangelies* et était attendrie par les larmes de Marie-Madeleine. Religion peu gênante en somme, sans beaucoup de pratiques extérieures, un Dieu très vague rempli de miséricorde et de bonté !

Madame Sophie était une nature malade, souvent délirante, élevant à tout propos des querelles incroyables. Elle arrachait alors les livres des mains d'Aurore, sous prétexte que, n'y comprenant rien, ce devaient être de mauvais livres. Aussi, les lectures philosophiques, commencées à Nohant, furent-elles interrompues par cette mère un peu légère qui trouvait à chaque instant une raison pour

(1) *Histoire de ma vie*, t. III, p. 405.

(2) Caroline, la demi-sœur d'Aurore.

dénigrer la « belle éducation » que sa fille avait reçue.

Tous les événements extérieurs qui vont se succéder dans la vie mouvementée de la nouvelle baronne Dudevant, ne parviendront pas à calmer le combat intérieur, que tant d'opinions contraires se livrent dans cette âme tourmentée. Mariage, maternité, déplacements, villégiatures, partout la jeune épouse traînera après elle, tel un boulet, ses doutes, ses désespoirs, ses révoltes et il s'ensuivra toujours une immense tristesse. Et comment essayera-t-elle de sortir de cet état ? Quel sera le remède auquel elle aura habituellement recours ? — Ce sera presque toujours un retour vers la religion perdue, une visite furtive dans une église, un appel à la foi disparue. Nous retrouvons ainsi Madame Dudevant, vers la fin de l'année 1824, à Ormesson, en proie à « une tristesse effroyable », et l'on peut noter à la même date un retour vers Dieu. C'est en effet à cette époque qu'elle fait une retraite au couvent des Anglaises, avec son fils Maurice. M. S. Rocheblave a parfaitement noté cet état d'âme : « La fin de cette année 1824 fut très ballottée... la femme seule avec son petit enfant et une servante, heureuse au surplus de sa solitude, promène sa rêverie, parmi les feuilles mortes d'un mélancolique parc anglais, surveille les ébats de Maurice, se plonge dans la méditation des *Essais*. Elle a repris ce livre ; elle revient à la vie intellectuelle, au travail de la pen-

sée depuis deux ans suspendu. Le premier effet de ce repliement sur elle-même est un retour timide vers la religion. Quand son mari, à la suite d'une dispute violente avec le jardinier, est obligé de quitter tout à coup Ormesson et de prendre, en attendant un nouveau pied-à-terre au faubourg St-Honoré, elle se met à la recherche de son vieux confesseur l'abbé de Prémord ; elle fait mieux, elle sollicite la faveur de rentrer avec son enfant, auprès de ses anciennes compagnes. La supérieure y consent, Casimir n'y met pas d'obstacle : elle fait une retraite au couvent des Anglaises, dans l'espoir d'y retrouver le bonheur ou la foi qu'elle a perdus.

« Vain espoir. Là encore elle se sent étrangère parmi les siens. » (1).

Même le bon abbé de Prémord, qu'elle avait retrouvé « bien vieilli depuis trois ans », ne parvint pas, malgré sa douce éloquence, à consoler son ancienne pénitente. Il y avait, selon George Sand elle-même, trop de tolérance dans sa doctrine pour une âme aussi avide de croyance absolue que l'était celle de la jeune femme. Peut-être, ce vénérable jésuite comprenait-il trop bien, lui aussi, la souffrance du doute ? Quant à Casimir Dudevant, il resta complètement étranger aux angoisses de son épouse. Tout d'abord, il « n'était nullement

(1) S. Rocheblave : *George Sand avant George Sand. Revue de Paris*, mars-avril 1896.

religieux », tout en trouvant fort bon que sa femme le fût. Il ne pouvait par conséquent être d'aucun secours, ne devant rien comprendre à une sorte d'angoisse qu'il n'avait jamais dû éprouver.

Du reste, il est connu qu'en 1825 déjà la rupture morale entre les époux Dudevant est consommée. Casimir sera regardé comme un étranger et Aurore ne lui dira rien de ses souffrances. Et, comme le remarque L. Vincent, « cette lutte intérieure, ces combats à l'égard de la foi, qui tourmentent et torturent la jeune femme, sont dus à l'absence de bonheur auquel elle ne peut se résigner. La révolte est au fond de son âme. Elle doute de sa destinée, de Dieu, qui semble lui avoir tout promis par les ardeurs de l'imagination, et qui lui refuse tout dans la réalité » (1).

C'est dans l'été de 1825 que se place le fameux voyage aux Pyrénées, entrepris comme le classique moyen de diversion pour secouer cet incurable ennui, dont souffraient les deux époux, voyage qui devait apporter à la jeune baronne une double révélation : la magnificence des monts et la splendeur d'un amour pur et éthéré qui se présenta dans la personne d'Aurélien de Sèze, le petit-fils du défenseur de Louis XVI. (2)

(1) L. Vincent, *George Sand et le Berry*, p. 83.

(2) Voir W. Karénine, *George Sand, sa vie et son œuvre*, t. I, pp. 260 et suiv.

George Sand, habituellement si prodigue de détails dans l'*Histoire de ma vie*, a volontairement mesuré et voilé la relation de cet épisode. Evoquant la profonde solitude morale dans laquelle elle vivait à Nohant, après le voyage aux Pyrénées, elle continue : « ...elle eût été mortelle à une âme tendre et à une jeunesse encore dans sa fleur, si elle ne se fût remplie d'un rêve qui avait pris l'importance d'une passion, non pas dans ma vie, puisque j'avais sacrifié ma vie au devoir, mais dans ma pensée. Un être absent avec lequel je m'entretenais sans cesse, à qui je rapportais toutes mes réflexions, toutes mes rêveries, toutes mes humbles vertus, tout mon platonique enthousiasme, un être excellent en réalité, mais que je parais de toutes les perfections que ne comporte pas l'humaine nature, un homme enfin qui m'apparaissait quelques jours, quelques heures parfois, dans le courant d'une année, et qui, romanesque auprès de moi autant que moi-même, n'avait mis aucun effroi dans ma religion, aucun trouble dans ma conscience, ce fut là le soutien et la consolidation de mon exil dans le monde de la réalité. » (1)

Ce furent de pures amours, un rêve intense qui dura plusieurs années, où l'on avait fait le serment de s'aimer, mais d'en rester là, et le serment fut tenu. Cependant cette liaison purement platonique

(1) *Histoire de ma vie*, t. IV, p. 52.

eut certainement une répercussion sur les rapports moraux, déjà très tendus, des Dudevant. George Sand, dans ses notes intimes, écrit à ce sujet : « Le mariage est le but suprême de l'amour ; quand l'amour n'y est plus ou n'y est pas, reste le sacrifice. » (1)

Il y a dans cette âme d'héroïne amoureuse une véritable lutte qui s'engage. D'un côté, le devoir, le lien conjugal, la religion ; de l'autre, la passion. La correspondance entre Aurélien de Sèze et Aurore et leur amie commune, Zoé Leroy, nous montre l'évolution morale et littéraire qui s'accomplit peu à peu chez George Sand. Son platonique amant, devenu en quelque sorte son confesseur, a mille peines à calmer les impatiences de cette âme qui devient de plus en plus ardente et inquiète.

Et pourtant, à cette même époque, dans l'*Histoire de ma vie*, George Sand nous dit que sa religion était restée la même « quant au fond. Les formes du passé se sont évanouies pour moi, comme pour mon siècle à la lumière de l'étude et de la réflexion ; mais la doctrine éternelle des croyants, le Dieu bon, l'âme immortelle et les espérances de l'autre vie, voilà ce qui, en moi a résisté à tout examen... » (2).

Un événement qui se passa durant le séjour de

(1) *Histoire de ma vie*, t. IV, p. 13.

(2) *Ibid.*, t. IV, p. 52.

la jeune femme à Guillery, en 1825, nous renseigne sur ses sentiments religieux. On peut en conclure, qu'à ce moment-là, elle pratiquait encore vaguement les points essentiels de sa religion. L'événement est relaté par L. Vincent, dans son livre *George Sand et le Berry*. Des voisins, M. et Mme Dumont, venaient d'abjurer le catholicisme en faveur de la religion protestante. Zoé Leroy demande à George Sand des détails sur cette conversion et celle-ci termine sa lettre par une profession de foi, qui nous paraît par trop catégorique. « Je crois à l'église romaine, dans laquelle j'ai été élevée. J'y crois dans tous ses points. Je suis toutes ses règles. Je ne me sens pas assez d'esprit pour la discuter. Je ne l'attaque jamais quelque entraînée que je puisse être par l'exemple de ceux qui s'en moquent avec esprit, quelque indignée que je sois contre ceux qui l'outragent avec impiété. » (1). Elle continue sa lettre en se demandant si elle hésiterait à suivre l'exemple de M. et Mme Dumont, le jour où elle serait convaincue que la morale protestante est suivie plus à la lettre, et est moins « altérée » que la morale catholique. « Si j'entendais la voix de ma conscience me dire de changer de dogme, je le ferais demain. » Mais elle s'empresse d'ajouter : « J'aime ma religion autant que j'y crois. Jamais je ne m'ex-

(1) *Journal et Corresp.*, 21 déc. 1825, fol. 45, cité par L. Vincent : *G. Sand et le Berry*, p. 97.

poserai à être entraînée par l'éloquence d'un protestant parce que je ne discuterai point avec lui et que je lui dirai : Je crois votre religion bonne et la mienne aussi. » (1). Raisonnement qui montre en somme que son auteur tient fort peu à l'Eglise romaine. « Sa foi, ajoute L. Vincent, reposait sur le libre examen, sur son estimation personnelle. Malgré ses professions de foi et de fidélité, ses convictions, comme elle l'a dit dans *l'Histoire de ma vie*, n'étaient guère profondes, déjà elles étaient fortement ébranlées et il fallait peu de chose pour les anéantir. » (2).

En somme, c'est entre le voyage aux Pyrénées et la publication de *Lélia*, que se place la grande évolution morale et religieuse de l'écrivain, l'évolution la plus bouleversée et la plus incohérente qui, pour l'instant, l'écartera avec violence du mysticisme de son adolescence. Cette évolution fera, dans l'espace de quelques années, de cette âme mystique, de cette jeune fille exaltée, pleine de vagues aspirations et de contradictions, une âme virile et forte, un esprit profond, doublé d'un grand talent littéraire qui, dès 1833, sous le nom de George Sand, se dressera, pour jeter au monde son cri de révolte, de doute et de désespoir à travers les retentissantes pages de *Lélia*.

(1) *Journal et Corresp.* 21. déc. 1825. fol. 45, cité par L. Vincent : *George Sand et le Berry*, p. 98.

(2) L. Vincent, *George Sand et le Berry*, p. 98.

L'auteur de *Lélia* est déjà célèbre par quelques romans : *Indiana*, *Valentine*. Mais le livre qui fit le plus pour sa réputation, ce fut *Lélia*. George Sand, écrivant l'*Histoire de ma vie*, termine par cette phrase le premier chapitre de la cinquième partie de ce livre : « Je venais de passer une des plus tristes années de ma vie, celle de 1833... » (1). Depuis 1831, elle a quitté le toit conjugal et s'est installée à Paris. Au commencement de 1833, elle rompt avec Sandeau. L'amour libre lui apparut aussi triste que le mariage. Elle traversa à ce moment une période de désillusion et de dégoût. Sainte-Beuve, son angélique confesseur, lui donna Mérimée pour la distraire. L'expérience ne réussit pas. Elle en pleure de souffrance, de dégoût, de découragement. Une fois encore, elle tente de trouver dans la religion la consolation dont elle a besoin. « J'avais même, dans ce temps-là, des éclairs de dévotion que je cachais avec le plus grand soin à tous, et à lui (à G. Planche) particulièrement : à tous, non ! je les disais à Mme Dorval, qui seule pouvait me comprendre. Je me souviens d'être entrée plusieurs fois alors, vers le soir, dans les églises sombres et silencieuses, pour me perdre dans la contemplation de l'idée du Christ, et pour prier encore avec des larmes mystiques comme dans mes jeunes années de croyance et d'exaltation.

(1) *Histoire de ma vie*, t. IV, p. 156.

« Mais je ne pouvais plus méditer sans retomber dans mes angoisses sur la justice et la bonté divines, en regard du mal et de la douleur qui règnent sur la terre. » (1).

En somme, malgré sa liberté reconquise, Mme Dudevant n'était pas heureuse. Dès le milieu de 1831, elle montrait une humeur très assombrie. Le 22 août de l'année suivante, elle écrit à son ami Rollinat : « Je n'irai point à Valençay ; je n'irai point à Châteauroux ; j'irai peut-être au cimetière. » (2). Quelques jours plus tard, selon M. E. Seillière, elle commençait la rédaction de *Lélia*, « utilisant pour ce poème en prose des fragments autobiographiques qu'elle avait précédemment jetés sur le papier, mais qu'elle choisit, cette fois, parmi les plus sombres de coloris qu'elle put trouver. » (3).

Ajoutons à cet abattement profond la tristesse des événements extérieurs : « La République rêvée en juillet aboutissant aux massacres de Varsovie et à l'holocauste du cloître Saint-Merry. Le choléra venait de décimer le monde. Le saint-simonisme... avortait sans avoir tranché la grande question de l'amour... Le temps était à l'épouvante et à l'ironie, à la consternation et à l'impudence, ...personne

(1) *Histoire de ma vie*, t. IV, pp. 283-284.

(2) Lettre à Fr. Rollinat, 22 août 1832, citée par E. Seillière, *George Sand, mystique de la passion*, p. 50.

(3) E. Seillière, *George Sand, mystique de la passion*, p. 50.

ne croyant plus à rien, les uns par découragement, les autres par athéisme. » (1).

Des croyances religieuses de l'ancienne pensionnaire, rien n'était resté assez fort pour l'aider à lutter contre « ce cataclysme où s'inaugurait le règne de la matière... Je restais donc seule avec mon rêve de la Divinité toute-puissante, mais non plus son amour, puisqu'elle abandonnait la race humaine à sa propre perversité ou à sa propre démente » (2).

La correspondance de cette même époque laisse également percer un profond abattement. Témoignage, cette lettre à Rollinat du 26 mai 1833 : « ...Je ne t'ai pas donné signe de souvenir et de vie depuis bien des mois. C'est que j'ai vécu des siècles ; c'est que j'ai subi un enfer depuis ce temps-là. Socialement, je suis libre et plus heureuse. Ma position est extérieurement calme, indépendante, avantageuse. Mais, pour en arriver là, tu ne sais pas quels affreux orages j'ai traversés... Mon cœur a vieilli de vingt ans, et rien dans la vie ne me sourit plus. Il n'est plus pour moi de passions profondes, plus de joies vives. Tout est dit. J'ai doublé le cap... » (3)

« C'est sous le coup de cet abattement profond, nous confie George Sand, que j'écrivis *Lélia*... » (4).

(1) *Histoire de ma vie*, t. IV, pp. 174-175.

(2) *Ibid.*, t. IV, p. 175.

(3) *Correspondance*, t. I, p. 247.

(4) *Histoire de ma vie*, t. IV, p. 175.

C'était selon elle, non pas un livre destiné au public, mais une fantaisie de l'école de *Corambé*, où elle essayait de « tracer la synthèse du doute et de la souffrance » (1). Et pourtant, chose étrange, ce fut cette « fantaisie » qui devait rendre célèbre le nom de George Sand. Evidemment, ce fatras byronien, résumant tout le bric-à-brac romantique, répondait au goût du public et suivait les productions à la mode. Pourtant, la jeune romancière nous paraît bien sincère en traçant le personnage de la belle Lélia, qui méprise l'amour et se débat contre le doute religieux. Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à parcourir son journal et sa correspondance : « ...Je me sentais abattue et brisée moi-même, car c'était le temps où j'écrivais *Lélia*... Je sentais bien, moi, tout en me débattant contre le doute religieux, que je ne pourrais sortir de cette maladie mortelle que par quelque révélation imprévue du sentiment ou de l'imagination. » (2). Le 26 mai 1833, elle écrit à son fidèle ami, Fr. Rollinat : « Je t'enverrai une longue lettre avant peu de temps ; c'est-à-dire un livre que j'ai fait depuis que nous nous sommes quittés. C'est une éternelle causerie entre nous deux. Nous en sommes les plus graves personnages. Quant aux autres, tu les expliqueras à ta fantaisie. Tu iras, au moyen de ce livre, jusqu'au fond

(1) *Histoire de ma vie*, t. IV, p. 175.

(2) *Ibid.*, t. IV, p. 283.

de mon âme et jusqu'au fond de la tienne... » (1). Ce livre, on l'a deviné, c'est évidemment *Lélia*. Il y a, d'autre part, dans les *Sketches and Hints* (2), quelques pages consacrées à *Lélia* et dédiées par l'auteur à ce même Fr. Rollinat : « C'est vous dont l'âme est forte et patiente, vous dont la tête est froide, vous dont la mémoire est pleine de la science du mal et du bien, vous, ..homme purifié, homme retrempé, homme nouveau, dont je rêvais lorsque j'écrivis *Trenmor*,... Moi qui ai vécu tant de vies, je ne sais plus à quel type de candeur ou de perversité appartient ma ressemblance. Quelques-uns diront que je suis *Lélia*, mais d'autres pourront se souvenir que je fus jadis *Sténio*. J'ai eu aussi des jours de dévotion peureuse, de désir passionné, de combat violent, d'austérité timorée où j'ai été *Magnus*. Je puis être *Trenmor* aussi. *Magnus*, c'est mon enfance ; *Sténio*, ma jeunesse ; *Lélia*, mon âge mûr ; *Trenmor* sera ma vieillesse peut-être, » (3).

Dans une lettre à Mademoiselle Leroyer de Chantepie, du 21 août 1836, Mme Sand, faisant allusion à la deuxième version de *Lélia*, qu'elle prépare, lui déclare ceci : « ...je cherche la solitude, et j'y trouve, depuis que j'ai renoncé à beaucoup de choses impossibles, des douceurs que je n'espérais

(1) *Correspondance*, t. I, p. 248.

(2) *Journal intime* (posthume).

(3) *Journal intime* (posthume), pp. 155-156.

pas. Je tâcherai de les exprimer, sous une forme poétique, dans un de mes ouvrages que j'augmente d'un volume : *Lélia*, que vous avez la bonté de juger avec indulgence et où *j'ai mis plus de moi que dans tout autre livre* ». (1)

Ce n'est pas chose aisée que de donner une analyse de *Lélia*, où, à vrai dire, il n'y a pas de sujet, d'autant plus que remaniée par la suite, cette œuvre porte la trace de contradictions et de vicissitudes sans fin, dans les idées de George Sand. « Poème étrange, a dit E. Caro, incohérent, magnifique et absurde, où le spiritualisme tombe si bas, où la sensualité aspire si haut, où le désespoir déclame en si beau style, où l'esprit, ravi, étonné, scandalisé, passe brusquement d'une scène de débauche à une prière sublime, où l'inspiration la plus fantasque s'élance de l'abîme au ciel pour retomber au plus profond de l'abîme. » (2). *Lélia*, c'est le doute qui blasphème, c'est le doute qui maudit, mais c'est aussi la foi qui tantôt se livre à ses transports jusqu'à l'extase, et qui tantôt se renie.

Lélia d'Alvaro a été éprouvée par la vie ; elle ne croit plus ni à l'amour, ni aux hommes, ni à Dieu. Elle fait le désespoir du doux poète Sténio, plus jeune qu'elle, ignorant encore la vie. Le scepticisme de la belle et dédaigneuse *Lélia* dessèche l'âme in-

(1) *Correspondance*, t. II, pp. 24-25.

(2) E. Caro, *George Sand*, p. 40.

génue du jeune poète. La lutte qui s'engage entre Lélia et Sténio est compliquée encore par la jalousie du poète envers le grand ami de Lélia, le mystérieux Trenmor, ancien viveur et libertin, assassin de sa maîtresse, forçat sublime qui, « par de longues années de souffrances et de repentir, a expié ses fautes et que la méditation sur les problèmes les plus élevés de l'humanité a purifié et conduit dans la voie de l'amour actif du prochain. » (1). La jalousie de Sténio à l'égard de Trenmor disparaîtra quand le poète apprendra l'histoire de l'ancien forçat ; mais Sténio reprochera toujours à Lélia de le traiter, lui, en enfant, tandis qu'elle ne cache aucune de ses pensées à Trenmor, qui devient ainsi son confident. Lélia essaie de fuir le jeune poète tout en l'aimant ; mais elle ne veut pas l'empoisonner par ses doutes ; leur amour doit rester pur. N'y a-t-il pas dans la conception de cet amour éthéré l'écho de la propre liaison de l'auteur, avec Aurélien de Sèze ?

Un autre personnage, Pulchérie, la sœur de Lélia, la fameuse courtisane, oppose aux vaines doléances de sa sœur, son insolente luxure dans le luxe éblouissant du palais du prince Bambucci. C'est elle qui débauchera Sténio, que les dédains de Lélia auront dépité.

Lélia se retire dans les ruines d'un couvent,

(1) W. Karénine. *George Sand, sa vie et ses œuvres*, t. I, p. 422.

torturée par les doutes les plus affreux. Une nuit, où l'orage fait crouler les vieux murs qui abritent la mystique pénitente, le moine Magnus arrive à temps pour la sauver, et l'emporte évanouie, sur son âne. Magnus, c'est le prêtre qui doute et pour qui Lélia représente la tentation, l'incarnation de Satan. Magnus est épris de la jeune femme et devient fou d'amour. Il se retire dans un couvent de Camaldules, d'où il ne ressortira que pour venir étrangler Lélia, arrivée juste à point pour s'incliner devant le cadavre de Sténio, dont le moine n'a pu empêcher le suicide. Le poète, en effet, décidé à mourir, a choisi la noyade qui avait, on le sait, toutes les prédilections de George Sand.

Les bergers de la région ensevelissent Sténio et Lélia, unis dans la mort, sur les rives opposées du même lac. « Un soir Trenmor... descendit lentement sur les rives du lac. La lune, en se levant, jetait un rayon oblique sur ces deux tombes que le lac séparait. Des météores s'élevèrent comme de coutume..... Il en remarqua deux qui, venus des deux rives opposées, se joignirent, se poursuivirent mutuellement, et restèrent ensemble toute la nuit, soit qu'ils vinssent se jouer dans les roseaux, soit qu'ils se laissassent glisser sur les flots tranquilles, soit qu'ils se tinssent tremblants dans la brume comme deux lampes près de finir... Il (Trenmor) passa la nuit entière à suivre de l'œil ces inséparables lumières qui se cherchaient et se suivaient

comme deux âmes amoureuses. Deux ou trois fois, elles vinrent près de lui, et il les nomma de deux noms chéris en versant des larmes comme un enfant ». (1)

Au matin, Trenmor se rappelant qu'il y avait encore des douleurs à soulager, après avoir salué de loin le marbre qui renfermait Lélia et baisé celui où dormait Sténio, « ramassa son bâton blanc et se remit en route. » (2).

Tel est le rapide résumé de la version originale de *Lélia* devenue, comme le note W. Karénine une « rareté bibliographique ». La seconde version, celle de 1839, a été allongée et surtout alourdie. Le remaniement en fut commencé à La Châtre en 1836 et terminé à Majorque, à la chartreuse de Valdemosa. La conclusion, sous l'influence de la doctrine de Pierre Leroux, en est moins désespérante.

Le 22 janvier 1839, George Sand écrit de la chartreuse de Valdemosa à Mme Marliani : « La nuit, j'écris *Lélia*, qui sera un ouvrage à peu près transformé. » (3). Livre nouveau, en effet, en tout cas bien distinct de la première version, à tel point que l'on croirait avoir sous les yeux deux romans différents. Dans l'édition de 1839, *Lélia* devient abbesse d'un couvent de Camaldules. Elle ne meurt

(1) *Lélia*, éd. de 1833, pp. 381-382, t. II.

(2) Ibid., p. 383, t. II.

(3) Lettre du 22 janvier 1839, faussement datée dans la *Correspondance* du 22 février. L'erreur a été relevée par W. Karénine.

pas sans s'être plus ou moins réconciliée avec la vie. Son désespoir, son pessimisme ont trouvé un adoucissement dans l'activité sociale qu'exerce l'abbesse des Camaldules. Elle ne mourra pas sans avoir fait quelque chose d'utile pour l'humanité. Il ne faut pas oublier que l'auteur avait subi, entre temps, l'influence des idées de Lamennais, de Pierre Leroux, de Liszt, voire même de Michel de Bourges. Elle voulut alors, influencée par ces théories nouvelles, refaire une *Lélia* plus consolante où l'élément personnel laisserait une place au facteur social. Lélia, devenue abbesse, inculque à son monastère une nouvelle vigueur ; elle le transforme en un couvent idéal où règne l'esprit du véritable christianisme, au lieu de la lettre qui tue. La discipline catholique romaine y perd bien quelque chose, mais l'abbesse exerce l'influence la plus salutaire sur le pays. Un nouveau personnage est créé : Monseigneur Annibal, prélat jusque-là ambitieux, mais qui, sous l'influence bienfaisante de Lélia, devient le protecteur des faibles et des opprimés. Ce prince de l'Eglise, qui aime Lélia d'un amour tout terrestre, n'hésitera pas, à la prière de l'abbesse, à sauver de la mort Trenmor-Valmarina, emprisonné pour avoir pris part à une conspiration. Il permettra de même l'inhumation du cadavre de Sténio, suicidé, en terre bénite. Lorsque les dénonciations contre Lélia et ses protecteurs surgiront d'un monastère où s'est retiré Magnus, le cardinal échappera au

châtiment en s'empoisonnant, tandis que l'abbesse, citée devant le tribunal de l'inquisition, sera dégradée de sa dignité et reléguée dans une chartreuse en ruines. Abandonnée de tous, elle erre dans les montagnes, et c'est là que Trenmor arrive à temps pour la voir mourir, et l'ensevelir au bord du lac dans lequel Sténio avait trouvé la mort.

Lélia est en somme l'histoire de l'échec d'une âme dans sa tentative pour atteindre l'idéal de vie spirituelle qui, seule, peut satisfaire ses aspirations trop hautes pour le monde réel. La religion y intervient :

1° Comme représentant la fusion, dans l'idée de Dieu, de l'idéal métaphysique ou philosophique et de l'idéal mystique ou sentimental, qui sont les deux principes directeurs de l'âme humaine.

2° Comme suprême et dernier refuge après les désillusions des relations sociales. Nous avons déjà signalé, à ce sujet, chez George Sand, un retour vers la religion, après les déceptions que sa vie tourmentée lui réservait. La pureté de l'amour mystique peut, peut-être, remplacer l'imperfection de l'amour humain qui ne peut suffire à la soif de bonheur qui est en nous. C'est ce que *Lélia* déclare à Sténio : « L'amour, Sténio, n'est pas ce que vous croyez ; ce n'est pas cette violente aspiration de toutes les facultés vers un être créé, c'est l'aspiration sainte de la partie la plus éthérée de notre âme vers l'inconnu. Êtres bornés, nous cherchons sans cesse

à donner le change à ces insatiables désirs qui nous consomment ; nous leur cherchons un but autour de nous, et, pauvres prodigues que nous sommes, nous parons nos périssables idoles de toutes les beautés immatérielles aperçues dans nos rêves. Les émotions des sens ne nous suffisent pas. La nature n'a rien d'assez recherché dans le trésor de ses joies naïves pour apaiser la soif de bonheur qui est en nous ; il nous faut le ciel, et nous ne l'avons pas. » (1) C'est pourquoi, continue Lélia, nous cherchons le ciel dans une créature semblable à nous, et nous refusons à Dieu le sentiment de l'adoration, jusqu'au jour où, désabusés, éclairés, purifiés par tant d'échecs, « nous abandonnons l'espoir d'une affection durable sur la terre, et nous élevons vers Dieu l'hommage enthousiaste et pur que nous n'aurions jamais dû adresser qu'à lui. » (2)

3° La religion intervient encore comme cadre tout prêt pour servir de point d'appui à une exaltation de l'imagination qui n'est pas assez épurée d'éléments sensibles pour se satisfaire d'une donnée philosophique.

Dans l'ensemble, l'idée religieuse et particulièrement la religion catholique, apparaît ici non pas comme une fin en soi, comme une vérité vers l'acceptation de laquelle tendent tous les efforts de

(1) *Lélia*, t. I, p. 67.

(2) *Ibid.*, t. I, p. 67.

l'homme, mais plutôt comme un pis aller et comme un moyen, impuissant d'ailleurs, mais possible, pour atteindre une vie spirituelle plus haute. Ce moyen échoue, parce que « la lettre », c'est-à-dire l'Eglise, a fait oublier le fond du christianisme, ce qui amène la seconde idée dominante du livre — au point de vue religieux — : la critique des institutions de l'Eglise. Les trop longs dialogues, qu'échangent à ce sujet l'abbesse Lélia et le cardinal Annibal, sont significatifs. Écoutons parler l'imprudent prélat : « L'Eglise, nous ne pouvons pas nous le dissimuler, ne comprend pas très bien sa mission. Les clefs de Saint-Pierre ne sont pas toujours dans les mains les plus habiles. Je ne sais si elles ouvrent les portes du ciel, mais je crois qu'elles ferment les portes de l'Eglise, et qu'elles repoussent du catholicisme toute grandeur, toute distinction intellectuelle... » (1). Et plus loin, le cardinal continue : « J'ai examiné le fond, j'ai analysé l'essence de la religion chrétienne, et je crois l'avoir mieux comprise que tous ceux qui s'en disent les apôtres. Je la crois progressive, perfectible, par la mission, par la volonté même de son divin auteur ; et, quoique je sache bien que je suis hérétique au point de vue de l'Eglise actuelle, je suis pénétré, dans ma conscience, de la pureté de ma foi et de l'orthodoxie de mes principes. Je ne suis donc

(1) *Lélia*, t. II, p. 32.

pas athée quand je viole les commandements de l'Eglise ; car ces commandements me paraissent insuffisants pour les temps où nous vivons, et l'Eglise a le droit et le pouvoir de les réformer. Elle a mission de conformer ses institutions aux droits et aux besoins progressifs des hommes. Elle l'a fait de siècle en siècle depuis qu'elle s'est constituée ; pourquoi s'est-elle arrêtée dans sa marche providentielle ? » (1). Comme on le voit, George Sand, avant d'écrire la deuxième version de *Lélia*, a rencontré Pierre Leroux et s'est inspirée de la théorie du Maître sur le progrès continu de l'humanité.

Lélia, qui évidemment symbolise, avec Tremor, le stade de la pensée de George Sand, arrive à concevoir l'acceptation d'une religion parce que son besoin d'idéal a été blessé par la trivialité de la vie. Au lieu d'aller vers une philosophie, elle incline vers une religion, parce que l'imagination domine chez elle, et qu'il lui faut un Dieu sensible au cœur autant qu'à l'esprit. Le choix de la religion catholique s'explique :

a) par un sentiment esthétique. Lélia, comme George Sand, comme Chateaubriand, est frappée par la beauté des cérémonies du culte. Il en est de même du jeune poète Sténio qui « avait longtemps plié le genou devant les autels du Christ, parce qu'il

(1) *Lélia*, t. II, p. 43.

trouvait du charme dans les rites institués par ses pères... » (1). Lélia, parlant de sa retraite chez les Camaldules, confiera à son ami Trenmor : « ...je me sens charmée de la beauté de cet asile où la tempête me jette. ...Les arts qu'on y cultive, les chants mélodieux,... les parfums qu'on y respire, tout, jusqu'au nombre imposant et au riche costume des religieuses, sert de spectacle à mes sens exaltés, et de distractions à mes lugubres ennuis. » (2) Elle est encore plus expressive en s'adressant à sa sœur Pulchérie : « Quant à moi, lui dit-elle, je trouvais dans les rites et dans les emblèmes de ce culte une sublime poésie et une source éternelle d'attendrissement. La forme et la disposition des temples catholiques, la décoration un peu théâtrale des autels, la magnificence des prêtres, les chants, les parfums, les intervalles de recueillement et de silence, ces antiques splendeurs qui sont un reflet des mœurs païennes au milieu desquelles l'Eglise prit naissance, m'ont frappée de respect toutes les fois qu'elles m'ont surprise dans une disposition impartiale. » (3)

b) par un besoin d'unité. Le cardinal Annibal, tout en déplorant que l'Eglise catholique se soit arrêtée « dans sa marche providentielle », ne veut

(1) *Lélia*, t. I, p. 348.

(2) *Ibid.*, t. I, pp. 288-289.

(3) *Ibid.*, t. I, p. 209.

pas sortir de son sein. Il a, au contraire, confiance dans le réveil de l'Eglise, l'attend avec impatience et l'appelle de ses vœux. Le catholicisme, selon lui, vivra, car il possède cette qualité, qui est un véritable besoin pour la société : l'unité. L'humanité, dit-il, « sentira, dans ses institutions religieuses comme dans ses institutions civiles, le besoin irrésistible de l'unité. Il faut un culte à la société, un seul et indivisible culte. L'Eglise catholique est le seul temple assez vaste, assez antique, assez solide pour contenir et protéger l'humanité. » (1)

c) par le goût du cloître qui favorise, chez Lélia, le désir de calme et de chasteté. George Sand, on s'en souvient, avait aussi éprouvé cette hantise du cloître. S'étonnera-t-on de retrouver chez Lélia l'évocation des souvenirs personnels que l'auteur avait gardés de son séjour au couvent des Anglaises ! On y reconnaît sa tristesse pleine de rêverie, les heures d'extase, les méditations auxquelles elle se livrait dans la pénombre de la chapelle, ou dans la cour pavée de pierres sépulcrales. A son tour, Lélia sera saisie d'enthousiasme en entrant dans l'église des Camaldules. La douce poésie du lieu la charmera et elle sera frappée d'admiration en entendant le chant des religieuses, ces voix pures et harmonieuses, « qui montaient vers Dieu comme une prière fervente et pleine d'espoir. » De plus,

(1) *Lélia*, t. II, p. 44.

pour Lélia, qui a fait de l'amour une funeste expérience, le cloître devient un refuge, « un refuge contre l'orage, un asile contre les loups dévorants. » (1)

Il ressort de tout cela que la foi n'entre pas ici en ligne de compte. Ce n'est pas la foi qui conduit Lélia au couvent. Elle le déclare, du reste, très sincèrement : « Je suis rentrée sans ferveur et sans transport dans le giron de cette Eglise, que j'ai servie jadis avec une candeur enthousiaste. Ce parfum de mes jeunes années, cette aveugle confiance, cette foi exaltée, ne peuvent plus rentrer dans mon âme ; je n'y songe pas, et je suis calme, parce que je crois avoir trouvé, sinon la vraie sagesse, du moins le droit chemin vers mon progrès individuel, en embrassant, faute de mieux, cette forme particulière de la religion universelle. » (2)

Malgré tant d'extases et d'orgueilleuses déclamations, l'expérience religieuse de l'abbesse Lélia est un échec dès le début, parce qu'elle n'y trouve jamais la paix et la joie qu'elle cherche. L'ennui et le désespoir la dominant alternativement, et il n'y a jamais chez elle, une lueur d'extase mystique parfaite, comme celle qui dictait le mémorial de Pascal, ou celle que saint Augustin raconte dans ses *Confessions*.

(1) *Lélia*, t. II, p. 54.

(2) *Ibid.*, t. II, p. 50.

La renonciation de Lélia à tous les biens de la terre n'est pas complète, car en fait, elle ne renonce jamais à elle-même et à son orgueil. Elle accuse le monde d'être mal fait pour elle et la religion d'être mesquine. Mais ne serait-ce pas plutôt la mécontente Lélia qui manque de charité et qui, par son orgueil insensé et injustifié, s'isole elle-même du monde ?

Comme George Sand, Lélia pourrait écrire, résumant l'expérience de sa vie : « Je vois bien que mon tort et mon mal sont là, dans l'orgueil avide qui m'a perdue. » (1). Et Trenmor, qui est en somme le sage, le raisonneur du roman, a raison de dire à son amie : « Tout ce que vous dites est palpitant et délirant d'orgueil, ô ma chère Lélia ! » (2) à quoi Lélia, se dressant une dernière fois sur son rocher, répondra par cette apostrophe à l'orgueil : « Orgueil !... sentiment et conscience de la force ! saint et digne levier de l'univers ! sois édifié sur des autels sans tache, sois enfermé dans des vases d'élection ! Triomphe, toi qui fais souffrir et régner ! » (3).

En somme, Lélia paraît symboliser le déséquilibre d'une génération qui veut embrasser un idéal

(1) *Lettres à A. de Musset et à Sainte-Beuve*, p. 171.

(2) *Lélia*, t. I, p. 274.

(3) *Ibid.*, t. I, pp. 274-275.

trop grand pour ses propres forces, car, en dépit de tout, Lélia est une faible, aveuglée par son orgueil. La preuve en est dans son échec à purifier l'idée chrétienne pour elle-même et à en tirer une source d'apaisement et de joie. C'est cet échec qui l'entraîne à ouvrir une campagne contre l'Eglise. Cet élément est plutôt traité dans les caractères d'Annibal, prince de l'Eglise, et de Trenmor ; mais Lélia, dans les façons qu'elle a de comprendre son rôle d'abbesse des Camaldules, y prend part aussi. Lélia, qui s'est libérée de toutes les minuties du culte dogmatique, donne à son couvent l'esprit du véritable christianisme, tel qu'il a été voulu par son fondateur, et non pas tel que l'Eglise l'entend, et, « en ceci, Monseigneur, dit-elle au cardinal, je suis dans l'esprit du plus pur christianisme, et je ramène l'esprit monastique à celui de sa première institution. » (1)

Le cardinal, à son tour, consent à conserver l'omnipotence du pape et l'infailibilité des conciles, mais il propose des réformes, parmi lesquelles l'abolition du célibat pour le clergé (2).

Cette critique est basée sur la chimère romantique d'un idéal meilleur à venir. Trenmor, le raisonneur, le sage, Trenmor « croit à l'avènement d'une religion nouvelle, sortant des ruines de celle-ci,

(1) *Lélia*, t. II, p. 53.

(2) *Ibid.*, t. II, p. 45.

conservant ce qu'elle a d'immortel, et s'ouvrant sur des horizons nouveaux. » (1). Le catholicisme est une religion morte, qu'il faut draper dans son « linceul de pourpre », comme dit Renan, pour laisser la place à une religion nouvelle. Il y a là certainement la trace des idées saint-simoniennes, à n'en pas douter, point sur lequel nous reviendrons. De plus, le spiritualisme épuré de tout dogme, qui domine dans les premières pages du roman, est un mélange des « esprits forts » du XVIII^e siècle et de la religion de la nature de Rousseau. Et le catholicisme ne vient là, comme chez Chateaubriand, que parce qu'il flatte une imagination de poète.

La discussion du dogme amène des considérations des plus curieuses, et qui rompent l'harmonie du développement, s'il y en a ! mais qui montrent que George Sand, à cette époque, était obsédée par le catholicisme, sans pourtant l'accepter. C'est, par exemple, la discussion sur le célibat des prêtres, sur le rôle des cloîtres. Tout semble indiquer, chez l'auteur, un état d'esprit en rébellion contre une réalité qui s'impose. Lélia a lutté avant d'accepter l'Eglise, « come un refuge contre l'orage ». Parlant de sa sœur Pulchérie, « tombée dans les abîmes du vice pour avoir osé chercher la réalisation de son rêve », Lélia ajoute : « Je n'avais pas le choix entre son sort et celui que je viens d'embrasser. J'ai choisi

(1) *Lélia*, t. II, p. 56.

le cloître ; mais c'est le cloître et non pas l'Eglise qui m'a adoptée ! » (1). Lélia sera toujours en lutte contre l'Eglise et son dogme qu'elle ne peut accepter. Tout cela est très embrouillé, comme le livre lui-même. Il y a tant de contradictions qu'il est difficile d'en déduire une position religieuse bien nette de la part de l'auteur. Lélia montre surtout une préoccupation métaphysique intense, mais très indisciplinée, une sorte d'angoisse de l'infini, qui cherche instinctivement un refuge dans l'idée de Dieu. Elle est déçue par la religion, parce que l'âme, qui en est le siège, n'a pas assez d'ampleur, pas assez de maturité peut-être, et surtout trop d'orgueil désordonné pour se dégager des manifestations extérieures, et atteindre ainsi la réalité spirituelle.

D'un autre côté, si l'on parcourt la correspondance de l'auteur de *Lélia*, on trouvera de nombreux passages permettant de conclure, qu'à cette époque, George Sand était en proie au plus profond scepticisme. Telle est, par exemple, cette célèbre lettre du 27 septembre 1841, à Charles Duvernet, lettre qu'il faudrait citer en entier, d'où nous tirons les lignes suivantes : « *Au temps de mon scepticisme, quand j'écrivais Lélia*, la tête perdue de douleurs et de doutes sur toute chose, j'adorais la bonté, la simplicité, la science, la profondeur de Leroux ; mais

(1) *Lélia*, t. II, p. 52.

je n'étais pas convaincue... » (1). En 1836, en date du 10 juillet, elle écrit de La Châtre, à son amie la charmante comtesse d'Agoult, qui séjourne à Genève avec Liszt : « Que vous êtes heureux, chers enfants, d'avoir la Suisse à vos pieds pour observer toutes les merveilles de la nature ! Il me faudrait cela pour écrire deux ou trois chapitres de *Lélia*, car je refais *Lélia*, vous l'ai-je dit ? Le poison qui m'a rendu malade est maintenant un remède qui me guérit. Ce livre m'avait précipitée dans le scepticisme ; maintenant, il m'en tire ; car vous savez que la maladie fait le livre, que le livre empire la maladie, et de même pour la guérison. » (2).

Très concluantes également, à ce sujet, les lettres de cette même époque que George Sand écrit à Sainte-Beuve, l'angélique confesseur, le directeur de conscience. La lettre du 8 octobre 1833 contient une véritable confession. L'auteur de *Lélia* s'accuse : « Vous êtes moral, vous, mon ami : le suis-je aussi, ou ne le suis-je pas ? Je ne sais pas ce que c'est. Je crois qu'être moral, c'est espérer : moi, je n'espère pas ; j'ai blasphémé la nature et Dieu peut-être, dans *Lélia* ; Dieu qui n'est pas méchant, et qui n'a que faire de se venger de nous, m'a fermé la bouche en me rendant la jeunesse du cœur et en me forçant

(1) *Correspondance*, t. II, p. 197.

(2) *Ibid.*, t. II, p. 2.

d'avouer qu'il a mis en nous des joies sublimes... » (1)

Oui, en effet, au cours de l'été 1863, Dieu devait rendre « la jeunesse du cœur » à l'auteur de *Lélia*, qui ne croyait plus à l'amour. Comme Lélia, George Sand avait rencontré sur son chemin un autre Sténio, un jeune poète blond qui devait ranimer, dans le cœur de la romancière, la flamme que Lélia avait éteinte. Il y a du reste dans la première édition de *Lélia*, un passage prophétique que George Sand s'est empressée de faire disparaître dans l'édition de 1839. Le voici : « Vous êtes fière, Lélia... et vous dites hardiment : Je puis défier les hommes !... Ne craignez-vous pas que votre maître, pour dompter l'orgueilleuse révolte de son esclave, ne vous envoie un jour le désir effréné et qu'il ne dise au marbre de s'embraser ? » (2). Ce « délégué du ciel », comme l'appelle E. Seillière qui souligne ce passage (3), devait être A. de Musset. Et il n'y a pas loin, bien souvent, des exhortations que l'abbesse Lélia adresse à Sténio, aux encouragements que George Sand écrira à Musset : « Aime et écris, c'est ta vocation, mon ami. Monte vers Dieu sur les rayons de ton génie et envoie ta muse ra-

(1) *Lettres à A. de Musset et à Sainte-Beuve*, p. 132.

(2) *Lélia*, t. II, chap. IV, p. 135 (Edition de 1833, 2^e tirage, Dupuis, éd.).

(3) E. Seillière, *George Sand, mystique de la passion*, p. 56.

conter aux hommes les mystères de l'amour et de la foi. » (1)

Une dernière remarque encore avant de fermer *Lélia*. Au chapitre XXIX, intitulé « Dans le désert », Lélia et Sténio s'entretiennent sur de graves problèmes, le progrès de l'humanité, le perfectionnement des générations successives, etc. Il y a dans cet entretien, un passage concernant la réincarnation particulièrement frappant. Le voici : « Il y a bien d'autres sensations intimes de ce genre. Il y a des souvenirs qui semblent ceux d'une autre vie, des enfants qui viennent au jour avec des douleurs qu'on dirait contractées dans la tombe ; car l'homme quitte peut-être le froid du cercueil pour rentrer dans le duvet du berceau. Qui sait ? n'avons-nous pas traversé la mort et le chaos ? Ces images terribles nous suivent dans tous nos rêves ! Pourquoi cette vive sympathie pour des existences effacées ? Pourquoi ces regrets et cet amour pour des êtres qui n'ont laissé qu'un nom dans l'histoire des hommes ? N'est-ce pas peut-être de la mémoire qui s'ignore ? Il me semble parfois que j'ai connu Shakspeare, que j'ai pleuré avec Torquato, que j'ai traversé le ciel et l'enfer avec Dante. Un nom des anciens jours réveille en moi des émotions qui ressemblent à des souvenirs, comme certains parfums de plantes exotiques nous rappellent les contrées

(1) *Correspondance à A. de Musset et à Sainte-Beuve*, p. 61.

qui les ont produites. » (1). On ne peut exprimer plus clairement cette notion du « déjà-vu » qui est à la base de la théorie de la réincarnation, dont *Lélia* est certainement un fervent adepte. Plus loin, au chapitre XXXV, elle est plus catégorique encore : « ...je suis un être faible, borné, souffrant. Une profonde ignorance de mon existence antérieure plane sur moi depuis que je respire dans ce monde maudit. Je ne sais pas si je souffre pour laver la tache du péché originel, contractée dans une autre existence, ou pour conquérir une existence nouvelle plus pure et plus douce. » (2).

Cette doctrine ancienne, puisque admise déjà dans l'antiquité, revit tout particulièrement au XIX^e siècle. Elle est l'un des points essentiels de l'école saint-simonienne. Elle fut défendue par Fourier, Jean Reynaud, Pierre Leroux, pour lesquels George Sand eut toute sa vie une grande admiration. Lamennais, à son tour, n'a pas été insensible à cette théorie. Il y a, dans son livre *Amschaspands et Darvands*, un passage qui ressemble étrangement à celui que nous venons de citer. Comme George Sand, Lamennais pense aussi que la mort enferme dans son cercueil le germe d'une vie nouvelle. Et même le réformateur breton paraît plus affirmatif que l'auteur de *Lélia*. George Sand, en effet, avance

(1) *Lélia*, t. I, p. 128.

(2) *Ibid.*, t. I, p. 187.

timidement sa théorie : « ...l'homme quitte *peut-être* le froid du cercueil pour rentrer dans le duvet du berceau... ». Cette forme dubitative ne se retrouve pas chez Lamennais, qui affirme : « Fille d'Ormuzd, ignorez-vous donc que le cercueil et le berceau ne sont qu'une même chose ? Les langes du nouveau-né enveloppent la mort future ; le suaire du trépassé enferme dans ses plis la vie renaissante. » (1).

Mais là encore, on aurait tort de croire, comme on l'a souvent prétendu, que George Sand n'est qu'un écho des théories de son époque. Si elle admet la doctrine de la métempsycose, prêchée par les philosophes de son siècle, c'est que cette théorie vibre à l'unisson avec ses propres croyances, et qu'elle frappe un esprit tout préparé pour la recevoir.

On croyait ferme à la métempsycose dans cette époque de fabrique de systèmes philosophiques que fut la France de Louis-Philippe. Poète, écrivain, chansonnier, tout le monde veut remplir sa fonction de flambeau, de phare posé sur le chemin de l'humanité. Trenmor, le porte-parole de l'auteur, ne dit-il pas au poète Sténio : « ...toi dont le génie promettait au monde une jeunesse nouvelle, toute d'amour et de poésie, *car les chanteurs et les poètes sont des prophètes envoyés aux hommes pour rani-*

(2) Lamennais, *Amschaspands et Darvands*, p. 93.

mer leurs esprits éternés, pour rafraîchir leurs fronts brûlants... » (1). Au moment où George Sand s'installe à Paris, le saint-simonisme est en vogue. Sans donner complètement dans cette religion nouvelle, George Sand devait trouver dans cette doctrine, plus d'un point en harmonie avec ses propres croyances. L'un de ces dogmes est précisément celui de la diffusion des âmes dans l'humanité, et des existences successives. Le Père Enfantin déclarait : « Je sens le vieux saint Paul qui vit en moi. » (2). Plus tard, lorsque George Sand se séparera des saint-simoniens, pour se ranger sous le drapeau des Jean Reynaud, des Lamennais, des Pierre Leroux, elle retrouvera, chez eux aussi, cette croyance à la métempsycose. « Une des idées chères à Leroux, a dit René Doumic, était celle de l'immortalité, mais d'une immortalité qui n'a guère de rapports avec celle du christianisme. S'il nous fait revivre après notre mort, ce n'est pas dans un autre monde, c'est dans l'humanité. La métempsycose, à cette époque, était à la mode. Jean Reynaud, Lamennais faisaient voyager les âmes d'astres en astres : Pierre Leroux admet la métempsycose sur la terre. ...Nous avons parcouru des existences antérieures dont nous n'avons pas conservé la mémoire, mais dont il se peut

(1) *Lélia*, t. I, p. 345.

(2) René Doumic, *George Sand*, p. 236.

qu'il nous revienne des réminiscences fragmentaires. » (1).

On retrouve la trace de cette croyance, exposée d'une façon plus simple, plus enfantine dans les « *Contes d'une grand'mère* », que George Sand écrivit pour ses petits-enfants. M. Lechien raconte à ses auditeurs ses existences antérieures. Son cocher, Sylvain, a été d'abord un cheval ; il est maintenant cocher. Dans une autre existence, il sera maître à son tour. Quant à M. Lechien, il se souvient parfaitement de sa dernière existence. Il était chien, un chien qui approchait de la perfection de l'espèce, et c'est à cause de cet état presque parfait, dans l'espèce canine, qu'il est devenu un homme. La loi de la vie générale, affirme l'auteur, c'est la progression : « tout être éprouve donc à son insu le besoin d'une transformation honorable, et mon chien, mon cheval, tous les animaux que l'homme a associés de près à sa vie l'éprouvent plus sciemment que les bêtes qui vivent en liberté. » (2)

M. Lechien n'a pas la prétention de se souvenir de ses existences successives, « du commencement du monde jusqu'à aujourd'hui. La mort a cela d'excellent qu'elle brise le lien entre l'existence qui finit et celle qui lui succède. Elle étend un nuage épais où le *moi* s'évanouit pour se transformer sans que

(1) René Doumic, *George Sand*, pp. 245-246.

(2) *Contes d'une grand'mère*, p. 67.

nous ayons conscience de l'opération » (1). Ainsi, M. Lechien ne saurait dire s'il a suivi régulièrement l'échelle de progression. Peut-être en a-t-il franchi quelques degrés d'un seul coup. Peut-être aussi a-t-il recommencé plusieurs fois « les diverses stations de sa métempsycose ». M. Lechien a été poisson ; il se souvient vaguement du temps où il était papillon. « J'étais fleur, une jolie fleur blanche délicatement découpée, probablement une sorte de saxifrage sarmenteuse pendant sur le bord d'une source. » (2). Mais cette fleur a soif, elle désire boire à la source, et, pour cela, se penche vers l'eau. Le désir, ajoute l'auteur, est une puissance dont on ne connaît pas la limite. « Un beau matin, continue M. Lechien, je me détachai de ma tige, je flottai, soutenue par la brise. J'avais des ailes, j'étais libre et vivant. Les papillons ne sont que des fleurs envolées un jour de fête où la nature était en veine d'invention et de fécondité. » (3)

Avant cette gracieuse métamorphose, M. Lechien a été aussi une pierre ; mais il ne se rappelle pas « son existence minérale ». Pourtant, ajoute-t-il, je l'ai subie comme vous tous. » (4)

On sait que Victor Hugo lui-même, le grand visionnaire, n'a pas échappé à cette vague spiritua-

(1) *Contes d'une grand'mère*, p. 68.

(2) *Ibid.*, p. 70.

(3) *Ibid.*, p. 71.

(4) *Ibid.*, p. 71.

liste. Dans une forme plus poétique peut-être, mais non plus claire, il a traduit plus d'une fois cette même idée. Il y a, dans la première partie des *Contemplations*, un poème charmant, « *Le Revenant* », qui se développe sur le thème de la réincarnation :

« Mères en deuil, vos cris là-haut sont entendus.
« Dieu, qui tient dans sa main tous les oiseaux perdus,
« Parfois au même nid rend la même colombe.
« O mères, le berceau communique à la tombe.
« L'éternité contient plus d'un divin secret. » (1)

Une mère, dont l'enfant est mort, reste impassible, sans joie, à la venue d'un deuxième enfant. Elle pense à l'enfant mort :

« Elle disait : Cet ange en son sépulcre est seul !
« — O doux miracle ! ô mère au bonheur revenue ! --
« Elle entendit, avec une voix bien connue,
« Le nouveau-né parler dans l'ombre entre ses bras,
« Et tout bas murmurer : C'est moi. Ne le dis pas. » (2)

Dans le même livre, le poète continue :

« ...L'homme est clémence et colère ;
« Fond vil du puits, plateau radieux de la tour ;
« Degré d'en haut pour l'ombre et d'en bas pour le jour.
« L'ange y descend, la bête après la mort y monte ; » (3)

Les deux écrivains, prêtres de la métempsy-

(1) V. Hugo, *Les Contemplations*, p. 137.

(2) *Ibid.*, p. 140.

(3) *Ibid.*, p. 366.

cose, tombent d'accord pour montrer l'ascension de l'homme vers l'ange. George Sand l'expose à sa façon dans un charmant conte, qu'elle dédie à sa petite-fille Aurore, récit dans lequel un Anglais, sir William, raconte ses souvenirs du temps où il était éléphant sacré de l'Inde.

A la fin du récit, un jeune homme s'adresse au narrateur : « Si c'est une récompense d'être homme après avoir été chien honnête ou éléphant vertueux, l'homme honnête et vertueux doit avoir aussi la sienne en ce monde ? »

— Sans aucun doute, répondit sir William. La personnalité humaine n'est pas le dernier mot de la création sur notre planète. Les savants les plus modernes sont convaincus que l'intelligence progresse d'elle-même par la loi qui régit la matière. Je n'ai pas besoin d'entrer dans cet ordre d'idées pour vous dire qu'esprit et matière progressent de compagnie. » (1). Sir William affirme que tout aspire à se perfectionner et que de tous les êtres, l'homme est le plus jaloux de s'élever au-dessus de lui-même, car il sent « qu'il est un produit encore très incomplet de la nature et qu'une race plus parfaite doit lui succéder par voie ininterrompue de son propre développement. » (2).

« Oui, conclut sir William, l'homme doit, dès

(1) *Contes d'une grand'mère, Le chêne parlant*, p. 140.

(2) *Ibid.*, p. 140.

ce monde, devenir ange, si par ange vous entendez un type d'intelligence et de grandeur morale supérieure au nôtre. » (1)

Cette doctrine de la métempsycose, comme le note R. Doumic, a dû vivement impressionner George Sand. C'est cette croyance qui fera sortir de la plume de la romancière, les pages mystiques et parfois bien confuses des *Sept cordes de la lyre*, de *Spiridion*, de *Consuelo*, de la *Comtesse de Rudolstadt*, en un mot « tout le cycle des romans philosophiques » (2).

(1) *Contes d'une grand'mère, Le chêne parlant*, p. 141.

(2) René Doumic, *George Sand*, p. 246.

CHAPITRE III

Vers un christianisme social

George Sand qui, dans ses premiers romans, avait revendiqué pour la femme le droit à l'amour libre, théorie qu'elle avait du reste déjà appliquée à sa vie, viendra, vers 1833, ajouter tout l'éclat de son nom, à la liste déjà bien célèbre des grandes amours romantiques. C'est en effet au cours de cette année 1833 que l'auteur de *Lélia* rencontra cet autre Sténio, le blond et irrésistible Alfred de Musset. Aussi, n'y avait-il pas quelque chose de saisissant dans le pressentiment qui guidait la plume de George Sand traçant les portraits de Lélia et de Sténio ?

L'été retrouve les deux amants à Fontainebleau, l'hiver à Venise. Comment s'en étonner, si l'on connaît certaines pages des premiers romans de l'auteur, *Indiana*, *Valentine* ? L'amour, selon Mme Sand, vient de Dieu, et, venant de Dieu, il est sacré. Y céder, c'est par conséquent rendre à Dieu une

sorte de culte ; le blâmer chez les autres, ou y résister soi-même serait une impiété. « Ce qui fait l'immense supériorité de celui-là (le sentiment de l'amour) sur tous les autres, ce qui prouve son essence divine, c'est qu'il ne naît point de l'homme même ; c'est que l'homme n'en peut disposer ; c'est que le cœur humain le reçoit d'en haut sans doute pour le reporter sur la créature choisie entre toutes dans les desseins du ciel. » (1). Plus loin, parlant de l'amour qui unit Bénédicte à Valentine, l'auteur exprime la même pensée : « ...cela n'était-il pas selon les desseins de Dieu ? La suprême Providence, qui est partout en dépit des hommes, n'avait-elle pas présidé à ce rapprochement ? » (2).

C'est sans doute aussi cette même Providence bonne et combien compatissante qui avait réuni George Sand et Musset sous le ciel hospitalier de Venise, et qui, cruelle et sans pitié, ne tardera pas à les abandonner.

George Sand écrivit beaucoup à Venise, pendant que Musset fréquentait les danseuses de la Fenice, les cafés et les maisons de jeu. Cette femme, comme l'a dit L. Séché, avait un encrier à la place du cœur (3). Qu'on se rappelle en effet toute la série des charmants contes vénitiens ! Mais que nous sommes loin des préoccupations religieuses,

(1) *Valentine*, pp. 136-137.

(2) *Ibid.*, p. 137.

(3) L. Séché, *Musset*, t. II, p. 25.

des doutes, des angoisses de Lélia ! C'est, comme l'a remarqué E. Seillière, « la profession de foi d'un mysticisme passionnel qui a repris confiance entière dans son Allié de l'Au-delà (1). L'auteur y plaide avant tout le droit de la femme à remplacer un amour par un autre lorsque ce dernier s'est épuisé.

On a dit suffisamment combien cette expérience fut funeste et de quelles amères déceptions fut suivi le séjour de Venise. L'âme blessée et en proie à la plus noire mélancolie, George Sand adresse de Nohant à Jules Néraud, son cher et brave Malgache, la quatrième *Lettre d'un voyageur*, datée de septembre 1834, lignes empreintes d'un profond et réel pessimisme. Son cœur, écrit-elle, est usé et désolé ; il ne peut ni guérir, ni rajeunir. C'est un mort qui, de temps en temps, tressaille et qui retombe plus mort qu'auparavant. « J'ai le spleen, j'ai le désespoir dans l'âme, Malgache. Je me suis dit tout ce que je pouvais et devais me dire, j'ai essayé de me rattacher à tout ; je ne puis pas vivre, je ne le puis pas. Je viens dire adieu à mon pays, à mes amis. Le monde ne saura pas ce que j'ai souffert, ce que j'ai tenté avant d'en arriver là. » (2). Et plus loin : « Il se peut que j'aie le cœur fatigué, l'esprit abusé par une vie aventureuse et des idées

(1) E. Seillière, *George Sand, mystique de la passion*, p. 100.

(2) *Lettres d'un voyageur*, p. 100.

fausses ; mais j'en meurs, vois-tu, et il ne s'agit plus pour ceux qui m'aiment que de me conduire doucement à ma tombe. Otez-moi les dernières épines du chemin, ou du moins semez quelques fleurs autour de ma fosse. » (1)

Et cette femme, qui s'était donnée tout entière à la grande passion romantique, qui s'était laissée emporter par cette vague de folie, se réveille tout à coup après avoir passé par le creuset de la souffrance, et se retrouve transportée d'une année en arrière en pleine humeur lélienne : « Je suis bien fâchée d'avoir écrit ce livre qu'on appelle *Lélia*, non pas que je m'en repente : ce livre est l'action la plus hardie et la plus loyale de ma vie, bien que la plus folle et la plus propre à me dégoûter de ce monde à cause des résultats... Si je suis fâchée d'avoir écrit *Lélia*, c'est parce que je ne peux plus l'écrire. Je suis dans une situation d'esprit qui ressemble tellement à celle que j'ai dépeinte, et que j'éprouvais en faisant ce livre, que ce serait aujourd'hui un grand soulagement de pouvoir le recommencer... A présent, je n'en suis plus à *Jacques*, et au lieu d'arriver à un troisième état d'âme, je retombe au premier. » (2)

Que fera George Sand ? Va-t-elle nous conter ses déceptions, montrer les lambeaux sanglants de

(1) *Lettres d'un voyageur*, p. 101.

(2) *Ibid.*, pp. 122-123.

son cœur, exploiter sa mélancolie, suivre le conseil de la muse de la *Nuit de Mai* :

« Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
« Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots. »

En somme, c'est ce qu'elle a fait jusqu'à présent dans son œuvre. Elle nous a dit ses souffrances, ses doutes et ses angoisses, ses révoltes de femme, ses rêves de poète. Mais, déclare René Doumic, « l'écrivain du xix^e siècle ne borne pas ses ambitions à cette tâche modeste ». La littérature devient « une arme de combat, incomparable pour attaquer les institutions et renverser les gouvernements » (1).

Le poète devient un prophète inspiré de Dieu. Il lui appartient de montrer à son pays et à l'humanité tout entière les voies du progrès. Au rôle politique, vient s'ajouter le rôle social, héritage de la Révolution et des philosophes du xviii^e siècle. Révéler les misères du peuple, dévoiler les injustices et plaider en faveur de la morale sociale, afin de faire progresser l'humanité, tel est le but des écrivains du xix^e siècle. Victor Hugo, Lamartine, Lamennais et tant d'autres noms plus obscurs vont élever la voix et ajouter à leur lyre « une corde d'airain ». George Sand n'échappera pas à ce mouvement. Elle est fille de Rousseau, nous l'avons dit. Avec lui, elle reconnaîtra que la nature humaine est bonne. Mais comme le mal et la souffrance existent dans

(1) René Doumic, *George Sand*, p. 231.

le monde, c'est que la société est mauvaise. Aux écrivains donc de transformer, d'améliorer cette société corrompue. Aussi, tout un système d'évangiles nouveaux apparaît ; il n'y a qu'à choisir.

Le premier en date est celui des saint-simoniens, dont la doctrine veut régir tous les domaines : politique, social, économique et religieux. C'est en même temps, écrit M. S. Charléty, « une critique de l'état actuel et un exposé de l'organisme futur » (1).

Selon ces novateurs, le monde est dans une situation fausse. Plus de communion de pensée, plus d'action d'ensemble, plus de coordination. Le désordre est partout avec la lutte, la méfiance. La politique divise la société au nom de la liberté. Les sciences n'ont aucun lien entre elles. L'industrie n'est basée que sur la concurrence.

Est-il possible, se demandent les saint-simoniens, de changer cet état de choses ? — Oui, et pour eux le problème est résolu, mais il reste à convaincre et à convertir les hommes. Or, pour parler à leur raison et à leur cœur, c'est Saint-Simon qui a la parole inspirée. « Cette parole a éclairé pour nous l'avenir. Nous le connaissons : c'est la décroissance de l'antagonisme, la tendance à l'association universelle, terme du progrès. » (2)

(1) S. Charléty, *Histoire du Saint-Simonisme*, (1825-1864), p. 64.

(2) *Ibid.*, p. 66.

Il s'agit donc avant tout de réformer l'état social et pour cela voici quelques-unes des mesures à prendre : faire disparaître l'exploitation de l'homme par l'homme ; les institutions sociales doivent viser à l'amélioration matérielle et morale de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre ; un nouveau droit, celui de la capacité, remplacera celui de la conquête et celui de la naissance. Puis la guerre aux oisifs, la guerre aux privilèges. Une transformation de la propriété est également nécessaire. « L'Etat, note à ce sujet M. S. Charléty, devenu association de travailleurs, aura, seul, le droit d'héritage, aujourd'hui renfermé dans la famille domestique. » (1).

Ce sont là quelques points de la doctrine saint-simonienne. « Mais, ajoute M. S. Charléty, le salut se trouve dans la réhabilitation, la rénovation du sentiment religieux. L'irréligion actuelle est une négation du passé. Elle disparaîtra. La société ne peut vivre d'une haine et d'une malédiction. Or, le lien nouveau que nous prévoyons, cet ensemble de sentiments et d'idées communs que nous voulons formuler qu'est-ce, en effet, sinon une religion ? Dieu et l'ordre ne sont-ils pas deux conceptions identiques ? » (2)

« A la suite de Saint-Simon, est-il écrit dans l'*Exposition de la Doctrine*, et en son nom, nous

(1) S. Charléty, *Histoire du Saint-Simonisme* (1825-1864), p. 67.

(2) *Ibid.*, p. 71.

venons proclamer que l'humanité a un avenir religieux ; que la religion de l'avenir sera plus grande, plus puissante que celle du passé ; qu'elle sera, comme celles qui l'ont précédée, la synthèse de toutes les conceptions de l'humanité... que non seulement elle dominera l'ordre politique, mais que l'ordre politique sera dans son ensemble une institution religieuse. » (1).

Le saint-simonisme n'accepte pas la séparation du temporel et du spirituel, de l'Eglise et de l'Etat. Le retour à l'unité est proche et c'est la doctrine saint-simonienne qui doit l'amener.

Quant à l'Eglise, elle fournit déjà un élément important de progrès ; mais elle doit continuer à progresser par l'adoption d'un dogme plus large.

En somme, l'aboutissement de la doctrine consiste dans l'association universelle qui n'est, comme l'écrit M. S. Charléty, « que la traduction en langage politique de la plus généreuse des conceptions ; c'est l'image même de Dieu. Elle est fondée, non sur des statuts, mais sur une vérité, la plus large qui ait été dite : la triple capacité de l'homme à aimer Dieu, à le comprendre, à le servir. » (2)

Saint-Simon ne s'était pas préoccupé du sort de la femme. Mais cette question fut vivement débattue par les disciples et les opinions les plus divergentes à ce sujet se produisirent au cours de

(1) S. Charléty, *Histoire du Saint-Simonisme* (1825-1864), p. 71.

(2) Ibid., p. 76.

l'année 1829. L'égalité des sexes fut décidée. « C'est par l'affranchissement complet des femmes que sera signalée l'ère saint-simonienne. » (1) La petite société se met donc à la recherche d'une femme, d'une Mère qui prendrait place auprès du Père et qui serait à la tête du mouvement de l'émancipation féministe. Mme de Staël avait décliné cet honneur. On se tourna alors vers George Sand, dont les premiers romans avaient laissé à la nouvelle église une grande espérance. Mais ce genre de maternité ne tenta pas plus George Sand qu'il n'avait tenté Mme de Staël.

On peut même dire qu'elle n'a jamais donné son adhésion complète à la secte saint-simonienne. Témoin cette lettre adressée à son mari, en février 1831, au moment où la nouvelle école était à l'apogée de son développement :

« ...Croirais-tu que je n'ai pas eu le temps d'aller entendre les Saint-Simoniens ? Mme de Périgny y est assidue, quoiqu'elle voie dans leur doctrine le renversement de tout ordre social, et des flots de sang à faire couler. *Moi, je n'y vois qu'une erreur impraticable*, et l'opinion générale en fait déjà justice. Il y a une papesse, qui n'est là que pour montrer sa robe de velours bleu de ciel et son boa de cygne. Toujours des farces. » (2)

(1) S. Charléty, *Histoire du Saint-Simonisme* (1825-1864), p. 164.

(2) Lettre à M. Casimir Dudevant, février 1831 ; voir Spoelberch de Lovenjoul : *La véritable histoire de « Elle et Lui »*, pp. 53-54.

Erreur impraticable ! Tel sera également le jugement que l'auteur des *Lettres à Marcie* portera sur le saint-simonisme. Dans la première lettre, en effet, l'oncle de Marcie condamne les complaisances de la nouvelle doctrine à l'égard de la femme. « Et quant à ces dangereuses tentatives qu'ont faites quelques femmes dans le saint-simonisme pour goûter le plaisir dans la liberté, pensez-en ce que vous voudrez, mais ne vous y hasardez pas, cela n'est pas fait pour vous. » (1)

La troisième lettre reprend la réfutation du saint-simonisme. L'oncle déclare que cette « philosophie nouvelle » est remplie de « promesses impuissantes ». Elle n'a pas trouvé le mot des destinées de la femme et Marcie y a « puisé le désir de l'impossible. » (2)

Il faut reconnaître cependant que, sans adhérer complètement à la nouvelle école, George Sand resta en rapports constants avec les saint-simoniens. N'avaient-ils pas du reste entre eux quelques points de doctrine communs ? De plus, comme le remarque E. Moselly, George Sand « devait au Saint-Simonisme de la reconnaissance, car il avait créé une atmosphère morale favorable, en ramenant l'attention du public sur des problèmes éternels, sur les droits de l'individu dans le mariage, sur le conflit de la passion égoïste et du devoir social. » (3)

(1) 1^{re} Lettre à Marcie, *Mélanges*, p. 164.

(2) 3^e Lettre à Marcie, *Mélanges*, p. 180.

(3) Emile Moselly, *George Sand*, p. 104.

La question féministe devint donc à l'honneur dans la doctrine saint-simonienne. *Le Globe*, leur journal, ne prenait-il pas le sous-titre d'*Appel aux femmes*? (1). Cependant, malgré tant de points communs, George Sand, qui ne manquait pas de bon sens, se préoccupe, dès le début de 1836, de tracer une séparation très nette entre ses opinions et celles des saint-simoniens. Le 15 février 1836, elle écrit à la « Famille saint-simonienne de Paris », pour la remercier des cadeaux qui lui étaient parvenus à l'occasion du premier de l'an, cadeaux vraiment pittoresques dans la liste desquels on peut relever une paire de bottes, un thermomètre et un corset. « Ne pouvant vous remercier chacun séparément aujourd'hui, permettez, frères, que je vous remercie collectivement en m'adressant à Vinçard. Vous avez eu pour moi de la sympathie et des bienveillances pleines de charme et de bonté... » Vient ensuite la distinction entre « les vieux frères » de George Sand et la famille saint-simonienne : « ...le salut du monde me semble reposer sur nous pour détruire, sur vous pour rebâtir... Je crois que mes vieux frères doivent frapper de grands coups, et que vous, revêtus d'un sacerdoce d'innocence et de paix, vous ne pouvez tremper dans le sang des combats vos robes lévétiques. Vous êtes les prêtres, nous sommes les soldats : à chacun son rôle, à chacun sa

(1) Ceci à partir du 1^{er} janvier 1832.

grandeur et ses faiblesses... Soyons tranquilles pour l'avenir. Nous tomberons tous à genoux devant le même Dieu, et nous unirons nos mains dans un saint transport d'enthousiasme, le jour où la vérité luira pour tous, la vérité est une ... » (1)

Plus loin, dans cette même lettre qu'il faudrait pouvoir citer en entier, elle décrit le rêve humanitaire entrevu. « Je rêve aussi, après la tempête, un jour nouveau, un lever de soleil magnifique, des autels parés de fleurs, des législateurs couronnés d'olivier, la dignité de l'homme réhabilitée, l'homme affranchi de la tyrannie de l'homme, la femme de celle de la femme, une tutelle d'amour exercée par le prêtre sur l'homme, une tutelle d'amour exercée par l'homme sur la femme... » (2)

Un peu plus tard, en mars, dans une lettre adressée à A. Guérault, elle déclare nettement qu'elle n'a jamais fait partie d'aucune école : « Je ne me suis enrôlée sous le drapeau d'aucun meneur, et, tout en conservant estime, respect et admiration pour tous ceux qui professent noblement une religion, je reste convaincue qu'il n'y a pas sous le ciel d'homme qui mérite qu'on plie le genou devant lui... » (3)

On voit déjà se préciser à travers ces lignes cette idée qui deviendra de plus en plus profonde chez

(1) *Correspondance*, t. I, pp. 341-342.

(2) *Ibid.*, t. I, p. 344.

(3) *Ibid.*, t. I, p. 355.

George Sand de rejeter toutes les religions révélées, car elles sont l'œuvre des hommes. N'écrira-t-elle pas, vers la fin de sa vie, au sujet du Père Loyson : « Je ne comprends pas d'intermédiaire entre Dieu et moi. Je trouve cet intermédiaire inutile quand il n'est pas nuisible, et nuisible quand il n'est pas funeste. » (1)

Elle ajoute dans la même lettre à M. Guérault : « Ce que je vois au milieu de ces divergences de sectes rénovatrices, c'est un gaspillage de sentiments généreux et de pensées élevées ; c'est une tendance à l'amélioration sociale ; une impossibilité de produire pour le moment, faute de tête à ce grand corps aux cent bras, qui se déchire lui-même... » (2)

La « tête », c'est-à-dire le Maître, ne tardera pas à paraître, et, au moment où George Sand écrit ces lignes, elle a déjà rencontré celui qui devait exercer une si grande influence sur sa pensée, nous nommons Pierre Leroux.

Elle essaya d'abord de se ranger sous le drapeau de Lamennais : « J'allais alors cherchant la vérité religieuse et la vérité sociale dans une seule et même vérité. Grâce à Everard (3), j'avais compris que ces deux vérités sont indivisibles et doivent se compléter l'une par l'autre ; mais je ne voyais qu'un épais brouillard faiblement doré par la lumière qu'il voi-

(1) *Impressions et Souvenirs*, chap. XVII, p. 278.

(2) *Correspondance*, t. I, p. 354.

(3) Michel de Bourges.

lait à mes yeux. Un jour... Liszt qui était reçu avec bonté par M. Lamennais, le fit consentir à monter jusqu'à mon grenier de poète. » (1)

Ceci se passait au printemps de 1835. Lamennais, on le sait, suivait à ce moment le procès des accusés d'avril. Où en étaient-ils tous les deux dans leur évolution religieuse, au moment de cette première rencontre ? L'abbé avait alors 53 ans et avait rompu avec Rome. Il avait publié depuis 2 ans les *Paroles d'un Croyant*, qui, avec le *Livre du Peuple*, vont former le « psautier menaisien dont tout le monde récite l'office, en attendant la fête idéaliste et généreuse de 1848 » (2).

Pour Lamennais, à peine dégagé des vœux du sacerdoce, le catholicisme n'est plus qu'un système ossifié de croyances, système qui s'effrite, incompatible avec le progrès et avec la science. L'Eglise n'a pas suivi le progrès ; elle est restée en dehors des courants de la vie. Lamennais reconnaît cependant que le rôle du catholicisme fut magnifique. Mais il « s'est perdu par sa notion d'un ordre surnaturel, qui devait le mettre en conflit fatal avec la nature et avec la science. Mais si l'on débarrassait cette grande confession religieuse de son erreur fondamentale, et de ce système hiérarchique désormais en antagonisme avec le progrès, elle constituerait, avec

(1) *Histoire de ma vie*, t. IV, p. 357.

(2) F. Duine. *La Mennais*, p. 242.

quelques adaptations faciles, le meilleur organe de la société spirituelle, et conduirait l'humanité sans secousses fâcheuses aux lendemains désirables » (1).

« Ne confondez point la religion, écrit l'abbé dans son *Livre du Peuple*, essentiellement une et invariable avec les diverses formes extérieures qu'elle revêt. Celles-ci, imparfaites, infirmes, vieillissent et passent ; œuvre de l'homme, elles meurent comme lui. Le temps use l'enveloppe du principe divin, mais il n'use point le principe divin. Quand le corps dans lequel il s'était incarné se dissout et tombe en poussière, il s'en forme lui-même un nouveau plus parfait, dont le précédent contenait le germe. » (2).

Il s'agit donc pour le réformateur religieux de fonder, pour les générations futures, sur les anciens éléments du catholicisme, la religion de l'avenir, abri nouveau, havre d'égalité qui doit apporter aux hommes la paix et le bonheur. « Quand vous aurez rebâti la cité de Dieu, s'écrie-t-il, la terre refleurira, et les peuples refleuriront, parce que vous aurez vaincu les fils de Satan qui oppriment les peuples et désolent la terre, les hommes d'orgueil, les hommes de rapine, les hommes de meurtre et les hommes de peur. » (3).

Le penseur breton s'attache au déisme ; il croit

(1) F. Duine. *La Mennais*, pp. 232-233.

(2) Lamennais. *Livre du Peuple*, p. 101.

(3) Lamennais. *Paroles d'un croyant*, p. 131.

en Dieu sans admettre la révélation. Révélation et miracles ne sont pour lui que des chimères tirées de la bible, un livre comme beaucoup d'autres. Du reste, tout doit être soumis au tribunal de la raison. Et le credo de cette religion épurée nous est donné par le pélagien breton dans son *Livre du Peuple*. Il est des plus simples et touche de très près celui que George Sand formulera dans les dernières années de sa vie (1). Voici ce qu'écrivit Lamennais à ce sujet : « Aussi, le genre humain croit-il, en vertu de la nature même, primitivement, nécessairement.

« Il croit en une cause suprême, créatrice, infinie ; et le nom de Dieu, le nom trois fois saint du Père de l'univers, se retrouve en toute langue humaine.

« Il croit à une Providence bienfaisante qui dirige toutes choses, selon les lois de l'éternelle sagesse et de l'amour éternel, à une fin digne du Créateur.

« Il croit que cette Providence veille spécialement sur l'homme, l'éclaire, l'instruit, et le guide dans la voie qu'il doit suivre pour accomplir ses grandes et sublimes destinées.

« Il croit à l'essentielle distinction du bien et du mal, à la liberté dont jouit l'homme de choisir entre l'un et l'autre, et, suivant le choix qu'il aura

(1) Voir chap. V, p. 261.

fait, à la récompense ou au châtiment inévitable de ses œuvres.

« Il croit enfin que, par delà cette courte et laborieuse existence terrestre, une autre existence plus parfaite s'ouvre devant l'homme, et se prolonge à l'infini dans les profondeurs de l'éternelle durée. » (1)

Et un peu plus loin, Lamennais ajoute : « Croyez ce que croit le genre humain » (2).

A ce dogme réduit, il faut cependant un culte, mais un culte simplifié également. D'ailleurs, le véritable culte est essentiellement intérieur. Il consiste dans le fait de l'âme qui voit Dieu et qui s'absorbe en lui. Et il se traduit dans l'accomplissement des devoirs. Cependant, l'ancien prêtre sent la nécessité d'un culte extérieur, un symbolisme religieux qui doit saisir l'esprit par les sens et agir ainsi sur les âmes. Il comprend, ajoute F. Duine, « l'utilité de ces assemblées qui transforment une foule en un seul être, qui exaltent la ferveur de chacun, qui l'élèvent au-dessus de lui-même à une hauteur où seul il n'atteindrait jamais. » (3).

George Sand, on le verra plus loin, proposera à son tour un culte à la France républicaine de 1848. « Le culte, écrira-t-elle, c'est l'expression de l'idéal

(1) Lamennais, *Livre du Peuple*, p. 97.

(2) Ibid., p. 98.

(3) F. Duine, *La Mennais*, p. 234.

des masses ; c'est la proclamation de l'idée commune à tous, etc. » (1)

Et pour présider aux cérémonies de ce culte, pour diriger ces vastes assemblées populaires, un sacerdoce est nécessaire. C'est à lui qu'il appartient de rappeler les vérités, les préceptes. Mais les lévites de la religion menaisienne n'auront pas ce caractère indélébile des prêtres catholiques. Au contraire, ils seront révocables, n'étant qu'une simple délégation de la société.

Ce qui dut plaire avant tout à George Sand dans les théories de Lamennais, ce furent bien certainement ses revendications en faveur de la liberté et de l'égalité. « Pourquoi La Mennais, se demande F. Duine, a-t-il retiré au roi, puis au pape, leur souveraineté, pour la conférer, politique, à la société temporelle et religieuse à la société spirituelle ? Uniquement par crainte de l'oppression. Il fonde l'obéissance, indispensable à la marche de l'humanité, sur le verdict même des hommes, c'est-à-dire sur leur liberté. Il en est convaincu, la liberté résoudra « tous les problèmes sociaux », et mènera le genre humain au « terme inconnu de ses destinées mystérieuses ». L'âme entière du pélagien breton est dans ce mot qu'il adressait un jour à un ami : « Je ne suis pour personne, je suis pour la liberté. » (2)

(1) Voir p. 193.

(2) F. Duine. *La Mennais*, p. 239.

Les *Paroles d'un Croyant*, comme le *Livre du Peuple*, sont avant tout un plaidoyer en faveur de la liberté. L'auteur y transporte dans sa foi révolutionnaire toute l'ardeur de son âme aimante, de cette âme toute dévouée à la cause du peuple. « Peuple ! écrit-il dans la préface de 1835 des *Paroles d'un Croyant*, ce livre a été fait principalement pour vous ; c'est à vous que je l'offre. Puisse-t-il, au milieu de tant de maux qui sont votre partage, de tant de douleurs qui vous affaissent sans presque aucun repos, vous ranimer et vous consoler un peu. » (1)

Dans ce même livre, l'auteur met le peuple en garde contre les vaines paroles prononcées au sujet de la liberté. On cherchera à vous persuader, écrit-il, que vous êtes libres, parce qu'on aura écrit le mot de liberté sur une feuille de papier affichée à tous les carrefours. « La liberté n'est pas un placard qu'on lit au coin de la rue. Elle est une puissance vivante qu'on sent en soi, et autour de soi, le génie protecteur du foyer domestique, la garantie des droits sociaux, et le premier de ces droits. » (2).

Par conséquent, que le peuple se méfie de ceux qui vont clamant le grand mot de liberté et qui la détruisent par leurs œuvres. « La liberté, ajoute-t-il, est le pain que les peuples doivent gagner à la sueur

(1) Lamennais, *Paroles d'un Croyant*, préface de 1835.

(2) Ibid., p. 75.

de leur front, » (1). Son nom est saint, Et l'oppresséur qui se couvre de son nom joint le mensonge à la tyrannie et la profanation à l'injustice.

Avec la liberté, l'égalité. « Dieu n'a fait ni petits ni grands, ni maîtres ni esclaves, ni rois ni sujets : il a fait tous les hommes égaux. » (2). Et ailleurs : « Vous n'avez qu'un père, qui est Dieu, et qu'un maître, qui est le Christ.,. Tous naissent égaux ; nul, en venant au monde, n'apporte avec lui le droit de commander. » (3)

Lamennais fonde la liberté sur la propriété, la propriété qui est sacrée. La liberté générale n'est faite que de libertés particulières et celles-ci reposent sur les propriétés individuelles. C'est la propriété individuelle qui affranchit l'individu et lui procure sa liberté, « Toutes les questions de liberté, écrit-il dans le *Peuple Constituant*, aboutissent pratiquement à des questions de propriété. » (4). Il note également dans les *Paroles d'un Croyant* : « Chacun a droit de conserver ce qu'il a, sans quoi personne ne posséderait rien,

« Mais chacun a droit d'acquérir par son travail ce qu'il n'a pas, sans quoi, la pauvreté serait éternelle. » (5).

(1) Lamennais. *Paroles d'un Croyant*, p. 145.

(2) Ibid., p. 24.

(3) Ibid., p. 71.

(4) Lamennais. *Le Peuple Constituant*, 30 mai 1848.

(5) Lamennais. *Paroles d'un Croyant*, p. 32.

En somme, la religion de Lamennais est une sorte de religion sociale dont l'évangile est condensé dans les *Paroles d'un Croyant* et dans le *Livre du Peuple*. Mais, ajoute F. Duine, « Lamennais ne peut être appelé socialiste, sans une épithète d'éclaircissement. Il est socialiste-chrétien, ou, pour parler plus exactement, socialiste-évangélique. » (1).

Tels étaient les grands principes de la doctrine de Lamennais au moment de sa rencontre avec George Sand, c'est-à-dire vers 1835. Où en était George Sand à cette même époque ? On peut dire qu'elle aussi avait rompu avec Rome, rupture moins éclatante sans doute que celle de l'abbé de Lamennais, mais la scission n'en était pas moins accomplie. On sait qu'à cette époque, et nous l'avons montré, elle avait abandonné toute pratique du culte catholique.

Cependant, à travers les romans qu'elle a publiés jusqu'à présent, la question sociale ne paraît qu'incidemment et dans un vague lointain. Et, comme le déclare E. Caro, « l'idée d'une réformation ne va guère d'abord au delà du mariage, critiqué moins encore dans son principe que dans sa pratique. » (2)

Remarquons cependant que dans ces premiers romans, l'auteur laisse percer déjà une certaine inquiétude au sujet de la question religieuse. Qu'on

(1) F. Duine, *La Mennais*, p. 277.

(2) E. Caro. *George Sand*, pp. 44-45.

se souviennent de *Lélia*, ce cri d'angoisse et de doute envers l'idéal religieux, idéal chimérique et troublé, vu surtout à travers la superstition et le scepticisme.

Dans l'*Histoire de ma vie*, George Sand note à propos d'*Indiana* : « J'écrivis donc ce livre sous l'empire d'une émotion et non d'un système. » (1) On pourrait très bien appliquer cette remarque à tous les premiers livres de George Sand, aux romans de la première manière, à ceux qui appartiennent au plus pur romantisme, romans que l'on dirait écrits selon le conseil de Musset :

« Ah ! frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le génie.

« C'est là qu'est la pitié, la souffrance et l'amour ... » (2).

Mais dès 1835, c'est-à-dire à partir de la rencontre avec Lamennais, l'émotion sortie du cœur, de l'âme même de l'auteur, va céder la place au système venu du dehors. Ce sera le sermon socialiste, ce sera le rêve philosophique et religieux. Elle s'en va cette émotion personnelle qui fait le charme des premiers romans de George Sand pour laisser la place aux influences extérieures, et parmi ces influences, il convient de noter, au point de vue religieux, celle de l'abbé de Lamennais.

George Sand, une année avant sa rencontre avec

(1) *Histoire de ma vie*, t. IV, p. 139.

(2) A. de Musset. *A mon ami Edouard B.*, 1832.

l'abbé avait dit déjà dans la III^e *Lettre d'un Voyageur*, datée de Venise 1834, toute son admiration pour l'auteur des *Paroles d'un Croyant*. Elle l'admira profondément. « J'avais comme une faiblesse maternelle pour ce vieillard que je reconnaissais en même temps pour un des pères de mon Eglise, pour une des vénération de mon âme (1) ». Elle écrivait également à Jules Janin le 15 février 1837 : « Je ne travaille pas dans le *Monde* ; je ne suis l'associée de personne. Associée de l'abbé de Lamennais est un titre et un honneur qui ne peuvent m'aller. Je suis son dévoué serviteur. Il est si bon et je l'aime tant, que je lui donnerai autant de mon sang et de mon encre qu'il m'en demandera » (2). C'est à ce propos que René Doumic remarque, non sans ironie, qu'elle ne lui donna pas de son sang et qu'il n'accepta pas beaucoup de son encre (3).

Elle collabora au *Monde*, le journal de Lamennais. Elle y publia les fameuses *Lettres à Marcie*, où elle essaya d'atténuer son féminisme primitif. Lamennais n'en fut pas moins effarouché et George Sand dut interrompre la publication commencée. Il est intéressant de parcourir à ce sujet la lettre de George Sand à l'abbé de Lamennais en date du 28 février 1837 : « Vous m'avez entraînée, sans le savoir, sur un terrain difficile à tenir. En commen-

(1) *Histoire de ma vie*, t. IV, p. 361.

(2) *Correspondance*, t. II, p. 48.

(3) René Doumic. *George Sand*, p. 238.

çant ces *Lettres à Marcie*, je me promettais de me renfermer dans un cadre moins sérieux que celui où je me trouve aujourd'hui, malgré moi, poussée par l'invincible vouloir de mes pauvres réflexions... Je ne sais même pas si le sort actuel des femmes vous a occupé au milieu de tant de préoccupations religieuses et politiques dont votre vie intellectuelle a été remplie. » (1). Plus loin, l'auteur des *Lettres à Marcie* ajoute timidement : « En plusieurs endroits, je crains d'être emportée par ma pétulance naturelle, plus loin que vous ne me permettriez d'aller, si je pouvais vous consulter d'avance. » Puis les idées se précisent : « Pour vous dire en un mot toutes mes hardiesses, elles tiendraient à réclamer le divorce dans le mariage. »

Cette fois, l'abbé dut certainement avoir peur des « hardiesses » de son ardente collaboratrice. Aussi, déclare Moselly, « ne s'entendirent-ils pas longtemps : il l'avait poussée en avant, puis il trouva qu'elle marchait trop vite. Il voulait le règne de l'*Evangile* sur la terre, elle rêvait la suppression de l'autorité maritale et de la propriété. Elle dut interrompre sa collaboration au *Monde*... » (2)

Dans *l'Histoire de ma vie*, George Sand attribue la dissidence à ses « tendances socialistes » et

(1) *Correspondance*, t. II, pp. 50-51.

(2) E. Moselly, *George Sand*, p. 110.

non à sa « personnalité » (1). Ne serait-il pas plus logique de l'attribuer au féminisme pourtant atténué de l'auteur des *Lettres à Marcie* ? Quoi qu'il en soit, l'abbé qui disait d'elle : « Elle ne pardonne pas à Saint Paul d'avoir dit : « Femmes, obéissez à vos maris », ne tarda pas à se détacher d'elle et de son milieu. Les lettres de Lamennais au baron de Vitrolles contiennent des remarques peu obligeantes sur George Sand et ses amies : « Je n'entends plus parler de la Carlotta (2), ni de George Sand, ni de Mme d'Agoult. Seulement je sais qu'il y a bien des brouilleries entre elles. Elles s'aiment comme ces deux diables de Lesage, l'un desquels disait : « On nous réconcilia, nous nous embrassâmes ; depuis ce temps-là, nous sommes ennemis mortels. (3) ». Et ailleurs : « Ah ! que je me trouve heureux d'être oublié de ces gens-là. Je ne crains pas, certes, leur indifférence, je ne craindrais que leur empressement... (4) ».

Remarquons cependant que George Sand prendra souvent la plume pour défendre l'abbé de Lamennais, même après ce qu'on pourrait appeler leur séparation. Elle écrivit tout particulièrement deux articles : *Lettre à M. Lermnier sur son examen critique du Livre du Peuple*, et *Sur la dernière*

(1) *Histoire de ma vie*, t. IV, pp. 362 et suiv.

(2) Madame Marliani.

(3) Cité par R. Doumic, *George Sand*, p. 239.

(4) *Ibid.*, p. 240.

publication de M. F. Lamennais, articles réimprimés plus tard dans les *Mélanges*. C'est surtout dans le deuxième article qu'elle nous dit toute son admiration pour le réformateur religieux. Lamennais venait de faire paraître son livre *Amschaspands et Darvands*. Une critique anonyme, que George Sand trouva trop méchante, avait paru dans le *Journal des Débats*. George Sand répondit énergiquement et d'une façon fort louangeuse pour Lamennais, « le dernier prêtre, le dernier apôtre du christianisme de nos pères, le dernier réformateur de l'Eglise qui viendra faire entendre à vos oreilles étonnées cette voix de la prédication, cette parole accentuée et magnifique des Augustin et des Bossuet, qui ne retentit plus... » (1). L'Eglise, ajoute-t-elle, a chassé de son sein ce serviteur parce qu'il était trop sincère. Et pourtant « son œuvre est grande... et la postérité le contemple déjà par les yeux de nos enfants » (2). Ceux-là verront « les effets de sa prédication dans les âmes, et ils en cueilleront les fruits... » (3).

Enfin Lamennais apparaît à George Sand si grand, si magnanime, si généreux que volontiers, elle irait « le tirer par sa soutane » (la seule soutane, qui lui inspire encore du respect), pour lui dire : « Père, grondez-nous tant que vous voudrez, nous

(1) *Mélanges*, p. 87.

(2) *Ibid.*, pp. 88-89.

(3) *Ibid.*, p. 89.

aimons mieux vos reproches que votre silence ; et puissiez-vous nous gronder encore bien fort et bien longtemps ! Le peuple ne raisonne ni mieux ni plus mal que nous à cet égard. Il vous aime ; donc vous ne pouvez pas avoir tort avec lui. Moquez-vous, tonnez, menacez : tout cela est beau venant de vous, et vous ne blesserez jamais une âme sincère. » (1)

Et maintenant, demandons-nous quelle fut, au point de vue religieux, l'influence exercée par le penseur breton sur son éphémère collaboratrice. Elle lui doit surtout d'avoir précisé ses griefs contre le catholicisme, griefs que René Doumic a parfaitement notés : L'Eglise a étouffé l'esprit de liberté, elle a jeté un voile mensonger sur la parole du Christ, et elle est l'obstacle au règne de la sainte égalité (2). Ce sont là des points qu'on retrouvera souvent sous la plume de Mme Sand. Telle par exemple la lettre suivante que George Sand adresse à un curé qui avait dû solliciter la châtelaine de Nohant pour une œuvre de charité :

Nohant, 13 novembre 1844.

Monsieur le desservant,

« Malgré tout ce que votre circulaire a d'éloquent et d'habile, malgré tout ce que la lettre dont

(1) *Mélanges*, pp. 93-94.

(2) Voir René Doumic. *George Sand*, pp. 240-241.

vous m'honorez a de flatteur dans l'expression, je vous répondrai franchement, ainsi qu'on peut répondre à un homme d'esprit.

« Je ne refuserais pas de m'associer à une œuvre de charité, me fût-elle indiquée par le ministère ecclésiastique. Je puis avoir beaucoup d'estime et d'affection personnelle pour des membres du clergé, et je ne fais point de guerre systématique au corps dont vous faites partie. Mais tout ce qui tendra à la réédification du culte catholique trouvera en moi un adversaire fort paisible à la vérité (à cause du peu de vigueur de mon caractère et du peu de poids de mon opinion), mais inébranlable dans sa conduite personnelle. Depuis que l'esprit de liberté a été étouffé dans l'Eglise, depuis qu'il n'y a plus, dans la doctrine catholique, ni discussions, ni conciles, ni progrès, ni lumières, je regarde la doctrine catholique comme une lettre morte, qui s'est placée comme un frein politique au-dessous des trônes et au-dessus des peuples. C'est à mes yeux un voile mensonger sur la parole du Christ, une fausse interprétation des sublimes *Evangiles*, et un obstacle insurmontable à la sainte égalité que Dieu promet, que Dieu accordera aux hommes sur la terre comme au ciel.

« Je n'en dirai pas davantage ; je n'ai pas l'orgueil de vouloir engager une controverse avec vous, et, par cela même, je crains peu d'embarrasser et de troubler votre foi. Je vous dois compte du motif

de mon refus et je désire que vous ne l'imputiez à aucun autre sentiment que ma conviction.

« Le jour où vous prêcherez purement et simplement l'*Évangile* de saint Jean et la doctrine de saint Jean Chrysostome, sans faux commentaires et sans concession aux puissances de ce monde, j'irai à vos sermons, monsieur le curé, et je mettrai mon offrande dans le tronc de votre église ; mais je ne le désire pas pour vous : ce jour-là, vous serez interdit par votre évêque et les portes de votre temple seront fermées.

« Agréez, monsieur le curé, toutes mes excuses pour ma franchise, que vous avez provoquée, et l'expression particulière de ma haute considération. » (1)

George SAND.

Dans le même ordre d'idées, on peut ranger les lettres à M. Bascans, sorte de programme d'enseignement religieux, adressé au précepteur de Solange Dudevant. En voici une très significative :

« Mon cher monsieur Bascans, nous voici dans la Semaine Sainte. L'année dernière, je n'ai pas été fâchée que Solange vît le spectacle du culte catholique ; mais maintenant que la pièce est jouée pour elle, je ne vois pas la nécessité, et je trouverais même beaucoup d'inconvénients, à ce qu'elle en suivît

(1) *Correspondance*, t. II, p. 322 et suiv.

davantage les représentations. Il ne me convient pas qu'elle s'habitue à l'hypocrisie des génuflexions et des signes de croix, ni à l'adoration de l'idole sous laquelle on déshonore la sainte figure du Christ.

« Solange est bien plus sceptique que je ne le voudrais. Je crois donc que la vue de toutes ces cérémonies, dont le sens primitif est perdu, et qu'aucun prêtre orthodoxe de nos jours ne saurait lui expliquer dignement, est de mauvais effet sur elle. Je craindrais que cette vue ne détruisît à jamais en elle le germe d'enthousiasme que j'ai tâché d'y mettre pour la mission et la parole de Jésus, si singulièrement expliquée dans nos églises. Je vous prie donc de la tenir à la maison pendant toutes ces dévotions. Je ne veux pas qu'on y mette de la cendre au front, ni qu'on lui fasse baiser des images. Je ne l'ai pas élevée pour l'idolâtrie, et si elle est destinée un jour à faire quelque emploi de son intelligence, ce sera probablement pour travailler, selon la mesure de ses forces, à la destruction de l'idolâtrie. Vous m'obligerez même beaucoup, désormais, de lui supprimer entièrement la messe, comme un temps fort mal employé, puisqu'elle n'y songe qu'à railler la dévotion d'autrui.

« Cependant, s'il entrait dans vos vues, comme je vous l'avais demandé l'année dernière, de lui expliquer la philosophie du Christ, de l'attendrir au récit de ce beau poème de l'homme divin, de lui présenter l'*Evangelie* comme la doctrine de l'égalité,

enfin de commenter avec elle ces *Evangelies* si scandaleusement altérés dans les traductions catholiques, et si admirablement réhabilités dans le *Livre de l'humanité* de Pierre Leroux, ce serait là pour elle la véritable instruction religieuse dont je désirerais qu'elle profitât durant la Semaine Sainte, et tous les jours de sa vie. Mais cette instruction ne peut lui venir que de vous, et non des « comédiens sacrés », *iunctos samiones*, comme disaient les Hussites.

Tout à vous de cœur. » (1)

George Sand ne doit pas seulement à Lamennais d'avoir précisé ses griefs contre l'Eglise catholique. Elle lui doit une autre grande leçon d'un caractère tout différent. Lamennais a combattu l'individualisme, l'exaltation du « moi » romantique, le « scandale de l'adoration de l'homme par l'homme. » (2). Sous son influence, George Sand va se détacher de l'élément personnel. La vie des autres, celle du peuple surtout, va remplacer l'émotion personnelle, et, comme l'écrit R. Doumic, c'est « une phase nouvelle qui commence dans l'histoire de ses idées. » (3). Daniel Mornet a donc raison d'écrire à son sujet : « Elle a cru avec ses maîtres Lamennais et Pierre Leroux, que le bonheur n'était pas dans

(1) Lettre citée par S. Rocheblave, *George Sand et sa fille*, p. 54.

(2) Brunetière. *Evolution de la poésie lyrique*, t. I, p. 310

(3) R. Doumic, *George Sand*, p. 241.

l'isolement superbe de la passion, mais dans la pitié sociale. Et elle a écrit des romans socialistes qui sont peut-être aussi chimériques, mais qui enseignent du moins la concorde, l'entraide, le bonheur par la vie simple et la justice. » (1)

G. Sand, dans le récit de sa vie, note simplement par ces lignes le résultat de ses relations avec Lamennais : « ...il daigna d'abord, en quelques entretiens très courts, mais très pleins, m'ouvrir une méthode de philosophie religieuse qui me fit une grande impression et un grand bien, en même temps que ses admirables écrits rendirent à mon espérance la flamme prête à s'éteindre. » (2)

Cette « flamme prête à s'éteindre » devait se ranimer plus vivement encore au contact de Pierre Leroux. Et pourtant, ce Pierre Leroux nous semble un bien pâle personnage auprès de Lamennais. Il avait travaillé à la rédaction du *Globe* et fut très lié avec les saint-simoniens (3), surtout avec Jean

(1) D. Mornet. *Histoire générale de la littérature française*, p. 197.

(2) *Histoire de ma vie*, t. IV, p. 363.

(3) Voici ce que M. S. Charléty note à ce sujet dans son *Histoire du Saint-Simonisme* :

« Pierre Leroux a, lui aussi, en marge du Saint-Simonisme, bâti sa religion, celle de l'Humanité. Le candide rêveur qui, le premier, prononça en 1834, le mot de *socialisme*, concilie dans la « solidarité », l'amour de soi et l'amour du prochain. Il exalte la perfectibilité, proclame que la religion et la politique ne font qu'un. Il est préoccupé de montrer que sa pensée, nullement révolutionnaire, est le résultat d'une longue évolution historique, et il cherche ses germes dans les faits du passé. Où a-t-il appris tout cela, si ce n'est chez ses

Reynaud et Armand Bazard. Après le procès des saint-simoniens en 1832, il continua avec Jean Reynaud, la publication de la *Revue Encyclopédique* qui ne devait pas tarder à expirer.

Dans le premier article de cette revue, signé de P. Leroux, celui-ci s'adresse spécialement « aux philosophes et aux artistes » : « Tout ce que nous dirons aux philosophes aura pour but de leur prouver que le temps de la religion est venu » (1). Ce programme, il va le poursuivre de septembre 1831 à janvier 1835 dans une série d'articles où nous retrouvons en résumé toutes les idées qu'il développera plus tard dans ses œuvres.

Sainte-Beuve, dans les *Premiers Lundis*, nous donne le caractère de cette revue : « en politique, l'avènement du prolétariat; en religion, l'hostilité contre le christianisme, contre le spiritualisme pur et l'appel à un panthéisme confus ; en art, le symbolisme le plus vaste. Tels nous apparaissent les principes généraux, flottants sans doute, mais pourtant saisissables, inscrits sur les bannières de cette école » (2).

anciens coreligionnaires du *Globe* ? Son désir de tout harmoniser dans l'amour, de chercher l'unité suprême en laquelle doit se fondre le morcellement des connaissances est tout saint-simonien. Et, bien qu'il demande la réalisation de cet admirable progrès à une démocratie égalitaire, Enfantin a le droit de reconnaître en lui plus qu'un disciple, un ami. »

(S. Charléty : *Histoire du Saint-Simonisme*, (1825-1864), pp. 279-280.

(1) *Revue Encyclopédique*, septembre 1831.

(2) Sainte-Beuve. *Premiers lundis*, t. II, p. 99.

La philosophie, nous dit P. Leroux, « a abouti au doute. » Il déplore l'absence de croyances communes, l'absence d'idéal commun ; l'inquiétude règne partout, l'inquiétude avec un certain malaise. C'est « la désagrégation de toutes les forces vives dont l'union et l'accord produisaient la grandeur de la nation. » (1)

D'où la nécessité d'une religion, car l'homme ne peut rester indéfiniment dans le doute. Il faut trouver une réponse aux questions qui se posent sur la vie et la destinée humaine. Les savants et les philosophes qui, pendant plus d'un siècle, ont lutté pour détruire le christianisme, « la plus grande religion du passé », doivent par conséquent unir leurs efforts pour trouver une autre religion qui concilie la tradition et le progrès. Il y a, selon lui, au fond de toutes les religions particulières, une sorte de religion éternelle qu'il faut trouver, en la dépouillant des dogmes et croyances qui y ont été ajoutés à travers les âges. C'est pour cette raison qu'il publie dans la *Revue* différents articles, tels que : *l'influence des études orientales* (2), *la doctrine de Confucius* (3), *les rapports de la philosophie et du christianisme* (4).

(1) P. Félix Thomas. *Pierre Leroux, sa vie, son œuvre, sa doctrine*, p. 40.

(2) *Revue Encyclopédique*, avril-juin 1832.

(3) *Ibid.*, avril-juin 1832.

(4) *Ibid.*, juillet-septembre 1832.

Parmi les admirateurs et les disciples de Pierre Leroux, il convient de citer Mazzini, Henri Heine, L. Viardot qui le consolèrent de l'éloignement des amis de la première heure lesquels avaient suivi l'exemple de Jean Reynaud. Mais l'amitié la plus cordiale et la plus généreuse fut celle que lui accorda George Sand. C'est en 1835 qu'ils se rencontrèrent. George Sand avait prié Sainte-Beuve de l'éclairer sur différentes questions philosophiques et surtout sur la nature et la direction du mouvement social. Elle cherchait alors « la vérité religieuse et la vérité sociale dans une seule et même vérité ». Son ami Planet, préoccupé de la question sociale, lui demandait de « résoudre la question ». Un jour précisément qu'ils agitaient ce problème, il vint à George Sand une idée lumineuse :

« J'ai ouï dire à Sainte-Beuve, lui dis-je, qu'il y avait deux hommes dont l'intelligence supérieure avait creusé et éclairé particulièrement ce problème dans une tendance qui répondait à mes aspirations et qui calmerait mes doutes et mes inquiétudes. Ils se trouvent par la force des choses et par la loi du temps, plus avancés que M. Lamennais, parce qu'ils n'ont pas été retardés comme lui par les empêchements du catholicisme... Ces deux hommes sont Pierre Leroux et Jean Reynaud. Quand Sainte-Beuve me voyait tourmentée des désespérances de *Lélia*, il me disait de chercher vers eux la lumière, et il

m'a proposé de m'amener ces deux savants médecins de l'intelligence... » (1).

George Sand écrivit donc à Pierre Leroux et celui-ci vint dîner dans son « grenier de poète ». Il fut d'abord gêné, paraît-il. Il était trop fin, raconte Mme Sand, pour n'avoir pas deviné le piège qui lui était tendu, et il balbutia quelque temps avant de s'exprimer clairement. « Il n'est pas plus modeste que Lamennais, il est timide ; M. Lamennais ne l'était pas. Mais la bonhomie de Planet, ses questions sans détour, son attention à écouter et sa facilité à comprendre le mirent à l'aise, et quand il eut un peu tourné autour de la question, comme il fait souvent quand il parle, il arriva à cette grande clarté, à ces vifs aperçus et à cette véritable éloquence qui jaillissent de lui comme de grands éclairs d'un nuage imposant. Nulle instruction n'est plus précieuse que la sienne quand on ne le tourmente pas trop pour formuler ce qu'il ne croit pas avoir suffisamment dégagé pour lui-même... Je ne sentis pas ma tête bien lucide quand il nous parla de la *propriété des instruments de travail*, question qu'il roulait dans son esprit à l'état de problème et qu'il a éclaircie depuis dans ses écrits ». (2)

La jeune et fervente élève reconnaît que la langue philosophique avait encore trop « d'arcanes »

(1) *Histoire de ma vie*, t. IV, pp. 364-365.

(2) *Ibid.*, t. IV, pp. 364-365.

pour elle et qu'elle ne saisissait pas l'étendue des questions que les mots peuvent embrasser ; mais la logique de la Providence lui apparut dans les discours du Maître, et c'était déjà beaucoup : c'était dit-elle, une assise jetée dans le champ de ses réflexions.

L'impression que le philosophe laissa en quittant la mansarde du quai Malaquais fut très profonde et Pierre Leroux compta un adepte de plus et quel fervent adepte ! George Sand, entièrement conquise, travailla de toutes ses forces à répandre la doctrine du Maître. Bientôt, vont paraître des romans tels que *Spiridion*, *Les Sept cordes de la lyre*, *Le compagnon du tour de France*, où l'on ne retrouve plus ce cri d'angoisse et de désespoir de *Lélia*, mais, au contraire, la conviction d'une doctrine religieuse bien établie, et dont beaucoup de points, pour ne pas dire tout le système, concordent absolument avec les théories de Pierre Leroux. Il y eut même entre le Maître et le nouveau et fervent disciple une sorte de collaboration. Il est connu, en effet, qu'une partie de *Spiridion* a été écrite, nous ne disons pas composée, par Pierre Leroux lui-même. M. de Lovenjoul, propriétaire du manuscrit autographe de *Spiridion*, l'a affirmé catégoriquement dans une lettre adressée à M. P. Félix Thomas (1).

(1) Voir P. Félix Thomas, *Pierre Leroux, sa vie, son œuvre, sa doctrine*, p. 66.

Les déclarations de George Sand au sujet de la doctrine sociale et religieuse de Pierre Leroux deviennent de plus en plus catégoriques, les affirmations de plus en plus absolues. Et après la retraite silencieuse de Lamennais, elle se donna tout entière à la nouvelle doctrine. C'est surtout à dater du début de 1839 que l'adhésion passionnée à la doctrine de Leroux s'aperçoit dans la correspondance de Mme Sand.

Il convient de citer tout particulièrement la longue lettre écrite de la chartreuse de Valdemosa, le 22 février 1839, à Mme Marliani : « ... Dites à Leroux que j'élève Maurice dans son *Evangile*. (pauvre enfant : il n'a que 16 ans !) Il faudra qu'il le perfectionne lui-même, quand le disciple sera sorti de page. En attendant, c'est un grand bonheur pour moi, je vous jure, que de pouvoir lui formuler mes sentiments et mes idées. C'est à Leroux que je dois cette formule, outre que je lui dois aussi quelques sentiments et beaucoup d'idées de plus... » (1).

Nous attirons également l'attention sur l'importante lettre — elle compte 17 pages imprimées — à Charles Duvernet, écrite de Paris en date du 27 septembre 1841, lettre qui n'est pas autre chose qu'un plaidoyer en faveur de la philosophie de Pierre Leroux : « ... J'ai la certitude qu'un jour on lira Leroux comme on lit le *Contrat Social*. C'est le

(1) *Correspondance*, t. II, p. 128.

mot de M. de Lamartine... Au temps de mon scepticisme, quand j'écrivais *Lélia*, la tête perdue de douleurs et de doutes sur toute chose, j'adorais la bonté, la simplicité, la science, la profondeur de Leroux ; mais je n'étais pas convaincue... J'en ai bien rappelé ; car, si j'ai une goutte de vertu dans les veines, c'est à lui que je la dois, depuis cinq ans que je l'étudie, lui et ses œuvres » (1).

Aux femmes qui s'adressent à l'ardente féministe pour lui demander conseil, elle prescrira du Leroux. C'est le cas des lettres à Mlle Leroyer de Chantepie qui demandait à l'écrivain comment concilier sa vie de femme avec les hautes exigences de son individualité morale, sans avoir trop à en pâtir. George Sand lui avoue d'abord son incapacité à la bien conseiller. Tout selon elle, aboutit à cette maxime générale : « Changez la société de fond en comble. » Puis, elle ajoute : « maintenant vous me demandez si vous serez heureuse par l'amour et le mariage. Vous ne le serez ni par l'un ni par l'autre, j'en suis bien convaincue. Mais, si vous me demandez dans quelles conditions autres je place le bonheur de la femme, je vous répondrai que, ne pouvant refaire la société, et sachant bien qu'elle durera plus que notre courte apparition actuelle en ce monde, je le place dans un avenir auquel je crois

(1) *Correspondance*, t. II, p. 197.

fermement et où nous reviendrons à la vie humaine dans des conditions meilleures.

« Je crois à la vie éternelle, à l'humanité éternelle, au progrès éternel ; et, comme j'ai embrassé à cet égard les croyances de M. Pierre Leroux, je vous renvoie à ses démonstrations philosophiques. J'ignore si elles vous satisferont, mais je ne puis vous en donner de meilleures : quant à moi, elles ont entièrement résolu mes doutes et fondé ma foi religieuse... » (1)

Elle se fera plus pressante encore avec Charles Poncy, le poète-maçon de Toulon. Elle lui conseille de lire les « écrits philosophiques de Pierre Leroux ». C'est la seule philosophie qui soit claire, elle parle au cœur comme l'*Evangile*. Pour elle, elle s'y est plongée et transformée. Elle y a trouvé le calme, la force, la foi, l'espérance et l'amour patient et persévérant de l'humanité : « trésors de mon enfance que j'avais rêvés dans le catholicisme, mais qui avaient été détruits par l'examen du catholicisme, par l'insuffisance d'un culte vieilli, par le doute et le chagrin qui dévorent, dans notre temps, ceux que l'égoïsme et le bien-être n'a pas abrutis ou faussés » (2). Cette philosophie est toute une religion, à la fois ancienne et nouvelle, religion « dont on a besoin de se pénétrer et qu'il faut couvrir avec

(1) *Correspondance*, t. II, p. 20 et suivantes.

(2) *Ibid.*, t. II, p. 259.

tendresse ». Que le jeune poète donc médite cette philosophie et qu'il en fasse « verbalement l'explication et l'abrégé à Désirée (son épouse), et vous verrez que son cœur de femme s'y plongera. »

A Marseille, le docteur Cauvière, celui-là même qui avait soigné Chopin à son passage dans cette ville, au retour de Majorque, lit l'*Encyclopédie* (1) et se passionne pour Leroux et Reynaud avec une ardeur « qui le rajeunit de quarante ans ». Il va prônant la nouvelle doctrine à travers la ville et il remercie Mme Sand de l'avoir initié.

Et ce ne fut pas là un enthousiasme éphémère. Il dura longtemps. En 1844, M. Guillon qui caressait à cette époque l'idée de devenir directeur de l'*Eclaireur de l'Indre*, dont George Sand et ses amis discutaient à ce moment la fondation, reçoit de Mme Sand, une lettre en date du 14 février, pour l'engager à étudier la « *vita nuova* », lettre qui contient d'autre part la plus humble des professions de foi : « ...c'est qu'il faut bien que je vous le dise, George Sand n'est qu'un pâle reflet de Pierre Leroux, un disciple fanatique du même idéal, mais un disciple muet et ravi devant sa parole, toujours prêt à jeter au feu toutes ses œuvres, pour écrire, parler, penser, prier, agir sous son inspiration. Je ne suis que le vulgarisateur à la plume diligente et au

(1) *L'Encyclopédie Nouvelle*, fondée par Pierre Leroux et Jean Reynaud, après la chute de la *Revue Encyclopédique*.

cœur impressionnable, qui cherche à traduire dans ses romans, la philosophie du Maître...

« D'aucuns, comme on dit en Berry, prétendent que c'est l'amour qui fait ces miracles. L'amour de l'âme, je le veux bien, car de la crinière du philosophe, je n'ai jamais songé à toucher un cheveu et n'ai jamais eu plus de rapports avec elle qu'avec la barbe du Grand Turc.

« Je vous dis cela pour que vous sentiez bien que c'est un acte de foi sérieux, le plus sérieux de ma vie, et non l'engouement équivoque d'une petite dame pour son médecin ou son confesseur... » (1).

Il convient de noter en passant que le Maître n'avait rien dans son extérieur de bien séduisant : « Semi-bourgeois, semi-ouvrier, a écrit R. Doumic, il était mal bâti, lourd, pliant sous le poids d'une chevelure énorme qui appelait le crayon du caricaturiste, timide et gauche. » (2). Embarrassé de sa personne, hirsute, nuageux, embroussaillé dans ses discours comme dans sa chevelure, il paraissait tout de même dans les salons. Béranger écrit à son sujet, en 1840 : « Il faut que vous sachiez que notre métaphysicien s'est fait un entourage de femmes, à la tête desquelles sont Mmes Sand et Marliani, et que c'est dans des salons dorés, à la clarté des lustres,

(1) *Correspondance*, t. II, pp. 293-294.

(2) R. Doumic. *George Sand*, p. 242.

qu'il expose ses principes religieux et ses bottes crottées » (1).

Essayons maintenant de résumer la doctrine (2) de Leroux que nous retrouverons dans quelques romans de George Sand. C'est en quelque sorte la condensation des doctrines courantes de l'époque, empruntées soit au christianisme, soit au saint-simonisme, soit aux œuvres de Lamennais, avec un peu du socialisme de Michel de Bourges, de la philosophie de Rousseau et de Platon. On peut, semble-t-il, résumer sa théorie en quatre points essentiels :

1° L'aspiration est l'état permanent de l'homme et c'est précisément cet état d'aspiration qui constitue la personnalité des êtres. Pour être heureux, l'homme doit vivre conformément à sa nature d'homme. Le spiritualisme est une erreur comme le matérialisme, car l'homme n'est ni une âme, ni un animal. C'est un animal transformé par la raison et uni à l'humanité. Il vit en société, dans une société qui est perfectible et au contact de laquelle il se perfectionne, car l'homme est perfectible, la société humaine est perfectible, le genre humain est perfectible.

2° L'homme est immortel. Cette immortalité ne consiste pas dans la conception spiritualiste et chrétienne de l'immortalité de l'âme. Elle consiste

(1) Lettre du 20 janvier 1840, citée par R. Doumic. *George Sand*, p. 242.

(2) Nous avons suivi, à ce sujet, l'exposé de W. Karé-nine, *George Sand, sa vie et ses œuvres*, t.III. pp. 7 et suiv.

dans la renaissance, dans la réincarnation de l'homme dans l'humanité. La mort n'est qu'un temps d'oubli qui sépare l'homme d'une nouvelle naissance dans l'humanité. Durant ce temps d'oubli, l'âme se retrempe en Dieu, en attendant une nouvelle manifestation phénoménale, par une prochaine incarnation. Donc, conclura P. Leroux, l'immortalité des âmes humaines est indissolublement attachée au développement de notre espèce et « nous qui naissons, nous nous trouvons être non seulement la suite et, comme on dit, les fils et la postérité de ceux qui ont déjà vécu, mais au fond et réellement ces générations antérieures elles-mêmes ». (1)

3° Au cours de son incarnation sur la terre, chaque homme doit progresser et, pour cela, être en communication et avec ses semblables et avec la nature. Or, ce qui nuit aux rapports de l'être humain avec ses semblables et avec la nature, c'est le mal. Il provient des obligations mal comprises des trois institutions qui ne devraient servir qu'au bonheur de l'humanité : la société, la famille, la propriété.

4° Le progrès de l'humanité est continu. C'est le résultat des efforts progressifs de chacun. Chaque homme a donc le devoir de travailler au progrès de l'humanité, en développant ses propres capacités. Il devient ainsi un membre digne et utile de la société.

(1) P. Leroux, *De l'Humanité*, t. I, p. 271.

Et quand il renaîtra dans une nouvelle existence, il sera d'un degré supérieur à son existence antérieure. Son utilité sera plus grande dans une société devenue meilleure à son tour.

Comme nous l'avons déjà dit (1), la doctrine de l'immortalité de l'homme, par les réincarnations successives et la conséquence qui en découle, savoir le progrès de l'humanité, ont dû mettre en éveil l'imagination de la grande romancière. Il en résultera une série de romans, parmi lesquels *Les Sept cordes de la lyre* et *Spiridion*, romans où l'on peut noter l'influence de Lamennais comme de Pierre Leroux, sur la pensée de l'auteur.

George Sand termina *Spiridion* au cours de l'hiver 1838-39, à Majorque, en même temps qu'elle remaniait *Lélia*, dans cette chartreuse de Valdemosa dont le cadre était tout particulièrement propice à l'éclosion de ces deux romans. Il parut dans la *Revue des Deux Mondes* dans une livraison d'octobre et deux livraisons de novembre 1838, puis dans les deux livraisons de janvier 1839.

Grâce à l'amabilité de M. le Conservateur M. Bouteron, il nous a été donné de pouvoir parcourir le manuscrit autographe de *Spiridion* (2). Cet examen nous a permis de faire une remarque assez in-

(1) Voir chap. II, p. 108.

(2) Voir dans la bibliographie la description du manuscrit.

Intéressante : c'est que la partie attribuée à Pierre Leroux n'est pas aussi importante que certains critiques ont bien voulu le dire. En effet, sur les 238 feuillets que comprend le manuscrit, vingt et un seulement sont écrits de la main de Pierre Leroux. Et à propos de ces quelques pages, la question qui se pose est la suivante : Pierre Leroux les a-t-il composées ou simplement écrites sous dictée ? — Il n'est pas facile de répondre, d'autant plus que ces pages ne se suivent pas, mais sont, au contraire, disséminées à travers le roman. Le passage le plus important écrit par P. Leroux comprend 10 feuillets, des N^{os} 57 à 66. Ce passage correspond, dans l'édition du roman que nous avons sous les yeux (1) aux pages 17, 18, 19 et une partie de la page 20. Nous sommes disposé à croire que ce passage-là, au moins, a été composé par Leroux lui-même. Ces pages traitent en effet d'un thème cher à Leroux, savoir la philosophie de l'histoire des religions. L'évolution religieuse de l'abbé Spiridion y est longuement exposée. Celui-ci, comme l'enseigne P. Leroux (2), a cherché dans les différentes religions qu'il a traversées ce qu'elles avaient de bon (3). Ce sont là des idées chères à P. Leroux et il est donc bien possible qu'il ait composé lui-même ce passage.

(1) *Spiridion*, illustrations de Tony Johannot et Maurice Sand, in-8° à deux colonnes, Calmann-Lévy, 1901.

(2) Voir pp. 148 et 175.

(3) Voir *Spiridion*, p. 20.

De plus, une petite remarque, que nous avons faite, semblerait confirmer notre hypothèse. La plupart des feuillets écrits par George Sand (sauf ceux rédigés à Majorque) portent, en relief, les initiales de l'auteur : G. S. Par contre, les dix feuillets dont nous parlons ne les ont pas et nous avons donc tout lieu de croire que P. Leroux a écrit ce passage chez lui et non pas sous la dictée de George Sand.

Notons en terminant cette remarque que P. Leroux eût-il composé ou simplement écrit sous dictée les passages qui sont de sa main, il n'en reste pas moins vrai que ces pages sont fort restreintes et que sa collaboration directe à *Spiridion* est en somme bien minime.

Après les dernières lignes du manuscrit, on peut lire encore le mot « *Epilogue* », barré du reste très énergiquement. George Sand aurait donc eu l'intention d'ajouter un épilogue à *Spiridion* ? Effectivement, elle écrivait de Valdemosa à Mme Marliani, le 22 janvier, quelques jours après l'envoi à Buloz de la dernière partie du roman : « ... Etes-vous contente de la fin de *Spiridion* ? Je crains que cela ne vous fasse l'effet de tourner un peu court au dénouement. Mais comment faire quand on est pressé par une maudite revue... » (1)

(1) Lettre citée par W. Karénine, *George Sand, sa vie et ses œuvres*, t. III, p. 218.

Buloz, en effet, n'était pas satisfait. D'abord la fin de l'œuvre parut avec un grand retard. De plus, le mysticisme du livre l'effrayait et George Sand se vit dans l'obligation, pour calmer les craintes de son cher directeur, de lui promettre un « roman dans son goût ». Et ce fut... *Les Sept cordes de la lyre* !

Quoi qu'il en soit, l'épilogue de *Spiridion* ne fut jamais écrit ; auteur et éditeur, chacun avec ses raisons particulières, étaient contents d'en finir. Il faut y voir une nouvelle preuve de l'admiration de George Sand pour la doctrine de l'ermite de la Chênaie. Elle traça dans ces pages, selon W. Karénine, « le portrait de l'illustre abbé et elle y peignit les rapports qui existaient entre elle et lui en racontant les relations du jeune moine Alexis et de son guide spirituel, son ami d'outre-tombe, l'abbé Spiridion, chercheur intransigeant de la vérité » (1)...

Après la publication de ce roman, les intimes de George Sand désignaient Lamennais du surnom de Spiridion. C'est de ce même nom que George Sand et Leroux, dans leur correspondance, appelaient le grand réformateur religieux.

« *Spiridion*, a dit René Doumic, nous introduit dans un étrange couvent où l'on voit les portraits détachés de leur cadre errer à travers les cloî-

(1) W. Karénine, *George Sand, sa vie et ses œuvres*, t.III, p. 220.

tres » (1). Il est certain qu'il y a beaucoup de fantastique dans ce roman. Mais le lecteur averti ne doit pas se laisser prendre par cette mise en scène à laquelle l'auteur a recours pour donner « des idées religieuses et philosophiques fort profondes » (2). Il faut y voir en somme une profession de foi de Mme Sand, un exposé doctrinal des idées de Lamennais et de Pierre Leroux. « L'histoire de l'abbé Spiridion, ajoute l'auteur russe, est celle de tous les ecclésiastiques catholiques, émancipés par la recherche de la vérité. » (3).

Le roman débute par l'exposé du désappointement et de la tristesse d'un jeune novice fervent, Angel, découvrant le mauvais état d'esprit qui règne dans le couvent. Sa ferveur même est en butte à toutes sortes de persécutions de la part des moines. Il cherche un refuge auprès du vieux Père Alexis qui semble vivre complètement à part. Celui-ci lui conseille de feindre une certaine lassitude, de négliger ses pratiques religieuses, de paraître léger, brutal, fainéant. Angel se montre tel et aussitôt les moines qui l'avaient persécuté l'entourent et le comblent d'amitié. Le jeune novice devient le protégé, l'ami et le confident du Père Alexis, qui remplit

(1) R. Doumic, *George Sand*, p. 247.

(2) W. Karénine, *George Sand, sa vie et ses œuvres*, t. III, p. 220.

(3) Ibid., t. III, p. 221.

les fonctions de bibliothécaire, d'astronome et de savant, et a, de ce fait, une existence à part dans le monastère. Angel ne tarde pas à découvrir que son protecteur est atteint de bizarreries. Le jour, il lit dans un livre dont les pages sont toutes blanches ; la nuit, il a des entretiens secrets avec un personnage invisible. Angel devient lui-même le témoin de faits surprenants. Il entend les pas d'un homme qui arpente la salle du chapitre. « Quels furent la surprise et l'effroi de ces novices lorsqu'ils virent passer sur les rideaux la grande ombre de l'Abbé Spiridion, bien reconnaissable à la silhouette de sa belle chevelure. En même temps qu'on voyait passer et repasser cette ombre, on entendait le bruit rapide de ses pas » (1).

Il voit cette même ombre se glisser, sans bruit, le long des cloîtres et dans l'église ; c'est un homme aux cheveux dorés, vêtu comme un grand seigneur ou un savant des temps anciens. Le fantôme le regarde et lui sourit avec bienveillance. Un autre jour, Angel entend dans l'ombre de la sacristie, ces paroles mystérieuses : « Esprit de vérité, relève les victimes de l'ignorance et de l'imposture » (2). Angel, sous l'influence du catholicisme, soupçonne le Père Alexis d'entretenir des rapports avec Satan. Alors Angel va trouver son confesseur ; mais celui-

(1) *Spiridion*, p. 23.

(2) *Ibid.*, p. 2.

ci le repousse brutalement, fidèle à la politique du couvent qui consiste à étouffer toute ferveur. Désespéré, Angel revient à Alexis et lui ouvre son âme. Il lui demande de lui expliquer les phénomènes qui l'ont effrayé, de l'entretenir du fondateur du couvent, l'Abbé Spiridion, d'apaiser ses doutes, de révéler la vraie religion à son esprit troublé par la conduite de tous les moines. Alors, Alexis lui raconte sa propre vie, étroitement liée à celle de Spiridion, longue histoire qui forme en somme l'intrigue du roman. C'est la peinture des différentes conceptions religieuses de l'humanité depuis le monothéisme primitif de la religion juive, jusqu'à la conception philosophique de la divinité, réservée à une élite seulement. C'est en même temps la peinture des doutes, des luttes, du progrès spirituel de George Sand, depuis le mysticisme catholique de sa jeunesse jusqu'à la foi libre où elle arriva, éclairée par la doctrine de Lamennais et de Pierre Leroux.

Spiridion ou Hebronius passe de la religion juive au protestantisme. Puis, il embrasse la religion catholique pour arriver enfin à une sorte de déisme chrétien qui consiste dans la conception individuelle du dogme et de la morale. A sa mort, le parchemin qui contient ses découvertes est secrètement enfoui dans le tombeau de l'Abbé par son confident, le moine Fulgence. Le manuscrit disparaît ainsi dans le tombeau et le secret en sera gardé, car

Fulgence attaché au catholicisme, n'a pas le courage de continuer l'œuvre de Spiridion ; il se contente de garder religieusement le secret du parchemin, et, avant de mourir, il le confie à Alexis. Celui-ci, comme Angel, entra au couvent, avide de vérité et rêvait d'y trouver la paix dans une doctrine inébranlable. Il y rencontre le doute, les désillusions et l'aspiration vers la vérité. Ses croyances, qu'il n'ose d'abord contrôler par la réflexion, s'effritent peu à peu, mais il ne peut se libérer de certains dogmes, comme celui de l'existence du démon et des peines de l'enfer. Peu à peu cependant, son esprit se libère ; il comprend l'essence même de la religion en dehors de toute doctrine et il conclut qu'aucune des églises existantes ne possède la vérité, mais que chacune en possède une partie. Les différentes religions conduisent l'humanité à la connaissance progressive de la vérité et de nos rapports avec Dieu et nos semblables. C'est bien là la doctrine de P. Leroux sur le progrès continu, dont l'auteur fut au fond Leibniz.

Les hommes empêchent souvent la vérité de se révéler, car ils ont de tout temps persécuté ceux qui l'ont cherchée. La véritable doctrine chrétienne, obscurcie par toutes sortes de dogmes et de fausses interprétations, reste la même, basée sur l'amour du prochain, l'égalité de tous les hommes et la liberté morale et matérielle. Alexis a vainement essayé au cours de sa vie de concilier ses propres croyances

avec les dogmes religieux précis ; il a cherché la doctrine capable de faire disparaître ses doutes philosophiques, mais il n'a jamais osé confier à personne le secret du manuscrit de Spiridion. Sur le point de mourir, il confie ce secret à Angel qui continuera son œuvre, la recherche de la vérité. Et, comme celui-ci découvre le parchemin dans le tombeau de Spiridion, le Père Alexis connaîtra donc la vérité avant de mourir.

Il faut distinguer deux versions de *Spiridion* : celle de 1838-39, parue dans la *Revue des Deux Mondes* et son remaniement de 1842 (1). Les deux versions ne diffèrent guère l'une de l'autre, si ce n'est vers la fin, au sujet du manuscrit de l'Abbé Spiridion. Dans la première version, Angel ne découvre qu'un seul manuscrit dans le tombeau : celui de Spiridion où le célèbre Abbé a noté les dures étapes parcourues avant d'arriver à la connaissance de la vérité religieuse. Voici le début de ce testament spirituel :

« Combien j'ai pleuré, combien j'ai prié, combien j'ai travaillé, combien j'ai souffert, avant de comprendre la cause et le but de mon passage sur cette terre !...

« Enfin, à force d'implorer Dieu, à force d'interroger l'histoire des hommes, un rayon de la vé-

(1) Voir Jean Pommier. *Revue d'Histoire et de Philosophie Religieuses*, 1928, p. 557 et suiv.

rité est descendu sur mon front, et les ombres du passé se sont dissipées devant mes yeux. J'ai levé un coin du rideau et j'ai assez vu pour comprendre que ma vie comme celle du genre humain était une suite d'erreurs nécessaires, ou pour mieux dire, de vérités incomplètes, conduisant toutes, plus ou moins lentement, plus ou moins directement vers une vérité éclatante, vers une perfection idéale.» (1)

Il comprend, dans le manuscrit autographe, 9 pages, de 220 bis à 228, plus long par conséquent que celui de la version de 1842 qui a été considérablement raccourci, comme l'annonce l'auteur : « Il était fort court et se résumait dans ce peu de lignes (2) ».

Ce manuscrit de 1839, déclare W. Karénine, produit « une impression infiniment plus grande que les pages tant soit peu froides et trahissant par trop leur « Leroux » de la version ultérieure, qui se publie depuis 1842 dans toutes les éditions du roman. » (3).

A son tour, M. Jean Pommier préfère également la première version. Il considère le manuscrit de Spiridion de la première édition comme « un acte de foi dans les destinées religieuses de l'humain ».

(1) *Spiridion*, manuscrit, feuillet 220 bis.

(2) *Spiridion*, p. 67.

(3) W. Karénine. *George Sand, sa vie et ses œuvres*, t. III, p. 230.

nité. » (1). Le christianisme doit céder la place à une nouvelle loi, à un nouvel évangile, comme au judaïsme a succédé le christianisme. Judaïsme et christianisme ne sont en effet que des étapes dans l'évolution de la religion de l'humanité. Cette idée, ajoute M. Jean Pommier, « se confirme dans les trois manuscrits que l'édition remaniée présente, et dont l'ordre est significatif : le suivant, en effet, donne le commentaire et la clef du précédent, en sorte que le troisième est la révélation suprême. » (2)

Il existe par ailleurs une correspondance très intéressante et fort peu connue, à ce sujet, entre George Sand et une de ses amies, Mme Henriette de L. B., femme très originale, vivant « dans un petit châtelet perdu de Sologne qu'elle habitait seule, en toute saison, menant exactement la vie d'un chasseur, entre ses chiens et ses livres » (3).

La correspondance à laquelle nous faisons allusion est de la fin de l'année 1842 et du début de 1843. Mme de L.B. écrit à l'auteur de *Spiridion* : « Vous semblez pressentir en moi un futur adepte de votre Spiridion : vous paraissez vous attendre à me voir proclamer, moi aussi, dans quelque

(1) Jean Pommier. *Revue d'Histoire et de Philosophie Religieuses*, 1928, p. 558.

(2) *Ibid.*, p. 552.

(3) *En Pique-Nique. Lettres inédites de George Sand sur le christianisme*, par Ed. Tarbé, p. 279.

temps : — *Je ne suis plus catholique, je ne suis même plus chrétienne.* — » (1) ...c'est-à-dire que la correspondante aurait, comme Spiridion, franchi les étapes, et par conséquent, abandonné la religion chrétienne. L'opinion de Mme de L. B. sur *Spiridion* confirme donc celle de M. Jean Pommier. Or, d'après cette correspondance, il semble que Mme de L. B. n'ait lu que la première version, celle qui ne contient qu'un seul manuscrit trouvé dans le tombeau. George Sand, en effet, dans sa réponse lui promet l'envoi du remaniement de son roman : « ...puisque nous en sommes sur *Spiridion*, je vous demanderai la permission de vous envoyer la dernière édition, parce que j'en ai changé le plus intéressant passage, savoir : le manuscrit trouvé dans le sépulcre. N'allez pas croire que je vous recommande là un traité de philosophie, un résumé de science théologique, quoi que ce soit enfin de dogmatique et de *fort*. Ce sont trois ou quatre pages où j'ai exprimé la dernière pensée de Spiridion plus clairement et avec des textes tirés de *l'Evangile*. Elles ne vous enseigneront rien, mais elles vous feront réfléchir, et, si vous trouvez la solution que je provoque et que je cherche, vous m'en ferez part. » (2).

(1) *En Pique-Nique. Lettres inédites de George Sand sur le christianisme*, par Ed. Tarbé, p. 288.

(2) *Ibid.*, p. 296.

Ces dernières lignes sont très sincères sous la plume de George Sand. Oui, en effet, en terminant les dernières pages de *Spiridion*, l'auteur voulait avant tout établir ses propres croyances, faire en somme une profession de foi. C'est du reste ce qu'elle confie à Mme Buloz dans une lettre qu'il faut placer dans les premiers jours de son arrivée à Palma . « Je suis à Palma depuis quatre jours seulement, écrit-elle. Mon voyage a été fort heureux mais assez long comme vous voyez et pénible jusqu'à la sortie de France. J'ai pris vingt fois la plume (comme on dit) pour terminer les cinq ou six pages qui, depuis six mois, manquent à *Spiridion*. Ce n'est pas la chose la plus facile du monde que de donner la conclusion de sa propre croyance religieuse... » (1).

La version de 1842 a donc été allongée par l'adjonction de deux manuscrits ajoutés à celui de *Spiridion*. Et le parchemin trouvé dans le sépulcre, sous l'épigraphe : « Hic est veritas » comprend donc :

1° *L'Evangile* de saint Jean, écrit « de la propre main du célèbre abbé Joachim de Flore, moine cistercien de la Calabre » (2).

2° *L'Introduction à l'Evangile éternel*, écrite « de la propre main de l'auteur, le célèbre Jean de

(1) Cité par R. Doumic. *George Sand*, p. 206.

(2) *Spiridion*, p. 66.

Parme... disciple de Joachim de Flore... C'était ce livre perdu durant des siècles, inconnu aux générations qui nous séparent de son apparition dans le monde; ce livre poursuivi par l'Université de Paris, toléré d'abord et puis condamné, et livré aux flammes par le saint-siège en 1260 » (1).

« La religion a trois époques comme le règne des trois personnes de la Trinité. Le règne du Père a duré pendant la loi mosaïque. Le règne du Fils, c'est-à-dire la religion chrétienne, ne doit pas durer toujours. Les cérémonies et les sacrements dans lesquels cette religion s'enveloppe, ne doivent pas être éternels. Il doit venir un temps où ces mystères cesseront et alors doit commencer la religion du Saint-Esprit, dans laquelle les hommes n'auront plus besoin de sacrements, et rendront à l'Être suprême un culte purement spirituel. Le règne du Saint-Esprit a été prédit par saint Jean, et c'est ce règne qui va succéder à la religion chrétienne, comme la religion chrétienne a succédé à la loi mosaïque. » (2)

3° Un manuscrit de Spiridion lui-même, commentaire des deux précédents, l'exposition de sa doctrine sur le progrès continu des croyances de l'humanité, et une exhortation adressée aux continuateurs de son œuvre, de supporter leurs doutes et

(1) *Spiridion*, p. 66.

(2) *Ibid.*, p. 66.

de progresser sans trêve ni repos. « Ne cherchons donc plus la vérité absolue dans l'application littérale des *Evangelies*, mais dans le développement des révélations de toute l'humanité antérieure à nous. » (1)

Le roman se termine d'une façon dramatique, par l'envahissement et le pillage du cloître par « les premiers pelotons des troupes républicaines françaises, marchant pour défendre la liberté, l'égalité et la fraternité » (2).

Il faut noter, à ce sujet, que G. Sand était convaincue au moment où elle écrivait *Spiridion*, en 1838, que tout progrès de la vérité est la suite d'un cataclysme, d'un bouleversement social. Elle croyait, comme le remarque fort bien Karénine, que les « Jean Ziska, les Procope et les Robespierre deviennent les protagonistes des idées les plus pures... que c'était là la marche nécessaire de l'histoire, que l'idée chrétienne elle-même ne peut triompher sans victimes expiatoires » (3).

C'est la raison pour laquelle l'auteur fait intervenir les troupes républicaines qui dévastent et pillent le couvent au moment où le Père Alexis entre en possession de la vérité, par le manuscrit de *Spiridion*. Lui-même paie son tribut à la vérité. Il

(1) *Spiridion*, p. 67.

(2) W. Karénine. *George Sand, sa vie et ses œuvres*, t. III, pp. 228-229.

(3) *Ibid.*, t. III, p. 229.

assiste « d'un visage impassible » à la profanation de l'église conventuelle, et, plein de foi, il s'écrie en voyant le Christ du maître-autel tomber avec un grand bruit :

« O Christ ! on peut briser tes autels, et traîner ton image dans la poussière. Ce n'est pas à toi, Fils de Dieu, que s'adressent ces outrages. Du sein de ton père, tu les vois sans colère et sans douleur. Tu sais que c'est l'étendard de Rome, l'insigne de l'impotence et de la cupidité, que l'on renverse et que l'on déchire au nom de cette liberté que tu eusses proclamée aujourd'hui le premier, si la volonté céleste t'eût rappelé sur la terre. » (1).

Puis la poitrine traversée d'un coup de baïonnette, il tombe sur le marbre même du tombeau de Spiridion, et « la pierre du *Hic est* fut inondée de son sang » (2).

« O Spiridion ! dit-il d'une voix mourante, ta tombe est purifiée ! O Angel ! fais que cette trace de sang soit fécondée ! O Dieu ! je t'aime, fais que les hommes te connaissent... » Et il expira. Alors une figure rayonnante apparut auprès de lui, je tombai évanoui » (3).

C'est par ces mots que le jeune Angel termine son récit. George Sand nous laisse sous l'impression que le moine Alexis est la « victime expiatoi-

(1) *Spiridion*, p. 70.

(2) *Ibid.*, p. 70.

(3) *Ibid.*, p. 70

re » du triomphe de la vérité, ceci d'après la croyance qu'avait l'auteur à cette époque, et que nous venons d'exposer ci-dessus.

Notons que le Père Alexis, homme de vaste savoir, n'est pas un serviteur du Christ ; c'est un serviteur de l'Esprit. Notons également que l'Abbé Spiridion a passé successivement par plusieurs religions ; juif d'origine, il entra dans l'Eglise réformée, « un an après son arrivée en Allemagne » (1). Puis, il se mit à lire Bossuet, vit le grand Arnauld, Fénelon et Bossuet lui-même. Après avoir étudié ces auteurs, il se convertit au catholicisme et reçut le baptême des mains de l'évêque de Meaux. Cette troisième religion approfondie ne le satisfait pas et il renonce au christianisme. « Là finit le christianisme, écrit-il dans son manuscrit, et là commence l'ère d'une nouvelle religion » (2). Et quelle sera cette nouvelle religion ? La doctrine de Pierre Leroux, ni plus ni moins : l'aspiration, le progrès continu, l'immortalité dans la réincarnation. Il faut prendre, dit Leroux, dans chaque religion ce qu'il y a de bon (3). Spiridion ne pense pas autrement. Après avoir approfondi le judaïsme et le christianisme, il dira au moine Fulgence : « Je t'ai dit tout ce que j'avais trouvé de bon et de mauvais,

(1) *Spiridion*, p. 18.

(2) *Ibid*, p. 67.

(3) Voir dans ce chap., p. 148.

de vrai et de faux dans toutes les religions que j'ai traversées. » (1)

On retrouve des traces de la doctrine de l'immortalité à la façon de Pierre Leroux dans la correspondance et dans les notes de l'auteur de *Spiridion*. Ainsi, George Sand écrit de Marseille, à son retour de Majorque, à son ami Rollinat, son cher Pylade, pour le consoler de la mort de son père :

« Celui-là est de notre religion, n'en doute pas; nous le retrouverons dans une vie meilleure. Mais que celle-ci est longue et amère ! Quelle qu'elle soit, nous devons la supporter ; nous avons des devoirs à remplir... » (2). Même idée dans le roman de *Consuelo*, écrit à la même époque. *Consuelo*, arrivant de Vienne, au château de Rudolstadt, pour recevoir le dernier soupir du comte Albert qui, du reste, va l'épouser *in extremis*, s'entend dire ces paroles de consolation : « Je vais te quitter pour un peu de temps, et puis je reviendrai sur la terre par la manifestation d'une nouvelle naissance. » (3). René Doumic, qui note le passage, ajoute plaisamment : « Lui aussi (Albert), il a lu Pierre Leroux. Est-ce de cela qu'il est tombé malade ? » (4)

L'idée de cette immortalité, ainsi comprise, subsistera toujours chez George Sand. Bien plus

(1) *Spiridion*, p. 26.

(2) *Correspondance*, t. II, p. 129.

(3) *Consuelo*, t. III, p. 388.

(4) R. Doumic. *George Sand*, p. 249.

tard, en 1855, à l'occasion de la mort de sa petite-fille, Jeanne Clésinger, elle écrira dans sa correspondance : « Je vois la vie future et éternelle devant moi comme une certitude, comme une lumière dans l'éclat de laquelle les objets sont insaisissables ; mais la lumière y est, c'est tout ce qu'il me faut. Je sais bien que ma Jeanne n'est pas morte, je sais bien qu'elle est mieux que dans ce triste monde, où elle a été la victime des méchants et des insensés. Je sais bien que je la retrouverai et qu'elle me reconnaîtra, quand même elle ne se souviendrait pas, ni moi non plus. » (1). Ainsi, George Sand est persuadée que l'âme est immortelle ; elle croit que l'âme vivra. Notons cependant que cette doctrine de l'immortalité est toute différente de celle de l'Eglise. Chez George Sand, comme chez Pierre Leroux, l'immortalité est la conséquence de la théorie de la réincarnation. Du reste, comme l'écrit L. Vincent, « l'Eglise pour l'auteur de l'*Humanité* est d'institution humaine ; elle n'a aucune mission à remplir vis-à-vis des hommes. Ainsi, ajoute L. Vincent, il (Pierre Leroux) était persuadé que la religion chrétienne avait fait son temps, qu'elle avait produit tous ses fruits. Il s'agissait donc de créer un nouveau symbole qui fût propre à conduire les peuples vers le perfectionnement qu'il rêvait pour l'humanité. » (2)

(1) *Correspondance*, t. III, p. 37.

(2) L. Vincent. *George Sand et le Berry*, p. 300.

C'est encore un poème, inspiré en partie par la philosophie de Lamennais et de Leroux, que *Les Sept cordes de la lyre*, drame symbolique et bien confus, dans le genre d'*Ahasvérus* de Quinet, où le héros, Maître Albertus, demi-Faust et demi-Leroux, commente quelques points de la doctrine de ce dernier à ses élèves ravis, tout particulièrement le thème des existences successives et celui d'une humanité progressive. La souffrance, le travail, le doute, les passions, la maladie, la mort sont autant de maux que l'homme doit subir pour sa purification et son salut. La vie est un creuset d'où, après des existences préalables dont nous avons perdu le souvenir, nous sortons transformés, perfectionnés. Rien ne meurt dans l'univers, et si, par la mort, nous quittons la sphère dans laquelle nous avons vécu, c'est pour reparaître bientôt dans une autre, supérieure à la précédente et plus favorable au progrès continu et éternel de l'humanité. Ce poème contient une métaphysique qui, à force de hauteur, se fait parfois nébuleuse. C'est une production à la mode du temps, qui nous fait penser à d'autres poèmes, à la fois mystiques et humanitaires, comme *Jocelyn* ou la *Légende des Siècles*.

Il est difficile d'établir, par ce livre, une position religieuse quelconque chez son auteur, si ce n'est la foi dans une humanité éternelle, la croyance à la métempsycose que Mme Sand a acceptée de son maître en philosophie. Tout le reste est,

comme nous l'avons déjà dit, très confus, et le héros, Maître Albertus lui-même, à un certain moment, déclare, non sans raison : « ...tout ceci a un sens poétique d'un ordre assez élevé peut-être, mais pour moi excessivement vague » (1).

Tout aussi vague est la classification des arts correspondant aux sept cordes de la lyre : d'abord les cordes d'or qui chantent avec l'incendie du soleil pour glorifier Dieu. Elles représentent la foi et l'idéal. Puis, viennent les cordes d'argent symbolisant la contemplation ; leur hymne se mélange à la solitude des monts, aux nuits de lune, aux glaciers immaculés ; elles célèbrent la nature. Les cordes d'acier représentent la civilisation moderne, les inventions, l'humanité déchirée par les guerres et l'inégalité des conditions. Enfin, la corde d'airain, le mystère de la lyre, représente la loi d'amour.

Il y a là certainement un élan vigoureux, un coup d'aile vers des régions mystérieuses. Mais, se demande E. Caro, quelle doctrine précise George Sand « rapporte-t-elle de ces explorations sublimes ? Que l'on essaie seulement de comprendre quel sens prend sous sa plume, en certaines circonstances solennelles, ce grand mot Dieu, dont elle use avec une sorte de prodigalité ? Que devient-il, ce nom, au bout des transformations que sa pensée a subies dans ses diverses phases, à travers les maîtres qu'elle

(1) *Les Sept cordes de la Lyre*, p. 100.

a écoutés avec une curiosité docile et passionnée? Que devient-il dans cet immense laboratoire humanitaire, ce Dieu de l'amour pur, que Lélia appelait dans sa prière désespérée, dans l'église des Camaldules, ce Dieu de vérité que Spiridion invoquait, d'un cœur enflammé, à travers les persécutions des moines, dans les sombres visions du cloître ? » (1) Sous l'influence de P. Leroux, ce nom de Dieu pâlit, s'estompe et s'éloigne dans la pensée de Mme Sand. Mais, disons dès maintenant, que plus tard, lorsque George Sand aura affranchi, libéré sa pensée, elle « rendra au nom de Dieu une partie de sa signification compromise et de ses attributs perdus. » (2)

Inutile d'ajouter que l'auteur de *Spiridion* et des *Sept cordes de la lyre* a complètement rompu avec les pratiques extérieures du culte catholique. Sa correspondance de l'époque en fait foi. De Valdemosa, George Sand se plaint de la mauvaise grâce des habitants du pays qui « sont menteurs, voleurs, dévots comme au moyen âge. Ils font bénir leurs bêtes, tout comme si c'étaient des chrétiens... Moi, je passe pour vouée au diable, parce que je ne vais pas à la messe, ni au bal, et que je vis seule au fond de ma montagne, enseignant à mes enfants *la clef des participes* et autres gracieusetés... » (3)

De Marseille, lors du retour de Majorque, elle

(1) E. Caro, *George Sand*, p. 98.

(2) Ibid., p. 98.

(3) *Correspondance*, t. II, p. 123.

écrit à Rollinat : « Joignez à cela (à la maladie de Chopin) l'égoïsme, la lâcheté, l'insensibilité et la mauvaise foi des habitants. Nous fûmes regardés comme des pestiférés ; de plus, comme des païens, car nous n'allions pas à la messe... » (1). Décidément, les Majorquins n'ont pas trouvé grâce devant George Sand : « Ces imbéciles-là ne font que pleurer leurs frocards et regretter la très sainte inquisition. » (2). C'est bien là, certes, le langage de quelqu'un qui ne va « pas à la messe », de quelqu'un qui n'appartient plus à l'Eglise catholique, langage qui laisse poindre à l'horizon les manifestations nettement anticléricales de Mme Sand, à partir de 1850.

Ce fut encore Pierre Leroux qui conduisit la châtelaine de Nohant au socialisme. Elle écrit en 1840 *Le Compagnon du tour de France*, qui marque nettement, chez l'auteur, l'ère du roman socialiste. Ce socialisme, mystique et sentimental, repose sur l'*Evangile* autant que sur le *Contrat social*. « Quelle brute perverse, serais-je donc, dira la jeune et diaphane châtelaine de Villepreux, si j'avais pu lire Jean-Jacques et Franklin sans être pénétrée de la vérité !... Et d'ailleurs, croyez-vous que je n'aie tiré du christianisme aucun enseignement ? Nous autres femmes, nous naissons et nous grandissons dans le

(1) *Correspondance*, t. II, p. 129.

(2) *Ibid.*, t. II, p. 128.

catholicisme, quelle que soit la philosophie de nos pères. Eh bien ! l'*Evangile* a pour nous de grandes leçons d'égalité fraternelle ; et pour moi j'adore dans le Christ sa naissance obscure, ses apôtres humbles et petits, sa pauvreté et son détachement de tout orgueil humain, tout le poème populaire et divin de sa vie couronnée par le martyre. Si je m'éloigne de l'Eglise, c'est que les prêtres, en se faisant les ministres du pouvoir temporel et les serviteurs du despotisme, ont trahi la pensée de leur maître et altéré sa doctrine. » (1).

A son tour, Pierre Huguenin, le beau menuisier de Villepreux, a lu l'*Emile*, *Les Martyrs*, la *Vie des saints*, le *Contrat social* et même la *République* de Platon. Mais sorti du peuple, toujours un instinct le ramène à son origine. En s'instruisant, il cherche le moyen d'améliorer le sort du peuple misérable. De plus, en parcourant la France, le compagnon « avait reconnu que cette nature tant vantée au dix-huitième siècle n'était réellement nulle part, sur un sol divisé à l'infini et indignement torturé par les besoins individuels. » (2).

La terre est livrée à la cupidité, à l'ignorance, ou bien elle est abandonnée à l'impuissance du pauvre. De plus, « tout est clos, tout est défendu, tout se hérissé d'épines et s'entoure de fossés et de

(1) *Le Compagnon du tour de France*, p. 339.

(2) *Ibid.*, p. 274.

palissades. Le moindre coin de terre est une forteresse, et la loi constitue un délit à chaque pas hasardé par un homme sur la propriété jalouse et farouche d'un autre homme » (1). Grandioses et amères rêveries du jeune menuisier sur qui semble peser toute la misère du monde, et qui, « errant dans le parc du château de Villepreux, devient un Christ humanitaire au Jardin des Oliviers. » (2)

Quelle solution apporter à ces contradictions ? Prendre au riche pour donner au pauvre ? Mais le riche sera pauvre à son tour. Et puis, « la grande propriété est meilleure conservatrice de la nature... mais elle n'en est pas moins une monstrueuse atteinte au droit impérissable de l'humanité » (3).

Enfin, le menuisier, porte-parole de l'auteur, a trouvé la solution : la terre a été divisée par nos pères ; divisons-la encore à notre tour ; nos enfants la diviseront à l'infini, et, ainsi avec le temps, chaque homme arrivera à posséder un grain de sable, à moins que les fléaux, la peste, la guerre ne viennent à chaque génération, décimer la population. « Plus d'un cerveau du dix-neuvième siècle, non réputé féroce ou aliéné, est arrivé à cette conclusion absurde et anti-humaine, faute d'en trouver une meilleure, soit en partant du point de vue socialiste,

(1) *Le Compagnon du tour de France*, p. 275.

(2) E. Moselly. *George Sand*, p. 137.

(3) *Le Compagnon du tour de France*, p. 276.

soit en partant du point de vue individualiste. » (1). Saisi d'effroi, rempli d'angoisse en face de ces conclusions, Pierre Huguenin se tord les mains en versant des torrents de larmes.

Comme on le voit, l'auteur du *Compagnon du tour de France* est en plein communisme. Du reste, on sait que la *Revue des Deux Mondes* ne publia pas ce roman, vu ses tendances avancées et George Sand le fit imprimer en volume. L'année suivante, *Horace*, nouvelle profession de foi du credo de Leroux, eut le même sort. Buloz n'acceptait ces deux romans qu'à la condition que de profondes modifications y fussent apportées. L'auteur demanda l'avis de son Maître qui répondit par une longue lettre, dans laquelle nous relevons le passage suivant : « Mon avis moral est qu'il est absurde et déplorable que le Journal ou Revue de Buloz soit l'arbitre de vos publications. Avez-vous lu, dans le dernier numéro de cette Revue, une *dénonciation* en forme contre les idées qui se répandent aujourd'hui sous le nom de *communisme*, idées dont vous et moi sommes regardés comme les fauteurs, et avec raison ; car, chère amie, sans le savoir, vous êtes *communiste* et je suis *communiste*. » (2)

L'auteur de l'*Humanité* déclare ensuite que c'est le peuple qui a trouvé ce nom de communisme. Il

(1) *Le Compagnon du tour de France*, p. 280.

(2) Cité par W. Karénine, *George Sand, sa vie et ses œuvres*, t. III, p. 257.

préférerait, quant à lui, *communionalisme*, « qui exprime une doctrine sociale fondée sur la fraternité, mais le peuple qui va toujours au but pratique a préféré *communisme*, pour exprimer une république où l'égalité règnerait » (1).

Le Meunier d'Angibault, *le Pêché de M. Antoine* développent plus ou moins le même thème que *Le Compagnon du tour de France* : la guerre aux préjugés de caste et l'abolition des différends entre les divers groupes sociaux. Les romans de cette époque montrent tous une George Sand hantée par son rêve idyllique d'une société régénérée où triompherait la fraternité. Les attaques violentes contre l'Eglise n'apparaissent pas encore. Et pourtant, c'est à cette même époque que paraît le fameux livre de Michelet : *Des Jésuites*, et deux ans plus tard : *Le Prêtre, la femme et la famille*. C'est le moment de la guerre aux jésuites. On retrouvera bien sous la plume de George Sand, dans *Mademoiselle La Quintinie* (2), par exemple, les attaques portées par Michelet contre l'Eglise, le célibat des prêtres, la confession. Mais il convient de souligner que, tandis que Michelet et d'autres déclarent la guerre aux jésuites, George Sand ne dit rien ou semble vouloir même les épargner.

Michelet voit dans le jésuitisme un esprit de

(1) Cité par W. Karénine, *George Sand, sa vie et ses œuvres*, t. III, p. 257.

(2) Voir chapitre IV, pp. 247 et suiv.

délation, d'espionnage, de police : « Le jésuitisme, écrit-il, l'esprit de police et de délation, les basses habitudes de l'écolier *rapporteur*, une fois transportés du collège et du couvent dans la société entière, quel hideux spectacle !... Tout un peuple vivant comme une maison de jésuites, c'est-à-dire, du haut en bas, occupé à se dénoncer. La trahison au foyer même, la femme espion du mari, l'enfant de la mère... Nul bruit, mais un triste murmure, un bruissement de gens qui confessent les péchés d'autrui, qui se travaillent les uns les autres et se rongent tout doucement. » (1)

On s'attendrait de la part de George Sand à des propos plus ou moins semblables. Eh bien ! non ; elle a fort peu écrit sur les jésuites et ce qu'elle en dit n'a rien de bien méchant.

Cette sorte de déférence à l'égard des jésuites s'explique assez facilement, si l'on connaît le souvenir durable que la jeune pensionnaire du couvent des Anglaises gardait de son aumônier, le jésuite de Prémord (2). De plus, dans l'*Histoire de ma vie* (3), George Sand, qui n'a jamais pu pardonner à l'Eglise de Rome son intolérance, reconnaît aux jésuites le plus large esprit de tolérance et de conciliation (4). Cela suffisait bien certainement pour

(1) Michelet. *Le Prêtre, la femme et la famille. Les Jésuites*, p. 292.

(2) Voir *Histoire de ma vie*, t. III, pp. 194, 294 et suiv.

(3) Ibid., t. III, pp. 294 et suivantes.

(4) Nous renvoyons pour cette question au chapitre I, pp. 47 et suivantes.

lui rendre sympathiques les disciples de Loyola, cette secte qui est, selon elle, « une importante modification à l'orthodoxie romaine » (1).

*
* *

Ces romans socialistes, malgré leurs longueurs, leurs ennuyeuses déclamations, marquent cependant un progrès dans les idées de Mme Sand. Elle s'est aperçue qu'à côté de ses propres douleurs, il y a les douleurs des autres et que celles-ci peuvent également intéresser l'art. En somme, elle s'affranchit de l'exaltation du moi romantique. Comme A. de Vigny, comme Leconte de Lisle, George Sand va sortir de son rêve intérieur et jeter les yeux autour d'elle : « le monde lui est apparu avec son tumulte d'énergies contraires, sa rumeur confuse, la mêlée du bien et du mal. Naïvement elle travaille à le refaire ; mais elle s'est évadée d'elle-même, et cela surtout importait. » (2). Et Brunetière a raison de conclure, en parlant des déclamations de ces romans socialistes : « ...elles ont quelque chose de moins personnel et, comme tel, de plus humain. » (3).

Le peuple devient donc le grand foyer d'inspiration. « Bon et grand peuple, ...agenouille-toi devant Dieu » (4). Le Peuple ! Il y avait longtemps

(1) *Histoire de ma vie*, t. III, p. 294.

(2) E. Moselly, *George Sand*, p. 141.

(3) Brunetière. *Evolution de la poésie lyrique*, t.I, p.310.

(4) *Première Lettre au Peuple*, 7 mars 1848.

que George Sand lui avait dressé un autel dans son cœur. Rappelons-nous que, petite fille, elle prenait le parti de sa mère contre les « vieilles comtesses ». Et, plus heureuse que la belle Iseult de Villepreux (1), Mme Sand pouvait se réclamer d'ascendants plébéiens. Sa mère, Antoinette-Victoire-Sophie Delaborde n'était-elle pas la fille d'un maître oiseleur du quai des Oiseaux ? Aussi, aux approches de 1848, George Sand affecte de parler de l'origine obscure de sa mère. Elle écrira à Charles Poncy, le poète-maçon de Toulon : « Je tiens au peuple par le sang autant que par le cœur. Ma mère était plus bas placée que la vôtre dans cette société si bizarre et si heurtée... Ne me croyez donc pas si *intruë* dans le peuple. Je rends grâce à Dieu d'avoir de ce sang plus chaud dans les artères... » (2)

Démocrate depuis longtemps, républicaine depuis Michel de Bourges, on comprend avec quelle joie George Sand accueillit la République de 1848 ! Quand l'orage éclata, elle accourut de Nohant pour respirer cette atmosphère révolutionnaire. Le temps était enfin venu, où, comme le remarque R. Doudic, « George Sand pourra, de sa fenêtre, regarder dans la rue ses romans qui passent et jeter à l'émeu-

(1) Mlle de Villepreux dit en effet à Pierre Huguenin : « Vos ancêtres étaient serfs et les miens soldats, c'est-à-dire que vous sortez des opprimés et moi des oppresseurs ! J'en-voie beaucoup votre noblesse, maître Pierre ! »

(2) Lettre à Charles Poncy, citée par E. Seillière, *George Sand, mystique de la passion*, pp. 204-205.

te les bulletins qu'elle rédige en son honneur » (1). Ce fut pour elle un ravissement ; elle s'en grisa ; ses lettres sont débordantes : « Vive la République ! Quel rêve, quel enthousiasme ; et en même temps quelle tenue, quel ordre à Paris ! J'en arrive, j'y ai couru, j'ai vu s'ouvrir les dernières barricades sous mes pieds. J'ai vu le peuple grand, sublime, naïf, généreux, le peuple français, réuni au cœur de la France, au cœur du monde ; le plus admirable peuple de l'univers ! J'ai passé bien des nuits sans dormir, bien des jours sans m'asseoir. On est fou, on est ivre, on est heureux de s'être endormi dans la fange et de se réveiller dans les cieux. » (2)

Nous ne suivrons l'ardente républicaine que dans ses manifestations religieuses. L'orage révolutionnaire avait englouti le trône et l'autel. Aux législateurs donc le soin d'organiser une nouvelle forme de gouvernement, et à l'auteur de *Spiridion* celui de donner une doctrine religieuse à son pays : « Tandis que neuf cents législateurs s'agitent dans une grande boîte de papier peint pour savoir quelle forme de gouvernement va être improvisée, à la plus grande satisfaction des plus petites idées de trente-cinq millions de Français, sommes-nous deux, à l'heure qu'il est, en France, qui, retirés dans le si-

(1) R. Doumic. *George Sand*, p. 267.

(2) *Correspondance*, t. III, pp. 9 et 10.

lence d'une mansarde, nous préoccupions sérieusement de la religion de la France ? » (1)

Confiante dans sa mission évangélique, elle croit le moment venu pour elle de donner à la jeune République une doctrine religieuse calquée sur les principes de Pierre Leroux. Elle publie à ce sujet dans *La vraie République*, les trois articles : *La religion de la France*, *Le dogme de la France*, *Le culte de la France*, articles qui parurent successivement les 11, 12 et 13 mai 1848, et qui furent réimprimés sous le titre de *Questions de demain* dans les *Souvenirs de 1848*.

Dans le premier article, *La religion de la France*, la prêtresse de la nouvelle République sape la base primordiale du catholicisme, la divinité du Christ : « ...sur quoi repose le point de départ de la croyance catholique ? Sur la divinité de Jésus. Jésus, pour le croyant apostolique et romain, ne peut pas être un saint homme, un philosophe sublime. Il faut qu'il soit le Verbe fait chair, une des personnes de la trinité divine. Il faut que le divin fils du charpentier (car nous autres, chrétiens de 1848, nous lui laissons l'épithète de divin qui exprime notre enthousiasme et qui ne nous rend pas suspects d'idolâtrie), il faut, pour le prêtre, que le divin fils du charpentier soit né du commerce d'une Vierge avec l'Esprit-Saint. » (2). Le catholi-

(1) *Souvenirs de 1848*, p. 99.

(2) *Ibid.*, p. 104.

cisme est obligé d'avoir recours, continue George Sand, aux vieilles formes païennes, formes à la fois poétiques, puériles et riantes qui portent une date précise et qui font de Jésus le dernier dieu du paganisme. Mais la raison du plus simple ouvrier, comme celle du prêtre, n'admet plus aujourd'hui le mythe catholique. Oui, ajoute Mme Sand, « si le prêtre jouit de sa raison, il ne croit pas à la divinité de Jésus ; donc, il ment aux hommes. Il en souffre s'il est un homme bien et religieux. Il en rit comme Satan s'il est charlatan et athée » (1). Le prêtre qui croit à la divinité du Christ est d'un autre âge ; c'est un égaré dans notre époque, « un homme qui a oublié de mourir il y a quelques siècles et qui vit parmi nous sous le coup d'une perpétuelle hallucination » (2). Voilà pour le prêtre. Quant au peuple, une fois « sorti des rêves merveilleux de l'enfance », il ne conservera de tout ce dogme catholique, qu'un vague souvenir poétique. Donc, affirme l'auteur de *La religion de la France*, c'est fini, « le peuple ne croit plus et ne croira jamais plus à la divinité de Jésus, par conséquent à tout l'édifice symbolique du culte » (3). Pourtant, le peuple aime Jésus, il le comprend et surtout, « il a découvert que Jésus était le premier et l'immortel apôtre de l'égalité. Jésus, enfant du peuple, martyr

(1) *Souvenirs de 1848*, p. 105.

(2) *Ibid.*, p. 105.

(3) *Ibid.*, p. 105.

de la vérité, victime dévouée pour la cause du faible, du pauvre et de l'esclave, Jésus est sa lumière, son ami, son symbole, son espoir » (1). Mais ce n'est pas là le Jésus des prêtres qui en ont fait un dieu, un faux dieu qui daigna « naître dans une étable pour enseigner aux hommes à se laisser conduire, atteler et battre comme le bœuf et l'âne » (2). Et, s'adressant aux prêtres, Mme Sand leur pose le dilemme suivant : « ...choisissez, ou des chrétiens qui rejettent les mystères et adoptent l'*Evangile*, ou des fous, des niais, des hypocrites qui adoreront l'idole et ne comprendront que le règne du mal, l'antique fatalité païenne » (3).

Mais si la simple et pure philosophie du Christ devient l'idéal et la foi du peuple, on dira que ce dernier est sans religion, car il lui manquera « un dogme inflexible et un culte consacré ». Quel sera donc le dogme de la France et quel sera son culte ? Telle est la matière à discussion des II^e et III^e articles publiés dans *La vraie République*.

Faisant l'historique de l'Eglise catholique en France, de cette Eglise qui « combat, boude, s'exile et revient en triomphe dans les carrosses de l'Empire, pour rebénir les autels profanés et sacrer un nouveau Charlemagne » (4), l'auteur montre le

(1) *Souvenirs de 1848*, p. 106.

(2) *Ibid.*, p. 106.

(3) *Ibid.*, p. 106.

(4) *Ibid.*, p. 107.

peuple qui, petit à petit, s'en sépare, devient indifférent, se détache du dogme ; pourtant l'idée chrétienne subsiste. « Ayons le courage de le reconnaître, il n'est plus besoin du dogme... Laissons donc végéter sur notre sol de la liberté cette vieille forme catholique, que l'esprit de Jésus a quittée depuis longtemps... Mais où est le Dieu ? Il n'est plus enfermé dans un calice d'or et d'argent... Comment s'appelle la religion ? Elle s'appelle *République*. Quelle est sa formule ? *Liberté, Egalité, Fraternité*. Quelle est sa doctrine ? *L'Evangile*, dégagé des surcharges et des ratures du moyen âge... Quels sont ses prêtres ? Nous le sommes tous. » (1).

Après le dogme, le culte ! Quel est le culte qui convient à cette religion qui s'appelle République et dont la formule se résume en trois mots : Liberté, Egalité, Fraternité ? La prêtresse, pontifiant devant son encrier, va nous en tracer les grandes lignes. Elle commence d'abord par reconnaître « la sublime nécessité » d'un culte à la France républicaine. « Le culte, comme nous l'entendons, c'est l'expression de l'idéal des masses ; c'est la proclamation de l'idée commune à tous ; et ce n'est que dans les manifestations publiques que cette idée prend une valeur religieuse. » (2). L'homme seul, isolé, n'a pas besoin de culte. Il est libre et ne relève que de sa

(1) *Souvenirs de 1848*, p. 109.

(2) *Ibid.*, p. 115.

conscience. Il faut donc un culte qui laisse à l'homme la liberté et qui lui enseigne la fraternité, un culte qui l'appelle et l'attire vers la communauté, un culte qui « entraîne dans ses fêtes fraternelles une foule d'amis improvisés qui ne s'aimaient pas, qui ne se connaissaient pas hier, mais qui, à l'appel du plus beau des sentiments, s'élancent, se joignent, vivent ensemble tout un jour, et oublient, dans le transport commun, l'inévitable mais triste notion de l'individualisme » (1). Réunions, fêtes publiques, agapes fraternelles à base d'enthousiasme et de charité: telle nous apparaît la vague ébauche du culte proposé par l'intrépide républicaine. Quant aux formes de ce culte, « elles seront éternellement libres, éternellement modifiables, éternellement progressives comme le génie de l'humanité » (2), ...et comme la doctrine de Pierre Leroux. « Elles s'appelleront fêtes publiques, et déjà Paris et la France en ont improvisé les ébauches ». George Sand recommande pour l'instant des fêtes simples, le luxe serait présentement une insulte à la misère du peuple. Plus tard, « la grande Eglise républicaine » fera œuvre de génie, mais « dans tous les temps, la beauté des fêtes résidera dans le sentiment public... et le peuple sera, par son con-

(1) *Souvenirs de 1848*, p. 116.

(2) *Ibid.*, p. 117.

cours enthousiaste, *le plus bel ornement de ses propres fêtes* » (1).

Il est intéressant de rapprocher ces digressions parfois bien confuses sur *Le culte de la France* d'un passage traitant du même sujet dans l'*Histoire de ma vie*, passage qui, hâtons-nous de le dire, nous paraît plus cohérent et plus acceptable. L'auteur déclare que la nécessité des cultes n'est pas encore chose jugée pour elle et qu'elle y voit aujourd'hui « autant de bonnes raisons pour l'admettre que pour la rejeter... Il faut reconnaître, continue l'auteur (et nous sommes d'accord), que, s'il est des esprits qui ont besoin, pour garder la foi, de s'assujettir à des pratiques extérieures, il en est aussi qui ont besoin, dans le même but, de s'isoler entièrement » (2).

Et le législateur de se poser, avec George Sand, la grave question morale : « L'homme sera-t-il meilleur en adorant Dieu à sa guise, ou en acceptant une règle établie ? » George Sand reconnaît, avec beaucoup de sincérité, certains côtés heureux de ce culte dont elle retranchera « les formes extérieures », dans *Le culte de la France* : « Je vois, dans la prière ou dans l'action de grâces en commun, dans les honneurs rendus aux morts, dans la consécration de la naissance et des principaux actes de la vie, des choses admirables et saintes que ne

(1) *Souvenirs de 1848*, pp. 117-118.

(2) *Histoire de ma vie*, t. IV, pp. 56-57.

remplacent pas les contrats et les actes purement civils. » (1). Mais elle voit aussi « l'esprit de ces institutions tellement perdu et dénaturé, qu'en bien des cas l'homme les observe de manière à en faire un sacrilège » (2). Pratiques dictées par prudence, par calcul, par lâcheté, par hypocrisie, par routine, qui souillent le culte et sur lesquelles Mme Sand ne peut prendre son parti. Le moyen de remédier à cette profanation ? « Tout mon siècle a cherché et cherche encore. Je n'en sais pas plus long que mon siècle. » (3). C'est peut-être là la raison pour laquelle elle écrira dans *Le culte de la France* : « Un culte quelconque, dans le sens qu'on a donné jusqu'ici aux formes extérieures, est donc non seulement inutile aux Français de la République, mais il leur serait encore impossible. » (4).

*
* *

La révolution de 1848 avait entraîné George Sand dans les violences de la polémique. Elle avait cru voir dans la nouvelle République s'accomplir son rêve humanitaire ; elle avait vu poindre l'âge d'or. Il fallut les terribles journées de Juin pour rompre le charme : « C'est à la suite de ces néfastes journées, nous confie-t-elle, que, troublée et

(1) *Histoire de ma vie*, t. IV, p. 57.

(2) *Ibid.*, t. IV, p. 57.

(3) *Ibid.*, t. IV, p. 57.

(4) *Souvenirs de 1848*, p. 114.

navrée jusqu'au fond de l'âme par les orages extérieurs, — ces orages qu'elle avait si ardemment appelés ! — je m'efforçai de retrouver dans la solitude, sinon le calme, au moins la foi... Les allusions directes aux malheurs présents, l'appel aux passions qui fermentent, ce n'est point là le chemin du salut ; mieux vaut une douce chanson, un son de pipeau rustique, un conte pour endormir les petits enfants sans frayeur et sans souffrance, que le spectacle des maux réels, renforcés et rembrunis encore par les couleurs de la fiction. » (1)

Cette « douce chanson », nous l'avons reconnue : c'est celle de la bonne dame de Nohant qui, à mi-voix, dit « adieu à la politique orageuse » (2).

(1) *La Petite Fadette*, préface.

(2) E. Caro. *George Sand*, p. 59.

CHAPITRE IV

Manifestations anticléricales

On a vu des penseurs, des philosophes, des écrivains grandir dans la foi catholique et abandonner plus tard la croyance de leur adolescence ; mais on les a vus aussi revenir, dans leurs vieilles années, à une certaine indulgence, à une disposition conciliante même, à l'égard des sentiments religieux de leur enfance. Ainsi firent Racine, Rousseau, et d'autres. Conversion non pas éclatante sans doute, mais apparente cependant ! On s'attendrait à ce que « la bonne dame de Nohant » eût suivi ce courant, vu son évolution vers l'amour-bonté et la fraternité évangélique. Il n'en est rien cependant. Pas de conversion, pas le plus « humble pèlerinage à Canossa », pour nous servir de l'expression de M. E. Seillière (1) ! Et pourtant, elle aurait pu suivre l'exemple de Rousseau, son maître, et plus près d'elle, celui de sa grand'mère, Mme Dupin de Francueil.

(1) E. Seillière. *George Sand, mystique de la passion*, p. 362.

Celle-ci, sur son lit de mort, avait accepté les derniers sacrements de l'Eglise. « J'ai la certitude, avait-elle confié à sa petite-fille, de ne faire ni une lâcheté, ni un mensonge en adhérant à des pratiques qui, à l'heure de quitter ceux qu'on aime, ne sont pas d'un mauvais exemple... J'ai toujours cru en Dieu. — Mais écoute ceci, ma fille : je ne l'ai pas assez aimé. J'ai manqué de courage, voilà ma faute, et, depuis le jour où j'ai perdu mon fils, je n'ai pu prendre sur moi de le bénir et de l'invoquer en aucune chose... Aujourd'hui qu'il m'appelle, je le remercie et le prie de me pardonner ma faiblesse ». (1) George Sand relate également la conversion de son vieux précepteur Deschartres : « Il avait toujours été matérialiste et n'avait pas réussi à me le cacher... Mais il se fit en lui une révolution soudaine et même extrême comme son caractère, car peu de temps après (il s'agit de la mort de M^{me} Dupin), je l'entendis soutenir avec feu l'autorité de l'Eglise. » (2). La petite-fille de la châtelaine, l'élève du vieux précepteur ne suivra pas l'exemple des deux « convertis » de Nohant. Même à l'occasion de la mort de la petite Jeanne Clésinger, en 1855, elle accusera la Providence et rejettera loin d'elle toute idée de résignation chrétienne. Donc, nous n'assisterons pas au retour de George Sand vers les rêveries mystiques du catholicisme de son adolescence. Jusqu'ici

(1) *Histoire de ma vie*, t. III, pp. 319 et suiv.

(2) *Ibid.*, t. III, p. 369.

et nous l'avons montré, le disciple de Pierre Leroux a cherché surtout à établir une religion humanitaire, en accord avec ses principes. La religion catholique, pour elle, est morte. C'est pourquoi ses attaques contre l'Eglise n'ont pas été, en somme, bien violentes. Son souci est de construire une religion nouvelle plutôt que de détruire celle qui est établie, à l'égard de laquelle elle manifeste, du reste, une profonde indifférence : « Laissons donc végéter sur le sol de la liberté, disait-elle en 1848, cette vieille forme catholique, que l'esprit de Jésus a quittée depuis longtemps. » (1). Mais à partir de 1855, note E. Seillière, on la voit « s'engager... sur les voies d'un anticléricalisme hargneux qui la conduisit aux plus extrêmes violences de plume ou de parole » (2). Et, très sincèrement, elle pouvait écrire à Gustave Flaubert, en 1868, exprimant ainsi sa pensée religieuse : « Le christianisme a été une toquade, et j'avoue qu'en tout temps, il est une séduction quand on n'en voit que le côté tendre; il prend le cœur. Il faut songer au mal qu'il a fait pour s'en débarrasser. Mais je ne m'étonne pas qu'un cœur généreux comme celui de Louis Blanc ait rêvé de le voir épuré et ramené à son idéal. *J'ai eu aussi cette illusion ; mais, aussitôt qu'on fait un*

(1) *Souvenirs de 1848*, p. 109.

(2) E. Seillière, *George Sand, mystique de la passion*, p. 364.

pas dans le passé, on voit que ça ne peut pas se ranimer... » (1)

Il faut noter également la mauvaise impression qu'exerça sur sa pensée religieuse le séjour qu'elle fit à Rome en 1855. Pour distraire sa mère, après la mort de Nini Clésinger, Maurice l'emmena en effet en Italie. Installée à Frascati, elle se livrait au plaisir d'herboriser dans la campagne romaine, et c'est là le seul bon souvenir qu'elle rapporta de son voyage. Rome lui déplut souverainement : « Eh bien non, je ne veux rien admirer, écrit-elle, rien aimer, rien tolérer dans le royaume de Satan, dans cette vieille caverne de brigands. Je veux cracher sur le peuple qui s'agenouille devant les cardinaux... Si quelqu'un prend, grâce à moi, Rome, telle qu'elle est aujourd'hui, en horreur et en dégoût, j'aurai fait quelque chose. » (2).

Ce séjour dans la ville éternelle lui inspira un roman, la *Daniella*, qui parut dans *La Presse*, et qui attira beaucoup d'ennuis à son auteur, comme le témoigne la lettre qu'elle adresse à Charles Poncey, le 20 avril 1857 :

« ...Je suis bien aise que *Daniella* vous ait amusé. La danse a fini par un coup de balai que la police m'a donné dans les jambes, pour m'apprendre à dire que le pape était un fichu souverain et

(1) *Correspondance*, t. V, p. 272.

(2) *Ibid.*, t. IV, p. 99.

sa prêtraille une clique. La police est si pieuse. Et puis, quelques Italiens bêtes m'ont cherché noise, ce qui m'a forcé de me moquer d'eux. Vous avez dû voir tout cela dans le *Siècle*. Si vous ne l'avez pas lu, par hasard, ne le cherchez pas, ça n'en vaut pas la peine... » (1)

W. Karénine, toujours très renseignée et surtout bien documentée, note à ce sujet : « C'est ainsi que *Daniella* causa à son auteur beaucoup d'ennuis et d'inquiétudes. Il faut d'abord noter, dès à présent, que l'excitation extrême de Mme Sand contre le catholicisme et le clergé — qui se fait déjà sentir dans la *Daniella* et dans les lettres d'Italie et se laisse de plus en plus remarquer chez elle dès cette époque — arriva à son apogée dans la décade suivante, de 1860 à 1870, et se fit voir dans des œuvres littéraires ainsi que dans certains faits notoires de sa vie privée... » (2)

L'auteur russe ajoute que les ennuis causés par la *Daniella*, ne se bornèrent pas pour George Sand à de simples polémiques de journaux. *La Presse* où parut *Daniella* reçut deux avertissements, parce que les tendances nettement anticléricales de l'auteur, ainsi que l'exposé des exploits de Jean Valreg, le héros du roman, en compagnie des membres d'une société secrète, pour déjouer la surveillance de la

(1) Lettre à Charles Poncy, citée par W. Karénine. *George Sand, sa vie et ses œuvres*, t. IV, pp. 368.

(2) Ibid., t. IV, pp. 368-369.

police, ne pouvaient plaire aux ministres du second Empire. Un troisième avertissement, suivi de la suspension du journal pour deux mois, fut donné en décembre. George Sand comprit que son roman devait mécontenter les cléricaux et surtout leur protectrice, l'impératrice Eugénie. Elle craignait, d'un autre côté, que les ouvriers au service du journal ne restassent sans travail. Elle prit donc le parti de s'adresser directement à l'impératrice, implorant sa miséricorde pour des ouvriers innocents. La lettre est datée du 9 décembre : « Une mesure de rigueur légale vient de frapper le journal *La Presse*, en décrétant sa suspension pour deux mois. Les financiers qui exploitent ces vastes entreprises ont peut-être le moyen d'en subir les accidents ; mais les gens de lettres, qui ne sont pas solidaires dans la rédaction, et surtout les *mille ouvriers* employés à la partie matérielle et que la suspension de leur travail quotidien jette en plein hiver sur le pavé, sont-ils coupables et doivent-ils être punis ?... »

« Mais le châtiment tombe sur des travailleurs étrangers au fait incriminé, et peut-être très dévoués, pour la plupart, à la main qui les frappe. J'ose donc dire à Votre Majesté que, la loi ayant été appliquée et l'autorité satisfaite, là pourraient commencer le rôle de la douceur et le bienfait de la clémence... » (1).

(1) *Correspondance*, t.IV, pp. 119 et 120.

Parmi les lettres adressées à Mlle Leroyer de Chantepie, dont George Sand semble être le directeur spirituel, il en est une qui n'est pas autre chose que la condamnation du catholicisme, une attaque violente contre le dogme de l'Eglise :

« Nohant, 5 juin 1858.

« Il n'y a pas, je crois, d'âme plus généreuse et plus pure que la vôtre, et elle ne serait pas sauvée ! Ce dogme catholique vous tue, et, si je vous dis qu'il faut en sortir, vous n'aurez peut-être plus ni amitié pour moi, ni confiance. Pourtant, c'est ma conviction, le dogme de l'enfer est une monstruosité, une imposture et une barbarie. Dieu, qui nous a tracé la loi du progrès et qui nous y pousse malgré nous, nous défend aujourd'hui de croire à la damnation éternelle ; c'est une impiété que de douter de sa miséricorde infinie et de croire qu'il ne pardonne pas *toujours*, même aux plus grands coupables.

« Je vous croyais autrefois heureuse par la foi catholique, et les croyances douces et tranquilles dans les belles âmes me paraissent si sacrées, que je vous disais : « Allez à tel prêtre, ou à tel philosophe chrétien, ou à tel ami qui vous semblera propre à vous rendre l'ancienne sérénité où vos nobles sentiments ont pris naissance et force. »

« Mais voilà que le doute est entré en vous,

et que la voix du prêtre vous jette dans une sorte de vertige. Quittez le prêtre et allez à Dieu, qui vous appelle, et qui juge apparemment que votre âme est assez éclairée pour ne pouvoir plus supporter un intermédiaire sujet à erreur ». (1)

Elle revient à la charge dans une autre lettre :

« ...Allez à Dieu sans intermédiaire et sans prêtre ; ou si la confession vous paraît un devoir, remplissez-le naïvement et sans examen. Confessez-vous de votre mieux et même des fautes involontaires ; de cette façon, rien ne manquera à votre sincérité de cœur, et le confesseur vous grondât-il plus que de raison, soyez sûre que Dieu appréciera avec plus de clarté et d'indulgence.

« Je vous avoue que pour mon compte, j'en suis venue à regarder le prêtre comme l'agent du mal en ce monde, mais je ne discute pas les convictions de doctrine chez des personnes de votre mérite. Ce que je blâme avec tout le respect qui vous est dû, c'est que vous restiez dans l'impasse du doute, sans faire d'effort suprême pour en sortir. Acceptez complètement l'Eglise si vous vous y

(1) *Correspondance*, t. IV, pp. 157 et 158. Dans la correspondance imprimée, cette lettre est datée du 5 juin 1858. W. Karénine la place en janvier 1863, l'année même où parut *Mademoiselle La Quintinie*. Voir W. Karénine, *George Sand, sa vie et ses œuvres*, t. IV, pp. 427-428.

croyez obligée ; ne discutez rien et vous retrouverez la paix... » (1).

L'anticléricalisme de George Sand se manifeste également dans sa correspondance avec le prince Jérôme dont les convictions religieuses ne diffèrent guère de celles de l'auteur de *Mademoiselle La Quintinie*. « Rapprochés l'un de l'autre, en 1848, a écrit E. Seillière, par leurs communes aspirations républicaines, ils le seront davantage encore sous le second Empire par la couleur de leurs opinions religieuses. » (2). On sait que Maurice Sand accompagna le prince au cours de ses voyages, et que ce dernier accepta d'être le parrain, avec George Sand pour marraine, de sa fille aînée Aurore, baptême de rite protestant, administré par un pasteur à peu près libre penseur.

En 1862, lors du mariage de son fils avec Lina Calamatta, la châtelaine écrit au prince pour l'inviter à « passer vingt-quatre heures » à Nohant : « ...peut-être seriez-vous un peu compromis par notre liberté de conscience ? — pas de prêtre !

« Nous sommes excommuniés, comme tous ceux qui, de fait ou d'intention, ont souhaité l'unité de l'Italie et le triomphe de Victor-Emmanuel ; nous nous tenons pour chassés de l'Eglise. Mais ne le

(1) Lettre du 16 janvier 1863, qui ne figure pas dans la correspondance imprimée. Citée par W. Karénine, *George Sand, sa vie et ses œuvres*, t. IV, p. 428.

(2) E. Seillière, *George Sand, mystique de la passion*, p. 372.

dites pas à la princesse Clotilde ! Il ne faut pas faire pleurer les anges. Elle croit — nous ne croyons pas, nous autres, — à l'Eglise catholique. Nous serions hypocrites d'y aller. » (1). Dans une autre lettre du 22 juillet 1862, l'auteur de *Spiridion* parle à son correspondant du jeune héritier qui vient de naître dans la famille princière : « La princesse est une brave mère de nourrir son enfant ! Vous, il faut en faire un homme, de cet enfant-là. Vous serez un tendre père, j'en suis sûre, parce que vous avez été un bon fils ; mais occupez-vous, *vous-même* de son éducation... donnez-lui un baiser pour moi, au nom du bon Dieu, le roi des rois, avec qui je ne suis pas trop mal. » (2). En 1863, elle écrit encore au père du petit prince : « Votre fils est beau, très beau, à ce qu'ils disent... Monseigneur, ne le laissez pas élever par les prêtres ! » (3).

Elle lui écrira de même ses inquiétudes sur l'avenir clérical dont la France est menacée : « ...je vois avec une profonde inquiétude le développement effroyable de l'esprit clérical. Il (l'empereur) ne sait pas, il ne peut pas savoir à quel point le prêtre s'est glissé partout et quelle hypocrisie s'est glissée aussi dans toutes les classes de cette société enveloppée dans le réseau de la propagande papiste. » (4)

(1) *Correspondance*, t. IV, p. 329.

(2) *Ibid.*, t. IV, p. 331.

(3) *Ibid.*, t. IV, p. 344.

(4) *Ibid.*, t. IV, p. 314.

Dans la même lettre, elle accuse les prêtres, « cette faction ardente et tenace », de saper le terrain sous l'empereur. Le peuple ne sait plus ce qu'il doit « défendre et vouloir ». Il entend son curé prêcher dans chaque village que « l'Eglise est la seule puissance temporelle du siècle. » Le temps est venu donc de braver le prêtre. « Tout le salut est en vous, et en vous seul », écrit-elle à son princier correspondant. Elle s'en prend aussi à la Société de Saint Vincent de Paul, qui « est très unie, elle marche comme un seul homme, elle est la reine des sociétés secrètes. Elle a un pied partout, même dans les écoles... » (1). Il est temps ajoute-t-elle, de réagir ; mais dans un an, ce sera trop tard et nous reviendrons à la Restauration, « de cent ans en arrière ». Si tout cela arrive, malgré le peu de force qui lui restera, George Sand fuira la France, préférant vivre chez les Hurons « que de vivre dans les parfums de la sacristie. » (2)

Elle trouve l'empereur trop peu vigilant : « Devant l'envahissement du pouvoir clérical, il me semble que la France est encore plus menacée que l'Italie. Est-ce une finesse de l'empereur pour laisser constituer chez nous une Eglise gallicane pendant que celle de Rome tomberait ? Le jeu se-

(1) *Correspondance*, t. IV, pp. 315-316.

(2) *Ibid.*, t. IV, p. 316.

rait habile, mais périlleux. Le prêtre peut bien ruser au plus fin, gallican ou non, et je ne vois pas ce que l'honneur français gagne à remporter ce genre de victoires. » (1)

L'Altesse Impériale ayant demandé ce que pensait la châtelaine de Nohant de la *Vie de Jésus* de Renan, celle-ci répond : « Voilà Jésus bien démoli ! Tant pis pour lui ! tant mieux pour nous peut-être. Sa religion est arrivée à faire autant de mal pour le moins qu'elle avait fait de bien ; et comme — que ce soit ou non l'avis de M. Renan — je suis persuadée, aujourd'hui, qu'elle ne peut plus faire que du mal, je crois que M. Renan a fait le livre le plus utile qui pût être fait en ce moment-ci. » (2)

Qu'on se souvienne également des lettres que Mme Sand écrivait à M. Bascans, à propos de l'instruction religieuse de sa fille Solange : « Vous m'obligerez beaucoup, lui disait-elle, désormais, de lui supprimer entièrement la messe comme un temps fort mal employé... » (3). Elle manifestera plus tard le même souci au sujet du jeune Francis Laur qu'elle patronne. Si celui-ci fait alliance avec le prêtre, sa protectrice lui tirera sa révérence. Parcourons plutôt la correspondance qu'elle échange, à propos de ce jeune homme, avec Louis Maillard :

(1) *Correspondance*, t. IV, p. 336.

(2) *Ibid.*, t. IV, p. 365.

(3) Voir chap. III, p. 144 et suiv.

Nohant, 17 février 1863.

« ...Mme Maillard va à la messe, c'est bien, elle y croit ; mais j'espère que Francis et René n'y vont pas. Le jour où ils feraient alliance avec le prêtre, je leur tirerai ma révérence. Les garçons qui font ce pacte n'ont plus besoin de personne, et on n'a plus qu'à se méfier et se préserver d'eux »

Quelques jours plus tard, elle ajoute :

Nohant, 22 février 1863.

« ...Enquête faite, dites-vous, les enfants ne vont pas à la messe. Mais je n'ai pas ouï dire qu'ils y eussent été ? Si j'ai pensé à la messe, c'est que vous m'écriviez : *Mme Maillard est à la messe et Francis crie la faim*. D'où j'ai conclu naturellement que Mme Maillard allait à la messe, ce qui est fort bien vu et ne me regarde pas ; mais ce qui m'a fait penser à vous dire je ne sais plus quoi, en général, sur mes deux garçons de chez vous. Je sais qu'il y a une propagande organisée qui s'empare tant qu'elle peut des jeunes esprits pour les fausser ; j'étais déjà assez mécontente que ma nièce eût mis ses fils chez les prêtres. Elle s'en mord les doigts à

présent. Je crois que René les juge bien, ces bons messieurs, et en somme je n'ai guère d'inquiétude qu'ils aient déteint sur lui. » (1)

Le développement de l'esprit clérical est, selon George Sand, le grand danger qui menace l'humanité. Elle écrit dans ce sens à A. Barbès, le 12 mai 1867 : « ...On a encouragé l'esprit prêtre, on a laissé les couvents envahir la France et les sales ignorants s'emparer de l'éducation ; on a compté qu'ils serviraient le principe d'autorité en abrutissant les enfants, sans tenir compte de cette vérité que, qui n'apprend pas à résister ne sait jamais obéir. » (2)

L'esprit clérical empêche le progrès. C'est ce que George Sand constate au cours d'un voyage en Bretagne. Elle contemple la catholique Bretagne, la terre des pardons, du même œil qu'elle avait regardé, quelques années auparavant, la Ville éternelle, « ...c'est laid, ces hommes du passé, écrit-elle à G. Flaubert, avec leurs culottes de toile, leurs longs cheveux, leurs vestes à poches sous les bras, leur air abruti, moitié pochard, moitié dévot... Il n'y a rien là où règne le prêtre et où le vandalisme

(1) Cette lettre et la précédente ne figurent pas dans la correspondance imprimée. Elles sont citées par W. Karénine, *George Sand, sa vie et ses œuvres*, t. IV, pp. 423-424.

(2) *Correspondance*, t. V, p. 196.

catholique a passé, rasant les monuments du vieux monde et semant les poux de l'avenir. » (1)

En 1869, arrivant à Paris, « neuf heures du soir, en belle santé et nullement fatiguée », elle écrit à son fils pour lui raconter le voyage qu'elle vient de faire, au cours duquel elle a visité Reims. Voici ce qu'elle dit de la glorieuse cathédrale : « La cathédrale de Reims est une belle chose ; mais c'est pourri d'obscénités, et parfaitement catholique. » Elle a relevé dans les sculptures du porche un détail scabreux, symbolisant la luxure, « ... charmant spectacle pour les jeunes communiantes. » (2)

« Pas de prêtre ! » avait écrit Mme Sand au prince Jérôme Napoléon, en lui faisant part du mariage de son fils avec Lina Calametta. Elle donnera à M. Leblois, pasteur à Strasbourg, les raisons de ce mariage civil : « Mon fils s'est marié civilement l'année dernière. D'accord avec sa femme, son beau-père et moi, il n'a pas fait consacrer religieusement son mariage. L'Eglise catholique, dans laquelle nous sommes nés, professe des dogmes et les corrobore de doctrines antisociales et antihumaines, qu'il nous est impossible d'admettre. » (3)

(1) *Correspondance*, t. V, p. 136. 21 septembre 1866. M. E. Seillière, dans son intéressant ouvrage *George Sand, mystique de la passion*, place le voyage en Bretagne en 1862. C'est sans doute une erreur.

(2) *Correspondance*, t. V, p. 322.

(3) *Ibid.*, t. IV, p. 354.

Maurice Sand, ayant manifesté le désir de faire son fils protestant après avoir fait consacrer son mariage par un pasteur, la châtelaine se met à la recherche d'une Eglise libre. Elle incline vers le protestantisme. Elle réfléchit longtemps, avant de fixer son choix. Elle correspondit à ce sujet avec plusieurs représentants de l'Eglise réformée, tout particulièrement avec M. Leblois, pasteur à Strasbourg et M. Schaeffer, à Colmar. Elle songeait au protestantisme, écrit-elle à M. Leblois, « uniquement parce qu'il est une protestation contre le joug romain... ». Mais le protestantisme n'était pas suffisamment épuré : « Deux dogmes, l'un odieux, l'autre inadmissible, la divinité de Jésus-Christ et la croyance au diable et à l'enfer, nous faisaient reculer devant un progrès religieux qui n'avait pas encore eu la franchise ou le courage de rejeter ces croyances.

« Vos sermons nous délivrent de ce scrupule, et mon fils, voulant que son mariage et la naissance de son fils soient religieusement consacrés, je n'ai plus d'objections à lui faire contre deux sacrements qui attacheront son union et sa paternité à votre communion. » (1)

Selon cette lettre, Mme Sand a donc fait un grand pas vers le protestantisme. Et pourtant, dé-

(1) *Correspondance*, t. IV, p. 355.

clare l'abbé Clément, « Mme Sand n'aimait pas le protestantisme, trop froid, trop rigide dans ses dogmes et les cérémonies de son culte. » (1). L'abbé Clément rapporte, dans ses souvenirs, une conversation au cours de laquelle la châtelaine lui aurait déclaré : « Ah ! ces protestants, je ne devrais pas en dire de mal, ils m'ont toujours comblée de politesse, que n'ont-ils pas fait pour m'attirer dans leur secte ! Les malheureux ! ils ont ôté au catholicisme tout ce qui me plaît, tout ce qui va au cœur. » (2)

Il est facile de se rendre compte de l'inquiétude de Mme Sand au sujet de la « conversion » de sa famille au protestantisme. Elle craignait qu'en quittant l'Eglise de Rome, ses enfants ne tombent sous la règle d'une autre Eglise peut-être plus intolérante encore. Et puis ! il faut bien le dire : le protestantisme lui paraissait encore trop « romain » ; il n'avait pas suffisamment évolué ; ses dogmes, ceux surtout de la divinité du Christ et de l'existence du diable et de l'enfer, étaient encore trop près de ceux du catholicisme. Il n'y a, pour s'en rendre compte, qu'à parcourir l'une de ses lettres à M. Schaeffer, ministre protestant à Colmar, lettre que nous citons tout entière :

(1) Abbé Clément, Souv. d'un curé de campagne, *La Quinzaine*, 1^{er} juillet 1901, p. 82.

(2) Ibid., p. 82.

A Monsieur Ad. Schaeffer,
ministre protestant à Colmar.

Monsieur,

« J'ai beaucoup tardé à vous répondre. Un heureux événement de famille m'a ôté tout loisir pour la lecture et la correspondance.

« J'ai enfin lu votre livre et allant droit au fait avec la franchise que commande l'estime fraternelle, je vous dirai pourquoi je n'ai pas parlé du protestantisme avec une entière sympathie. C'est parce que, dans le présent, le protestantisme n'a pas fait *sur toute la ligne*, comme on dit d'une armée, le pas décisif et nécessaire qu'il devait, qu'il doit faire, sous peine de tomber dans le même discrédit que le catholicisme. Le protestantisme, à qui je pardonnerais jusqu'à un certain point de concevoir la divinité de Jésus, parce que ce dogme ne choque que la raison et trouve son excuse dans le sentiment, — le protestantisme, dis-je, n'a point abjuré le dogme de l'enfer qui révolte la raison, la conscience et le sentiment.

« Depuis que j'ai publié *Mademoiselle La Quintinie*, j'ai reçu beaucoup de lettres et d'écrits protestants. J'ai été renseignée sur la situation des esprits et des cœurs dans l'Eglise réformée et j'ai vu avec une grande satisfaction qu'un assez grand

nombre de ses membres avait accompli le double progrès que réclamait ma conscience. Je le dirai à l'occasion.

« Vous dites d'excellentes choses dans votre *Essai sur la tolérance*.

« Vous les dites bien, avec noblesse et simplicité. Toutes vos critiques du catholicisme portent juste et sur la question historique, tout ce qui est digne du nom d'homme vous donne aujourd'hui raison.

« Mais vous arrivez à la doctrine de tolérance proclamée par Jésus-Christ, et je vois là dans le texte sacré, des monstruosité qui m'arrêtent. Jésus croit à l'enfer et il aime à y croire. Son régime de douceur et de miséricorde, il en croit l'homme capable, puisqu'il le lui enseigne, mais il le refuse à Dieu. Il compte que son père le vengera ; il espère que la vertu de ses disciples amassera des charbons ardents sur la tête de leurs persécuteurs, il condamne ceux-ci à la géhenne du feu. Enfin, s'il a dit les paroles qu'on lui prête, sa mansuétude ne serait qu'une politique habile, et son cœur, transportant le châtimeut de ses adversaires dans l'éternité, eût recélé des trésors d'intolérance et de colère : ou Jésus-Christ n'a jamais dit ces paroles, ou Jésus-Christ n'est pas Dieu. Il faut choisir, et vous deviez ici nous renseigner et vous prononcer. Otez l'enfer et vous qui comprenez si bien le pardon des injures sur la terre, ne faites pas Dieu au-dessous de votre image. Si Jésus est le fils de Dieu, affirmez

qu'il n'est pas au-dessous de son père et que ce qu'il a délié sur la terre est délié dans le ciel. Affirmez qu'on l'a outragé en remplissant sa bouche de menaces et de malédictions.

« S'il n'est pas Dieu, pardonnons-lui d'avoir eu les superstitions et les imperfections de son temps et de son milieu, mais ne passons point à côté d'une question si grave. Il n'y a pas de tolérance qui tienne et vos propres arguments contre l'impossibilité de tolérer l'intolérance sont ici dans toute leur force. Détrônons ce faux dieu, ou déchirons les pages sacrées qui le calomnient.

« Vous ouvrez la porte à la liberté d'interprétation, je le sais, mais pour que les esprits éclairés et les âmes vraiment aimantes se rallient à votre Eglise, il faudra bien l'ouvrir toute grande, cette porte au delà de laquelle on veut voir le vrai Dieu. Ministres de la foi, vous la tenez entre-bâillée, cette porte du ciel, elle n'est ni ouverte ni fermée. Prenez garde, les nouvelles générations n'y passeront pas si l'enfer est au seuil.

« Pardonnez-moi de vous dire tout cela, mais soyez sûr que ce n'est pas ma croyance personnelle qui veut entrer en lutte avec la vôtre. Je porte en moi la conscience du genre humain. Elle est en vous également, consultez-la, écoutez-la, elle vous dira qu'il faut qu'une des deux Eglises qui se partagent les croyances actuelles fasse un pas décisif dans la vérité et la justice. Il y a mille à parier

contre un que l'Eglise romaine périra sans transiger tandis qu'il semble aujourd'hui que le protestantisme commence à s'ébranler devant le monde affamé, enfiévré de progrès. Si vous êtes du côté de ce mouvement qui peut nous sauver du matérialisme, je suis avec vous, Monsieur, et rien d'irréversible ne nous sépare. Sinon ne vous étonnez pas qu'avec tous les libres penseurs de mon temps, je ne veuille être ni avec les protestants, ni avec les catholiques.

« Et croyez quand même à mes sentiments affectueux et distingués. » (1)

Au sujet du baptême protestant du fils de Maurice, Mme Sand, tout occupée de la pièce de *Villemer*, dont on remettait de jour en jour la première à l'Odéon, écrivait à ses enfants, le 21 février 1864 : « Je croyais avoir répondu à votre question. Comment, si je veux être marraine de mon Cocoton ? Je crois bien ! Si c'était comme catholique, je dirais : « Non ! ça porte malheur. » Mais l'Eglise libre, c'est différent, et vous ne deviez pas douter un instant de mon adhésion (2). Hélas ! le baptême protestant ne devait pas porter à l'enfant plus de bonheur que le sacrement catholique. L'enfant mourut quelques

(1) Cette lettre ne figure pas dans la *Correspondance*. Elle parut dans l'*Amateur d'autographes*, le 15 janvier 1900. Elle est citée par W. Karénine, *George Sand, sa vie et ses œuvres*, t. IV, p. 424 et suiv.

(2) *Correspondance*, t. V, p. 13.

mois plus tard, en juillet 1864, à Guillery. « Un pasteur protestant de Nérac est venu faire la cérémonie, au milieu de la population catholique, qui est habituée à vivre côte à côte avec le protestantisme. » (1)

Voici au sujet de cet enterrement protestant une lettre que M. J. Pédézert, le vénérable professeur de Montauban, écrivait à M. Henry Dartigue, le 22 avril 1904.

« Cette grande femme était impure et bonne. Son cœur valait mieux que sa vie. Son fils Maurice s'était fait protestant. Il était, par hasard, chez son père, avec sa mère (?), dans le Lot-et-Garonne. Il perdit un enfant. On fit appeler, pour l'enterrer, Jules Molines, de Nérac, frère de Louis Molines, de Montpellier. Mme Dudevant (c'est bien le nom du baron ?) fut si émue des paroles chrétiennes du pasteur qu'elle l'en remercia en fondant en larmes. On invita le pasteur à dîner; il se retira pour ne pas changer de langage. C'est lui-même qui me dit la tristesse profonde et me répéta les paroles touchantes de George Sand. » (2)

Le fils de Mme Sand fera donc avec la permission, disons même avec le conseil de sa mère, un

(1) *Correspondance*, t. V, p. 46.

(2) Henry Dartigue. *La religion de George Sand*, dans la *Revue chrétienne*, 1904, p. 137 et suiv.

mariage protestant ; son petit-fils sera baptisé et enterré dans la religion protestante. Maurice Sand eut deux autres enfants : Aurore, née en 1866, et Gabrielle en 1868. Ces deux enfants furent baptisées en décembre 1868, dans la religion protestante également. George Sand fut la marraine d'Aurore et le prince Jérôme le parrain. Mme Sand écrit à Flaubert à ce sujet, le 20 novembre 1868 : « Tu me dis « Quand se verra-t-on ? » Vers le 15 décembre, ici, nous baptisons *protestantes* nos deux fillettes. C'est l'idée de Maurice, qui s'est marié devant le pasteur, et qui ne veut pas de persécution et d'influence catholique autour de ses filles. C'est notre ami Napoléon qui est le parrain d'Aurore ; moi qui suis la marraine. » (1)

On comprendra mieux la position nettement anticléricale de George Sand à partir de 1860, si l'on se souvient des événements de cette même époque. La guerre d'Italie fait adopter à Napoléon III une nouvelle politique. « Jusqu'en 1859, note M. Ch. Seignobos, l'absolutisme autoritaire, appuyé sur l'armée et le clergé, imposé sans ménagements, réduit au silence la presse et les partis ; en 1859 s'ouvre une ère de concessions à l'opinion et de conflits avec l'opposition, où renaissent peu à peu la liberté et la vie politique. » (2). Avant son départ

(1) *Correspondance*, t. V, pp. 285-286.

(2) Ernest Lavisse. *Histoire de France contemporaine*, t. VII, pp. 1-2.

pour l'Italie, l'empereur donne au prince Jérôme la présidence du Conseil privé et du Conseil des Ministres. Le prince Jérôme — on l'a vu dans les pages qui précèdent — confidant intime de George Sand, est nettement anticlérical. Comme l'empereur et comme George Sand, il souhaite l'unité italienne et le triomphe de Victor-Emmanuel (1). La question du pouvoir temporel du pape divise la France. En laissant le nouveau roi d'Italie occuper les Etats de l'Eglise, Napoléon irrite ses partisans catholiques très attachés au pouvoir temporel et soutenus par l'impératrice, espagnole et très catholique. Il s'ensuivra des luttes assez vives entre le gouvernement et le clergé qui va essayer de reprendre son ancienne influence. George Sand voit le moment venu pour elle de dénoncer les menées du clergé, cette faction, dit-elle, qui sape le terrain sous l'empereur. (2)

« Toutes ces idées et tous ces sentiments anti-orthodoxes de George Sand, déclare W. Karénine, trouvèrent leur écho dans *Mademoiselle La Quintinie* », (3) roman qui parut en 1863, dans la *Revue des Deux Mondes*. Ce livre, qui fit beaucoup de bruit, est un roman militant : « Je suis soldat, écrit George Sand, et mon devoir est la guerre quand l'on envahit la patrie de mon idée. Mais ce n'est pas

(1) Voir *Correspondance*, t. IV, p. 329.

(2) *Ibid.*, t. IV, pp. 315-316.

(3) W. Karénine. *George Sand, sa vie et ses œuvres*, t. IV, p. 429.

de politique que je m'occupe, sachez-le. Vous me demandiez aussi le sujet de ce roman qui m'occupe si fort ? Je vous l'ai dit, je crois. C'est la guerre aux hypocrites... » (1)

La Revue venait de publier le roman de Feuilleton : *l'Histoire de Sibylle*, roman inoffensif, mais dans lequel George Sand vit une provocation directe à son adresse. On sait que Sibylle refuse d'épouser le jeune homme qu'elle aime, parce que ce dernier ne partage pas sa foi catholique. George Sand soutiendra la thèse contraire : un jeune libre penseur refusant d'épouser la jeune fille qu'il aime, tant que celle-ci ne lui sacrifiera pas sa foi catholique.

On sait, par la correspondance entre George Sand et le directeur de *la Revue*, que Mme Sand lut le roman de *Sibylle*. Elle y trouva « un grand talent », mais elle déclare à Buloz que ce « catholicisme lui tapait sur les nerfs ». Le moment est venu de « dire son mot contre le mensonge du siècle ». Elle écrit précisément un roman dans ce sens. Mais *la Revue*, l'acceptera-t-elle ? « Aurez-vous toujours la porte ouverte aux orthodoxes, et par hasard, la fermerez-vous aux libres esprits dans le roman ? » (2). François Buloz rassure sa collaboratrice. Il applaudit à l'idée de George Sand et lui sait gré de faire

(1) Lettre à E. Rodrigues, du 27 octobre 1862, citée par W. Karénine. *George Sand, sa vie et ses œuvres*, t. IV, p. 431.

(2) Voir M. L. Pailleron. *Les derniers romantiques*, p. 116.

« ce roman anti-catholique... je serai heureux de l'insérer dans la *Revue*. Cette fausse orthodoxie ne me plaît guère non plus... » (1).

M. L. Pailleron note que Buloz désirait voir Mme Sand consacrer un roman à son pays natal, la Savoie, « ...c'est une de ses idées les plus chères. En outre, le directeur de la *Revue*, qui avait pris contact depuis quelques années avec la vie de province, demeurerait stupéfait de certains usages quasi féodaux, de superstitions même, qui choquaient son bon sens, et révoltaient souvent son goût de la justice et de l'équité... Enfin et par-dessus tout, il désirait entendre dénoncer l'ultramontanisme. Il y voyait un danger pour son pays, une menace même : il y a là matière à roman. Qui l'entreprendra, ce roman vengeur ? Parbleu, ce sera George. Aussi a-t-il minutieusement décrit à l'auteur de *Lélia*, qui ne demande pas mieux que de l'entendre, l'influence occulte du clergé dans les familles piémontaises, dominant une société arriérée, fermée, une société de « hobereaux ». C'est le nom dont François Buloz gratifie la petite noblesse du pays... » (2)

L'occasion était favorable ; George Sand sut en profiter tout en donnant la riposte à O. Feuillet, à

(1) Collection S. de Lovenjoul. f. 48, cité par M. L. Pailleron. *Les derniers romantiques*, p. 116.

(2) M. L. Pailleron, *Les derniers romantiques*, p. 117.

la place même où celui-ci avait soutenu sa thèse. Ainsi naquit *Mademoiselle La Quintinie*.

Parlant du livre d'Octave Feuillet, Sainte-Beuve déclare que l'auteur « a remué dans ce roman de grosses questions, plus grosses peut-être qu'il n'avait d'abord pensé : questions théologiques, sociales, questions de présent et d'avenir. » Puis, passant à George Sand, dont le roman *La Quintinie* était en cours de publication, il ajoute : « George Sand, on le sait, s'en est émue ; l'aigle puissante s'est irritée comme au jour du premier essor : elle a fondu sur la blanche colombe, l'a enlevée jusqu'au plus haut des airs, par-dessus les monts et les torrents de Savoie, et à l'heure qu'il est, elle tient sa proie comme suspendue dans sa serre. Thèse contre thèse, théologie contre théologie, et tout cela en roman ; c'est un peu rude. » (1)

George Sand répondit au célèbre critique : « J'ai lu un article excellent de vous sur Feuillet, qui finit par un mot trop brillant sur moi. Je suis un bien vieux aigle pour emporter les jeunes talents et en faire une bouchée. Je regrette beaucoup que Buloz n'ait pas publié la préface de mon livre. J'y rendais justice au talent et à la bonne foi de l'auteur de Sibylle... » (2)

(1) Sainte-Beuve. *Nouveaux lundis*, t. V, p. 40.

(2) *Lettres à A. de Musset et à Sainte-Beuve*, p. 249.

Voyons cette préface ; elle vaut la peine d'être détaillée. George Sand, en effet, rend justice à l'auteur de *Sibylle*. Le sujet est « assez beau, pour tenter plus d'un écrivain. » Elle reconnaît avec le mérite de la forme, « l'importance et la grandeur de la pensée du livre. » Surtout, elle félicite O. Feuillet d'avoir eu le courage de traiter, « sous cette forme de roman, la question si grave et si peu romanesque de la croyance religieuse. » Elle lui sait gré d'avoir montré « que les luttes de la conscience et l'analyse des idées les plus hautes sont du ressort de l'art littéraire. » Le succès de Feuillet l'engage elle-même « à continuer et à reprendre » ce qu'elle a si souvent essayé sous les feux de certaines critiques indignées. « *L'Histoire de Sibylle*, nous confie-t-elle, est le roman d'une âme ; *Mademoiselle La Quintinie* est l'histoire d'un prêtre, avec toute la rigueur de ses déductions et tous les développements que la pensée du livre comporte. » — Entendez, prêtres ! c'est la déclaration de guerre ! — La préface continue sur le développement de cette idée : « Il y a l'humanité qui cherche sa voie et qui flotte entre le prêtre et le philosophe, entre le passé et l'avenir. » (1) La solution de la question religieuse inquiète et divise l'humanité. Les catholiques actuels, « parmi lesquels se range courageusement M. Octave Feuillet, se con-

(1) Tous les passages cités ci-dessus sont tirés de la préface de *Mademoiselle La Quintinie*.

tentent de la solution trouvée par l'Eglise romaine. » Ils se soumettent aux décisions des conciles, ces « élucubrations en commun », présidées par les papes et qui se sont attribué l'infailibilité. Tout catholique, par conséquent, *doit* accepter ces décisions. Et pourtant ces institutions choquent la raison, le cœur, la conscience. Comment peut-on croire, par exemple, à l'existence du diable et des peines éternelles de l'enfer ? « Cette croyance à la nécessité d'un rival et d'un ennemi de Dieu, éternellement vivant, éternellement mauvais, éternellement puissant, possesseur et roi absolu d'un incomparable abîme où toutes les âmes coupables de l'univers doivent, revêtues de leurs corps, subir éternellement des supplices sans nom, sans que Dieu veuille ou puisse faire grâce, cette croyance inqualifiable est-elle obligatoire ? — L'Eglise dit oui, par la voix des papes, par les formules de l'excommunication, par les mandements des prélats, « par les sermons que l'on entend dans toutes les églises, enfin par les organes dont le clergé dispose jusque dans la presse quotidienne. » Mais George Sand est persuadée que les honnêtes gens se disant catholiques — et O. Feuillet est de ceux-là — n'acceptent pas ce dogme de l'enfer, « contre lequel ont protesté des saints canonisés (?), et qui inspire une véritable horreur à tous les bons chrétiens » (1). Beaucoup de

(1) Tous les passages cités ci-dessus sont tirés de la préface de *Mademoiselle La Quintinie*.

catholiques, selon elle, refusent de se prononcer sur ces questions et beaucoup de prêtres autorisent « le refus intérieur ». Prudent silence, car la menace est là : « Le prêtre pourrait être censuré, le fidèle pourrait mettre son salut en péril. » Donc, conclut George Sand, il y a autant d'Eglises que de catholiques, car intérieurement, chacun admet et rejette ce qu'il veut, et... « les papes eux-mêmes... sont des libres penseurs tout comme les autres. »

Il est donc inutile de faire la guerre à la doctrine orthodoxe. Mais il y a autre chose que la doctrine, il y a le *parti clérical*, « dont les menées rentrent dans l'ordre des agitations politiques. » Le parti clérical veut « combattre le progrès de la raison, atrophier le sens de la liberté dans l'homme » et, pour arriver à son but, il a une apparence de doctrine qui peut, à notre époque, tenter les esprits fatigués de chercher et paresseux devant tout examen. Eh bien ! c'est ce parti qu'il faut démasquer, cette « ombre noire... cette longue procession qui enlace la France dans ses plis nombreux, étouffant et bâillonnant les simples qui se trouvent sur son passage, elle marche, elle chante, elle prie, elle raille, elle invective, et elle ne sait pas ce qu'elle croit, elle ne croit peut-être à rien... » (1)

George Sand va donc tâcher, et c'est par là qu'elle termine sa préface, « de faire ressortir quel-

(1) Toutes les citations ci-dessus sont tirées de la préface de *Mademoiselle La Quintinie*.

ques-unes des causes qui jettent les esprits droits et les cœurs aimants dans une autre voie que celle du parti clérical. » (1)

Et maintenant, passons au roman lui-même. L'héroïne, Lucie La Quintinie, brave, belle et bonne jeune fille catholique, vit au manoir de Turdy, sur le lac du Bourget, avec son grand-père maternel. Disons tout de suite que sa vie de jeune fille ressemble étrangement, par certains côtés, à celle d'Aurore Dupin. Enfant, elle est élevée sans religion par un grand-père libre penseur. Puis elle est placée dans un couvent de Paris, où, comme Aurore, elle trouvera la foi : « J'étais sans religion aucune, écrira-t-elle plus tard à son ancien directeur de conscience, quand ma tante me fit envoyer à ce couvent de Paris où j'ai eu le bonheur de vous connaître (2). Ce directeur, comme l'avait fait autrefois l'abbé de Prémord au sujet de Mme Dupin (3), calmera à son tour les inquiétudes de la jeune dévote au sujet de l'irréligion du grand-père libre penseur : « ...vous m'avez promis que mon grand-père ne serait pas jugé et perdu sans retour pour n'avoir pas compris Dieu ; vous m'avez autorisée, fût-ce à l'heure suprême de la mort, à ne pas le tourmenter inutilement pour le faire rentrer dans le sein de l'Eglise... » (4). Ne croirait-on pas lire

(1) *Mademoiselle La Quintinie*, préface.

(2) *Mademoiselle La Quintinie*, p. 104.

(3) Voir chapitre I, p. 60.

(4) *Mademoiselle La Quintinie*, p. 104.

certaines pages de l'*Histoire de ma vie*, la lettre de l'abbé de Prémord à Aurore Dupin, lors de la maladie de sa grand'mère qu'il ne fallait pas non plus tourmenter par la question religieuse (1). Notons enfin que Mademoiselle La Quintinie, comme Aurore Dupin, aura à un certain moment l'idée de se faire religieuse.

Le père de Lucie, le général La Quintinie, esprit médiocre, « sabreur papiste », ancien libre penseur, « s'est fait dévot depuis peu et tient déjà pour le *pouvoir temporel* avec fureur. » (2). L'héritière de Turdy est aimée d'un jeune savant très doué, Emile Le Montier, dont le père, écrivain connu, acquis à la libre pensée, a élevé son enfant dans la foi du Vicaire savoyard. Cependant Lucie hésite à devenir la femme d'un libre penseur. Le fiancé ira plus loin : il demandera que Lucie renonce à la foi catholique, qu'il juge incompatible avec le mariage tel qu'il le comprend. « On peut se marier sous le régime de la séparation de biens, dira le jeune philosophe, mais non sous celui de la séparation des âmes, ou bien alors le mariage est nul devant Dieu. » (3). Voilà le fond du roman, ce qui divise en deux clans les personnages qui évoluent autour de Mademoiselle La Quintinie. D'un côté, le

(1) Voir chapitre I, p. 60.

(2) *Mademoiselle La Quintinie*, p. 113.

(3) *Ibid.*, p. 138.

parti clérical représenté par l'abbé Moréali, le général La Quintinie et le père Onorio qui arrive pour raffermir l'orthodoxie parfois défaillante de l'abbé. De l'autre côté, la libre pensée avec M. Le Montier, son fils et M. de Turdy, le grand-père de Lucie. La lutte s'engage entre ces deux groupes, et disons tout de suite, que l'auteur a tout fait pour rendre sympathique le groupe Le Montier, tandis que les adversaires agiront souvent sans scrupule et parfois sans dignité. Lutte sournoise, parfois violente, et qui prend souvent l'aspect de la thèse ! Bien des pages, en effet, sont de véritables controverses religieuses, où la libre pensée, à force d'efforts et ...de longueurs, finit par triompher, comme elle triomphera du reste de toute la lutte, puisque Emile épousera Lucie qui aura « fait noblement le sacrifice de tout acte contraire » (1) aux principes religieux de son fiancé.

Le plus redoutable adversaire d'Emilie, déclare E. Seillière, est bien certainement ce « prêtre provisoirement déguisé en laïque, un certain abbé Fervet qui se fait appeler M. Moréali. Ce prêtre a jadis dévoyé moralement la mère de Lucie ; il l'avait prise, toute enfant, sous sa direction ; il l'enveloppera bientôt d'un amour de prêtre, amour muet, chaste mais pervers, qui, par anticipation,

(1) *Mademoiselle La Quintinie*, p. 337.

tua chez Mlle de Turdy toute possibilité d'amour conjugal futur. Pourtant celle-ci se révolta sourdement, par une saine protestation de son instinct, contre la passion inconsciente qu'elle avait conçue de son côté pour son directeur spirituel ; et, par une sorte d'effort pour réagir contre cette passion anormale, elle se choisit l'époux le plus insignifiant, le plus vulgaire et le moins fait pour la comprendre dans la personne du lourd colonel La Quintinie. Elle n'en est pas moins morte de son premier et unique amour parce que la pensée ne l'a pas même effleurée qu'elle pût jamais le satisfaire. Elle a seulement cherché à établir une sorte de lien mystique entre elle et l'objet de ses ardeurs inavouées... » (1). Et c'est ainsi que Mme La Quintinie, sur son lit de mort, pourra dire à son directeur spirituel, lui parlant de sa fille : « ...quand elle a été conçue dans mon sein, c'est à vous que je pensais, mon âme embrassait la vôtre, et l'esprit qu'elle a reçu de Dieu, c'est une flamme qui s'est détachée de votre esprit. » (2). Faux amours ! clamera M. Le Montier, porte-parole de l'auteur, « faux amours qui sont une bigamie bénite » (3).

Vingt ans plus tard, l'abbé réapparaît dans les parages du manoir de Turdy, cachant son nom

(1) E. Seillière. *George Sand, mystique de la passion*, p. 376.

(2) *Mademoiselle La Quintinie*, p. 308.

(3) *Ibid.*, p. 325.

sous la redingote de Moréali, on ne sait trop pour quelles « mystérieuses affaires qui se résolvent toujours par une récolte d'argent, dont l'emploi n'est pas toujours vraiment utile et pieux » (1). Il veut surtout empêcher Lucie, sa fille spirituelle, d'épouser un ennemi de l'Eglise. Il veut en faire une religieuse, car il a l'intention de fonder, en Savoie, un couvent de femmes dont il se réserve la direction spirituelle.

Reconnaissons que l'abbé Fervet-Moréali n'est pas l'ennemi déclaré d'une certaine tolérance en matière de dogme. Parlant de son séjour au couvent, Lucie pourra écrire à son directeur : « Vous m'avez donné le ciel, et vous avez toléré tous les élans de mon petit esprit, jusqu'à me permettre, en souriant, de ne pas croire d'une manière absolue à l'éternelle damnation et à ces tortures matérielles de l'enfer qui me paraissent indignes du sens moral de la foi. » (2). L'abbé Fervet appartient à la catégorie de ces ecclésiastiques, auxquels George Sand fait allusion dans la préface, qui « autorisent le refus intérieur et la protestation douloureuse des âmes délicates. » (3). Aussi, note E. Seillière, George Sand « convertira finalement ce sinistre personnage à la plus entière tolérance et le réconci-

(1) *Mademoiselle La Quintinie*, p. 105.

(2) *Ibid.*, p. 104.

(3) *Ibid.*, préface.

liera pleinement avec ses nobles et loyaux adversaires » (1).

Si, au moment du mariage de Lucie, l'abbé se montre d'une intolérance aveugle, c'est qu'il se trouve sous la domination du père Onorio, personnage de second plan, sorte d'« anachorète des anciens jours, ...homme du passé transporté au xix^e siècle » (2), qui personnifie l'ascétisme dans toute sa rigueur.

M. Le Montier et son fils, avec lesquels M. de Turdy est toujours d'accord, protestent contre certains points de la religion catholique, son dogme et sa morale.

Ils rejettent d'abord le dogme de l'enfer. Lucie, comme son père du reste, n'y croit pas non plus : « Souvenez-vous, écrit-elle à Moréali, qu'entre Dieu et moi je n'ai jamais pu apercevoir le diable. » (3). Plus loin, lorsque Mlle La Quintinie s'étonnera qu'Emile soit arrivé à un certain degré de perfection morale, malgré l'absence d'une éducation catholique, le fiancé répondra : « Tout cela, Lucie, a été obtenu par le sentiment religieux pourtant, n'en doutez pas ; mais il y a manqué, je l'avoue, la crainte du diable et la croyance à l'enfer. » A quoi Lucie ajoutera : « Ne me parlez pas de l'enfer, je n'y ai jamais cru ! » (4).

(1) E. Seillière. *George Sand, mystique de la passion*, p. 377.

(2) *Mademoiselle La Quintinie*, pp. 249-250.

(3) *Ibid.*, p. 106.

(4) *Ibid.*, p. 153.

A son tour, le général La Quintinie traitera le diable et son enfer « d'épouvantail pour les capons » (1).

M. Le Montier, en tête-à-tête avec l'abbé Moréali, lui parlant « comme un prêtre à un autre prêtre » (2), car il a voué sa vie à la recherche de l'idéal divin, adresse aux catholiques le reproche d'avoir falsifié l'idée de Dieu en lui attribuant le goût des supplices éternels : « ...vous lui avez donné l'enfer, d'où pendant l'éternité s'exhalera, pour réjouir sa justice, l'odeur de la chair toujours brûlée, toujours dévorée et toujours palpitante ! » (3).

En somme, parmi tous ces personnages, discutant théologie, le capucin romain est le seul à croire au châtement éternel, dont il menace du reste les hôtes du château de Turdy. On sait, d'autre part, que Mme Sand trouve cette croyance « inqualifiable » ; c'est, selon elle, « une monstruosité, une imposture et une barbarie » (4).

Les Le Montier font ensuite à l'Eglise le reproche de condamner l'amour, l'amour érotique auquel elle oppose l'ascétisme. Nous connaissons déjà, à ce sujet, les théories de George Sand si nettement exprimées, quelque trente ans auparavant, dans *Indiana*, *Valentine*, *Jacques*, etc. L'amour, dit-

(1) *Mademoiselle La Quintinie*, p. 253.

(2) *Ibid.*, p. 317.

(3) *Ibid.*, p. 218.

(4) *Correspondance*, t. IV, p. 158.

elle, vient de Dieu, et, venant de Dieu, il est sacré. C'est donc rendre à l'Etre suprême une sorte de culte en y cédant (1). L'abbé Fervet n'est pas de cet avis : « ...je ne comprends pas les désirs charnels élevés par l'imagination à l'état d'enthousiasme et de délire, se présentant devant Dieu comme des mérites dont il puisse nous tenir compte. » (2). Emile Le Montier, avec toute l'ardeur de ses vingt ans, défend la thèse contraire, et, en disciple de George Sand, il accusera même un « christianisme mal entendu » d'avoir perverti l'amour. « Le christianisme ne condamne que l'excès des passions, répondra sagement l'abbé Fervet ; il les autorise et les vivifie dans ce qu'elles ont de légitime et de respectable. Tel est son esprit et sa lettre même. Ce n'est donc trahir ni la lettre ni l'esprit que d'imposer une barrière à ces trop brûlantes aspirations des sens *qui essayent de se donner le change en s'offrant à Dieu comme divines.* » (3). Le Montier père, remarque E. Seillière, « plus conciliant parce qu'il est plus amplement pourvu d'expérience vitale, corrige d'ailleurs sur ce point les arguments inconsidérés de son rejeton » (4). Mais le philosophe n'en pense pas moins que l'ascète refusant de *vivre*, demandant à Dieu d'éteindre ses sens, d'endurcir son

(1) Voir chap. III, pp. 115-116.

(2) *Mademoiselle La Quintinie*, pp. 120-121.

(3) *Ibid.*, p. 122.

(4) E. Seillière, *George Sand, mystique de la passion*, p. 378.

cœur, de lui « rendre haïssables les liens les plus sacrés », demande au créateur « de renier et de détruire son œuvre » (1).

Cet ascétisme chrétien est symbolisé avant tout et presque uniquement par le père Onorio. « vêtu de bure et souillé de poussière », exhalant une odeur de terre et d'humidité, les pieds en sang, demandant à coucher sur une botte de paille dans un coin des écuries, « tempérament insensible ou invulnérable, ajoute l'auteur, qui est propre aux exaltés, aux martyrs et aux fous » (2). Sa religion est faite de renoncements et de sacrifices (3). Mépriser les avantages de la vie terrestre ainsi que les goûts et les idées de son temps, ignorer les lumières du siècle, avoir une croyance « qui ne discute rien et qui ne se laisse pas discuter... Il faut, dit-il, rentrer dans la pauvreté, dans l'austérité, dans la contemplation, dans le stoïcisme chrétien, et ne plus se servir de la terre que comme d'un marchepied pour monter à Dieu. » (4). Théorie qui n'est pas nouvelle, dira Lucie La Quintinie, « c'est celle du beau livre de *l'Imitation de Jésus-Christ*, qui est considérée par l'Eglise comme l'introduction à la sainteté... » (5). La théorie n'est pas nouvelle en effet, et George

(1) *Mademoiselle La Quintinie*, p. 320.

(2) *Ibid.*, p. 243.

(3) *Ibid.*, p. 107.

(4) *Ibid.*, p. 111.

(5) *Ibid.*, p. 146.

Sand nous en a longuement parlé dans l'*Histoire de ma vie*, où elle trace un parallèle entre l'*Imitation* et le *Génie du christianisme*, entre la doctrine de Gerson et celle de Chateaubriand. « L'*Imitation*, écrit-elle, est le livre du cloître par excellence, c'est le code du tonsuré » (1), mais, comme le laisse supposer Lucie, sa doctrine est incompatible avec ceux qui n'ont pas rompu « avec la société des hommes et les devoirs de la vie humaine » (2). Parlant de l'*Imitation*, Lucie La Quintinie reconnaît que « ces sortes de travaux inspirés sont appropriés au temps où ils éclosent, et qu'ils nous tracent une ligne de conduite peu à peu impossible à suivre, sinon dange-reuse et contraire au progrès de la foi » (3). Nous touchons à un troisième grief des Le Montier contre l'Eglise : la négation du progrès, de la perfectibilité de l'humanité tant prônée par l'auteur de *Spiridion*.

« Dieu, type de toute perfection, a mis dans l'homme le sentiment, le rêve et le *besoin de la perfection* », déclare M. Le Montier à son fils. Selon lui deux principes sont éternellement en guerre : « la négation du progrès qui est un principe de mort ; la perfectibilité, mot nouveau, encore incomplet, mais qui s'efforce d'exprimer le développement de

(1) *Histoire de ma vie*, t. III, pp. 289 et suiv.

(2) *Ibid.*, t. III, pp. 289 et suiv.

(3) *Mademoiselle La Quintinie*, p. 146.

la vie sous toutes ses faces divines et humaines » (1). Nous connaissons bien cette doctrine du progrès continu de l'humanité. Lélia, Spiridion, Maître Albertus ne l'ont-ils pas proclamée ? En écrivant *Mademoiselle La Quintinie*, George Sand s'est souvenue de Pierre Leroux. « L'aspiration, déclarait Pierre Leroux, est l'état permanent de l'homme. » (2). « C'est par cette constante aspiration vers l'idéal, continue M. Le Montier, que l'homme s'affirme lui-même, rend hommage à Dieu, prouve sa foi et fait acte de religion réelle. » (3)

L'abbé Fervet soutient énergiquement la thèse contraire. « La mort de l'âme, c'est ce que les hommes appellent le progrès. » (4). Paraphrasant le discours du père Onorio, l'abbé condamne les sciences, sciences exactes et sciences naturelles, la métaphysique, la philosophie, les lettres et les arts. « Rien pour Dieu dans tout cela. » (5). Il faut, selon lui, relever l'orthodoxie primitive et s'y soumettre sans appel. « Dieu avant tout, avant le progrès, avant la civilisation, avant la famille, avant les plus saintes affections humaines s'il le faut » (6), clame le moine illuminé, qui, comme un autre Jean-

(1) *Mademoiselle La Quintinie*, p. 65.

(2) Voir chap. III, p. 157.

(3) *Mademoiselle La Quintinie*, p. 64.

(4) *Ibid.*, p. 109.

(5) *Ibid.*, p. 110.

(6) *Ibid.*, p. 114.

Jacques, professe l'horreur de la civilisation et la haine de la société. M. Le Montier résume en deux mots sa croyance au progrès, à la perfectibilité : « ...toujours plus de lumière entre Dieu et l'homme. » (1).

Le quatrième grief des Le Montier contre l'Eglise porte sur la confession. L'attaque est violente et Sainte-Beuve a noté juste en appelant l'auteur de *Mademoiselle La Quintinie* : « l'aigle puissante... irritée ». C'est vraiment la guerre déclarée à la confession. « Je suis soldat, écrivait George Sand à E. Rodrigues, et mon devoir est la guerre quand l'on envahit la patrie de mon idée. » (2).

La confession ! Il y a longtemps que George Sand n'y croit plus, ne l'admet plus ! Voici ce qu'écrivait, à ce sujet, l'auteur de *Lélia* en 1833 : « La confession catholique est un sublime recours de l'homme à Dieu, une sainte et profonde consolation accordée à celui que le remords ou la terreur dévore.

« C'est une auguste et solennelle cérémonie que cette secrète réconciliation du coupable avec le Très-Saint. Heureux ceux qui croient au pouvoir du prêtre et qui, après avoir pu mettre sur leurs lèvres l'amertume gisante au fond de leurs cœurs, se retirent bénis et consolés, emportant désormais leur blessure cicatrisée par la main du seigneur !

(1) *Mademoiselle La Quintinie*, p. 65.

(2) Voir dans ce même chapitre, p. 222.

« Mais nous, hommes sans enthousiasme et sans poésie, nous qui pâlissons lentement à l'ombre de nos douleurs intimes et de nos tardifs repentirs, que ferons-nous de ce charbon ardent qui dévore nos consciences ?... Quelle pénitence nous absoudra ? Quelles larmes pieuses laveront nos plaies ? » (1)

Comme on le voit, en 1833, Mme Sand, bien que n'admettant plus pour elle le sacrement de la Pénitence, enviaient ceux qui croyaient « au pouvoir du prêtre ». Elle vivait alors, on s'en souvient, dans la souffrance du doute, du désespoir. Trente ans plus tard, l'évolution s'est faite, son credo s'est affermi. Elle peut écrire à F. Buloz, le 17 février 1863 : « J'ai un grand bonheur, c'est d'être arrivée avec l'âge à des convictions aussi fortes que mes doutes d'autrefois étaient profonds et douloureux. J'ai donc acheté mes croyances après des souffrances intérieures qui me donnent le droit de tenir à ce que je tiens. » (2). Aussi, l'aigle irritée, le « soldat » s'attaquera-t-il avec violence au dogme de la confession. « On dira, écrit-elle encore à F. Buloz, que je démolis la confession. Oui, je la démolis tant que je peux, et avec cela la dangereuse ambition d'influence du clergé, l'hypocrisie du siècle. Je ne touche pas à l'*Evangile*, mais je nie que les

(1) *Journal intime* (posthume), pp. 117-118.

(2) Lettre à F. Buloz, citée par M. L. Pailleron, *Les derniers romantiques*, p. 122.

canons de l'Eglise soient articles de foi, cela se peut-il aujourd'hui ? » (1)

Aussi, les Le Montier vont-ils servir de porte-parole à George Sand dans ses attaques contre la confession catholique. Lucie La Quintinie a son confesseur, l'abbé Gémyet, « l'idéal de la simplicité... bon prêtre, tolérant, point cagot... et tout à fait nul » (2). Ce confesseur a été toléré par le grand-père. Quant à Emile, il ne peut supporter « l'image du prêtre » entre Lucie et lui. Avec son père, il estime que le mari doit être l'unique confesseur de sa femme et il n'autorisera jamais « l'amant platonique, de quelque nom qu'il s'appelle » (3). Le jeune homme cite ce fameux passage de Paul-Louis Courier : « On leur (aux prêtres) défend l'amour, et le mariage surtout ; on leur livre les femmes. Ils n'en peuvent avoir une, et ils vivent avec toutes familièrement, c'est peu, mais dans la confiance, l'intimité, le secret de leurs actions cachées, de toutes leurs pensées. L'innocente fillette, sous l'aile de sa mère, entend le prêtre d'abord qui, bientôt l'appelant, l'entretient seul à seule, qui, le premier, avant qu'elle puisse faillir, lui nomme le péché... Seuls et n'ayant pour témoins que ces murs, que ces voûtes, ils causent ! De quoi ? Hélas !

(1) Lettre à F. Buloz du 2 novembre 1862, citée par M. L. Pailleron, *Les derniers romantiques*, p. 120.

(2) *Mademoiselle La Quintinie*, p. 44.

(3) *Ibid.*, p. 46.

de tout ce qui n'est pas innocent. Ils parlent ou plutôt murmurent à voix basse, et leurs bouches s'approchent, et leur souffle se confond... » (1)

Le jeune fiancé trouve la confession « mauvaise et inutile » ; il ne consentira jamais à partager avec le prêtre l'âme de sa femme dont il veut être l'unique confesseur. Pour lui, le confesseur de sa femme deviendrait son rival. Il comprendrait, « à défaut de bons parents et d'amis sincères, le rôle d'un prêtre saint et sage qui consentirait à donner ses conseils et ses lumières à deux amants, à deux époux attirés vers lui d'un commun accord, par une égale confiance... » (2). Mais les prêtres n'agissent pas ainsi dans la confession. La confiance en eux est obligatoire, forcée. « Pouvez-vous les consulter sur un cas de conscience isolée ? Ne faut-il pas leur dire tout, jusqu'aux plus délicats secrets de la pudeur, jusqu'aux choses qu'un père n'oserait demander à sa fille ? » (3)

Se marier dans ces conditions, c'est se marier sous le régime de la séparation des âmes, dira le jeune prétendant. C'est « le divorce avant le mariage ! » (4). Le vieux M. de Turdy, abondera dans son sens : « Maudite et trois fois maudite soit l'intervention du prêtre dans les familles ! le prêtre qui,

(1) *Mademoiselle La Quintinie*, p. 42.

(2) *Ibid.*, p. 153.

(3) *Ibid.*, p. 154.

(4) *Ibid.*, p. 138.

jeune ou vieux, honnête ou dépravé, nous enlève la confiance et le respect de nos femmes, le prêtre qui, fanatique ou modéré, est obligé par son état de leur dire que nous sommes damnés si nous ne nous confessons pas, qui, par conséquent, les habitue à séparer leur âme de la nôtre !... Oui, maudit soit le prêtre, qui ne nous marie que pour nous démarier au plus vite... » (1)

Le moyen, pour Lucie, de tenir tête à cette triple pression ? Elle ne cède cependant pas sans délai, mais, comme le note M. L. Pailleron, « l'héroïne de George Sand se libère de l'empire du prêtre maléfique, éclaire sa propre foi, et épouse l'athée, brave garçon dont le plus grand tort est d'ignorer le mystère du confessionnal ; il laissera cependant sa femme libre de s'y plonger à son gré (2). Gageons qu'elle y fera de moins longues stations qu'au temps où le sombre abbé Moréali dirigeait son âme. » (2). Nous pouvons même ajouter qu'elle y renonce définitivement : « ...je ne me confesserai plus à aucun prêtre, dit-elle à son futur beau-père... cela ferait souffrir Emile. » (3)

Les Le Montier attaquent enfin le célibat des prêtres. On se souvient que Lélia déjà mettait en doute ce point de la discipline romaine. Plus tard, en 1872, George Sand acclamera le courage du père

(1) *Mademoiselle La Quintinie*, p. 140.

(2) M. L. Pailleron, *Les derniers romantiques*, p. 118.

(3) *Mademoiselle La Quintinie*, p. 266.

Hyacinthe Loyson (1), qui se prononça contre le célibat du clergé, se maria tout en déclarant rester prêtre. Elle écrivit, à son sujet, un long article dans le *Temps*, réimprimé plus tard au chapitre XVII des *Impressions et Souvenirs*. Elle applaudit « ce prêtre philosophe qui n'acceptait pas le dogme de l'enfer, qui voulait le mariage des prêtres, qui ne condamnait ni les juifs, ni les hérétiques, et qui pourtant se disait catholique et soumis à l'Eglise romaine » (2). Elle voit venir le temps où « des groupes de prêtres proclameront leur droit au mariage » (3). Revenant au père Loyson, elle déclare que ce « reste de soutane attaché au flanc du père de famille » (4) ne la scandalise absolument pas. « Vous fondez une église à part, lui dit-elle. J'espère qu'elle aura de nombreux adhérents, car sans être ni protestant, ni catholique, je vois, comme tout le monde peut le voir, les funestes et les honteuses conséquences du célibat des prêtres. Qu'ils se marient donc, et ne confessent plus ! » (5)

M. Le Montier les verra aussi ces funestes conséquences du célibat des prêtres, ce « suicide moral », cette « violation des lois de la nature ». Le prêtre est obligé de méconnaître les lois de la na-

(1) Carme déchaussé, prédicateur célèbre, condamné par Rome, mort en 1912.

(2) *Impressions et Souvenirs*, p. 273.

(3) Ibid., p. 275.

(4) Ibid. p. 276.

(5) Ibid., p. 277.

ture, d'une nature qui est sainte et dont les « lois sont la plus belle manifestation que Dieu nous ait donnée de son existence, de sa sagesse et de sa bonté. Le jour où l'Eglise a condamné ses lévites au célibat, elle a créé dans l'humanité un ordre de passions étranges, malades, impossibles à satisfaire, souvent difficiles à comprendre... » (1). Il taxera de « monstrueuse inconséquence » le fait des conciles décrétant « la mort physique et morale du prêtre », tout en lui livrant « les plus secrètes intimités du cœur de la femme » (2), en maintenant la confession. Dieu, selon lui, commande l'une de ces deux réformes à l'Eglise « muette et sourde : mariage des prêtres ou abolition de la confession » (3).

M. Le Montier démontre à l'abbé Moréali anéanti que son amour de prêtre pour Mlle de Turdy, amour « contenu dans les limites du devoir de l'abstinence », a tué chez la mère de Lucie, l'amour conjugal, le discernement, l'amour filial et même l'amour maternel. » (4)

Aussi, M. Le Montier veut-il préserver sa future belle-fille de cet « amour conjugal spirituel » qui naît dans l'intimité du confessionnal et qu'il taxe, nous l'avons déjà dit, de « bigamie bénite ».

(1) *Mademoiselle La Quintinie*, p. 315.

(2) *Ibid.*, p. 315.

(3) *Ibid.*, p. 316.

(4) *Mademoiselle La Quintinie*, p. 323.

Que le prêtre choisisse donc entre « l'éternelle nuit des dogmes de l'enfer et du célibat », et « l'éternelle vie du ciel et de l'amour légitime » (1). Et l'abbé Moréali reconnaît l'erreur de l'Eglise: « L'Eglise s'est trompée le jour où elle a retranché le prêtre de la communion humaine. Elle s'est trompée : donc, elle n'est pas infallible ; il faut laisser l'infailibilité à Dieu ! » (2)

En écrivant *Mademoiselle La Quintinie*, George Sand s'est souvenue certainement de Michelet et de son livre du *Prêtre*, ceci d'autant plus qu'une nouvelle édition du livre parut en 1861 avec une préface contenant des passages bien voisins de ceux que nous avons soulignés dans *Mademoiselle La Quintinie*. Ce sont les mêmes attaques, les mêmes griefs, les mêmes remarques. « Dans l'*Amour*, écrit Michelet, j'ai commis la grande impiété de vouloir dans sa vérité le sacrement de mariage, de demander si la famille à deux n'était pas suffisante, s'il fallait la famille à trois. » (3)

Déjà dans la préface de 1845, Michelet condamnait le célibat des prêtres. Il manque selon lui, au prêtre qui doit vivre dans le célibat, un sens. « Pourquoi, dit-il, tourmenter un aveugle à lui parler de couleur ? Il répond des choses vagues, parfois

(1) *Mademoiselle La Quintinie*, p. 328.

(2) *Ibid.*, p. 346.

(3) Michelet. *Le Prêtre, la femme et la famille*, préface de 1861, p. 40.

il rencontre à peu près ; mais que faire ? il n'y voit pas ?...

« Ne croyez pas qu'on devine davantage les choses du cœur. L'homme sans femme ni enfant étudierait dix mille ans, dans les livres et dans le monde, les mystères de la famille, qu'il n'en saurait pas un mot...

« Ce que je plains le plus dans l'homme condamné au célibat, ce n'est pas seulement la privation des plus douces joies du cœur, mais c'est que mille objets du monde naturel et moral sont et seront pour lui lettre close... Le célibat donne une activité inquiète dans les recherches, dans les intrigues et les affaires, une sorte d'âpreté de chasseur, une aigre subtilité de scolastique et de dispute... Une vie systématiquement négative, une vie de mort, développe dans l'homme les instincts hostiles à la vie ; qui souffre, fait volontiers souffrir. » (1)

George Sand qualifie le mariage avec la confession de « bigamie bénite ». Michelet partage la même opinion. La femme mariée qui se confesse a deux époux ; l'un a l'âme, l'autre, le corps « Le prêtre tient l'âme dès qu'il a le gage dangereux des premiers secrets, et il la tiendra de plus en plus. Voilà un partage tout fait entre les époux, car main-

(1) Michelet. *Le Prêtre, la femme et la famille*, préface de 1845, pp. 20-21.

tenant il y en aura deux, l'âme à l'un, à l'autre le corps. » (1)

On se souvient que dans l'*Histoire de ma vie*, George Sand demande au confesseur de respecter l'innocence et l'ignorance de l'enfance (2). Michelet va plus loin. Il déclare que la mère seule peut, sans souiller la pudeur de l'enfant, pénétrer les secrets de son cœur, car « elle sait dans le détail des nuances, tout le complet mystère de la petite personne. Elle le sait, ne peut, ne voudrait même le dire. Elle a cela entre elle et Dieu... Maintenant qu'un homme, un étranger, se présente intrépidement pour toucher à ce saint des saints, qu'il se juge plus sûr que le père — et plus sûr que la mère! — grand Dieu ! cela confond d'étonnement. Quel inqualifiable courage ! » (3)

On comprend que le roman de *La Quintinie* fit sensation ; il fut très diversement accueilli. Genève s'en émut avant Paris. Victor Cherbuliez annonce à F. Buloz que « *Mademoiselle La Quintinie* a fait une grande sensation à Genève. On dispute pour et contre avec acharnement, l'œuvre est puissante et remue bien des idées. » (4).

Le directeur de la *Revue* assure que l'impres-

(1) Michelet, *Le Prêtre, la femme et la famille*, p. 198.

(2) Voir chap. I, p. 27.

(3) Michelet, *Le Prêtre, la femme et la famille*, pp. 41-42.

(4) Voir M. L. Pailleron, *Les derniers romantiques*, p. 125.

sion est la même à Paris : « on admire et on maudit. Il y a des catholiques qui foulent les numéros de la *Revue* aux pieds ; les autres la recherchent avec avidité. » (1)

Il faut reconnaître la bravoure de soldat que l'auteur a montrée en écrivant *Mademoiselle La Quintinie*, surtout quand on pense au moment où elle l'écrivit : l'orthodoxie est à la mode, l'impératrice est pieuse et même dévote. F. Buloz, du reste, se rendait parfaitement compte du danger et ne manqua pas de faire appel à la prudence de Mme Sand : « Il n'y a que votre ancienne amie, l'Impératrice, lui écrit-il, qui peut, avec les tendances nouvelles qui prédominent de plus en plus, vous trouver un écrivain bien osé dans le roman. Mais là encore il faut vous donner le plaisir de tout dire dans le fond, sans donner de prise à nos seigneurs les Cardinaux, qui ont grande voix par là ; vous voyez qu'on a beau faire des révolutions, ces Messieurs reviennent toujours sur l'eau. » (2)

George Sand, de son côté, craint de préparer de dangereuses étrennes à son cher directeur. Elle s'en remet à son jugement, et si le roman ne passe pas à Paris, on le fera éditer à Bruxelles. Elle reconnaît que son livre contient « de grosses vérités,

(1) Voir M. L. Pailleron, *Les derniers romantiques*, p. 127.

(2) Lettre du 12 novembre 1862, collection 8. de Lovenjoul, f. 52, citée par M. L. Pailleron, *Les derniers romantiques*, p. 126.

dures et blessantes pour la majorité des dévotes... Ne pas aller au fond du mal m'est impossible, je le sens bien, je ne saurais pas effleurer le sujet, et l'effleurer ne servirait à rien... » (1). Oui, elle pouvait écrire à Boucoiran, faisant allusion à son nouveau livre : « J'ai fait un roman peu catholique qui commence à paraître dans la revue et qui m'attirera bien des injures... » (2)

Le roman, nous l'avons dit, fit beaucoup de bruit. « Il sépara, déclare W. Karénine, les lecteurs en deux camps : les uns admiraient outre mesure cette courageuse protestation contre le clergé alors au faîte du pouvoir, les autres s'indignèrent et appelèrent sur la tête de l'auteur les foudres de l'Eglise. » (3). Il valut à l'auteur de chaleureuses ovations, à l'occasion de la représentation du *Marquis de Villemér*, de la part des étudiants. Rendant compte à son fils de la première de *Villemér*, George Sand lui dit : « Je reviens escortée par les étudiants aux cris de « Vive George Sand ! Vive *Mademoiselle La Quintinie* ! A bas les cléricaux ! » (4)

Mais, d'autre part, lorsqu'en 1872, Mme Sand voulut mettre à la scène de l'Odéon la pièce qu'elle

(1) Lettre du 2 novembre 1862, citée par M. L. Pailleton, *Les derniers romantiques*, p. 120.

(2) Lettre du 8 mars 1862, citée par W. Karénine, *George Sand, sa vie et ses œuvres*, t. IV, p. 430.

(3) W. Karénine, *George Sand, sa vie et ses œuvres*, t. IV, p. 430.

(4) *Correspondance*, t. V, p. 16.

avait tirée de ce roman, ses démarches échouèrent. Il faut lire, à ce sujet, les lettres qu'elle adresse, soit à M. Charles-Edmond, soit à M. Félix Duquesnel, le directeur de l'Odéon. Le 29 novembre 1872, elle écrit à Flaubert : « Je ne crois pas qu'on joue *Mademoiselle La Quintinie*. Les censeurs ont déclaré que c'était un *chef-d'œuvre de la plus haute et de la plus saine moralité*, mais qu'ils ne pouvaient pas prendre sur eux d'en autoriser la représentation. Il faut que cela aille plus haut, c'est-à-dire au ministre qui renverra au général Ladmirault ; c'est à mourir de rire. Mais je ne consens pas à tout cela, et j'aime mieux qu'on se tienne tranquille jusqu'à nouvel ordre. Si le *nouvel ordre* est la monarchie cléricale, nous en verrons bien d'autres. Pour mon compte, ça m'est égal qu'on m'empêche ; mais pour l'avenir de notre génération ?... » (1)

La polémique religieuse ne finit pas avec *Mademoiselle La Quintinie*. George Sand va saisir chaque occasion pour manifester ses opinions religieuses et les défendre chaque fois qu'on envahira « la patrie de son idée ». Nous avons déjà mentionné, dans les pages qui précèdent, l'article qu'elle fit paraître dans le *Temps*, à l'occasion du mariage du père Loyson. Elle voit en lui le fondateur d'une Eglise, l'Eglise de l'avenir peut-être, « île nou-

(1) *Correspondance*, t. VI, p. 262.

velle », qui « est encore une bien petite terre, un refuge étroit, périlleux... » (1). Cette Eglise est peut-être appelée à remplacer le catholicisme qui est à l'agonie: « son heure approche et les pèlerinages, les miracles, l'exploitation des grottes et des eaux merveilleuses, la politique envahissant le sanctuaire, c'est le glas des funérailles... » (2).

Cet article comprenait un paragraphe (3) à l'adresse du clergé, paragraphe qui ne fut pas publié parce que trop violent, à tel point que le rédacteur en chef du *Temps* demanda à l'auteur de supprimer ces lignes qu'il trouvait outrageantes. Voici la réponse de George Sand :

« Nohant, 23 septembre 1872.

« Vous croyez aux statistiques, cher Monsieur? Y avez-vous trouvé le chiffre des scandales volontairement étouffés, des crimes passés sous silence? Non, ceux-là ne comptent pas, et ils sont *innombrables* dans le clergé. Si les statistiques en mettent davantage sur le compte des instituteurs laïques, c'est qu'on les poursuit, ceux-là, et que, pendant tout l'Empire, on n'a jamais poursuivi, chez les autres, que ce qu'on ne pouvait faire disparaître.

(1) *Impressions et Souvenirs*, pp. 273-274.

(2) *Ibid.*, p. 274.

(3) Nos recherches pour retrouver ce paragraphe supprimé n'ont malheureusement pas abouti.

« Et le clergé fait si facilement disparaître ses membres d'une localité pour les mettre dans une autre !

« Non, non, je n'ai rien exagéré et je ne me paye pas de chiffres officiels, je crois à ce que je vois et je vous trouve heureux de ne pas voir.

« Mais vous craignez ma franchise. J'efface le paragraphe et je suis tout à vous (1).

« George Sand, »

Notons enfin que l'anticatholicisme de George Sand, qui frappe avant tout dans *Mademoiselle La Quintinie*, tendra vers un antichristianisme complet. « Le christianisme, écrit-elle au pasteur de Colmar (2), n'est pas un mensonge, il est une vérité incomplète. Armé de progrès jadis, il est devenu outil de destruction. C'est un tombeau où l'humanité enferme le peu qui lui reste de conscience et de lumière. » (3). Aussi, applaudira-t-elle au livre de Renan (4). Elle trouve bon que, par ce livre, Jésus soit « bien démoli », sa religion étant arrivée à faire autant de mal pour le moins qu'elle avait fait de bien. » (5). A son tour, à elle, après cela, de démolir le Galiléen. C'est ce qu'elle fait dans

(1) *Correspondance*, t.VI, p. 234.

(2) M. Schaeffer.

(3) *Correspondance*, t. IV, p. 342.

(4) *La vie de Jésus*.

(5) *Correspondance*, t.IV, p. 365 (déjà cité).

cette fameuse lettre d'avril 1863, qu'elle adresse au pasteur Schaeffer. Ce « renouvellement moral et intellectuel », écrit-elle, qui s'appelle christianisme, n'est pas l'œuvre propre du Christ ; c'est plutôt l'œuvre de « plusieurs hommes d'élite et de plusieurs siècles de discussion. » (1). Elle donne trois versions possibles au sujet de Jésus. D'abord celle de Renan : « Jésus a ignoré les doctrines qui l'entouraient, et, original au suprême degré, il a été une vive et puissante incarnation de la pensée qui planait sur son siècle. » (2). Puis sa propre opinion qui est, en même temps, celle de M. Schaeffer : Jésus « a été instruit et il n'est qu'un disciple plus pur et mieux doué que ses maîtres. » (3). Elle donne une troisième version, qu'elle considère comme possible, mais qui ne lui plaît pas : « c'est qu'il n'a jamais existé de Jésus proprement dit, et que sa vie n'est qu'un poème et une légende qui résume plusieurs existences plus ou moins intéressantes... » (4). De même, son *Evangile* ne serait qu'un assemblage de « versions plus ou moins authentiques d'une même doctrine sujette à mille interprétations. » (5). Par conséquent, la situation du fondateur du christianisme est douteuse ; elle « ouvre la porte à des croyances tout à fait contradic-

(1) *Correspondance*, t. IV, p. 350.

(2) *Ibid.*, t. IV, p. 350.

(3) *Ibid.*, t. IV, p. 350.

(4) *Ibid.*, t. IV, p. 350.

(5) *Ibid.*, t. IV, p. 350.

toires... » (1). De plus, cette « doctrine si belle a fait dans le monde autant de mal que de bien, par la raison qu'elle part d'une sorte de mythe. » (2). Mme Sand compare la doctrine chrétienne à un rayon, « un beau rayon dont le soleil est caché dans les nuages. » (3). Les fondateurs réels de doctrines, Platon, Pythagore et d'autres, ceux-là au moins n'ont fait que du bien. Par contre, « Jésus a apporté l'hypocrisie et la persécution dans la vie humaine et sociale, et cela dure depuis dix-huit cents ans et plus ; à l'heure qu'il est, nous sommes plus que jamais persécutés en son nom, privés de liberté et traqués par ses prêtres dans tous les replis de notre existence. Arrière donc le Dieu Jésus, clame-t-elle avec Renan ! Aimons en philosophe cette charmante figure de roman oriental ; mais ne cherchons pas à faire croire à sa divinité ni à sa presque divinité, pas plus qu'à sa réalité humaine. » (4). Tout ce que nous savons de Jésus nous vient de l'œuvre collective des apôtres. Or, cette œuvre souffre la critique à bien des égards. Liberté à chacun, par conséquent, de choisir la version qui lui plaît et liberté aussi à chacun de rebâtir « le temple de la nouvelle Jérusalem selon les besoins de notre cœur, de notre conscience, de notre raison et de

(1) *Correspondance*, t. IV, p. 351.

(2) *Ibid.*, t. IV, p. 351.

(3) *Ibid.*, t. IV, p. 351.

(4) *Ibid.*, t. IV, p. 351.

notre idéalisme. Mais n'appelons plus cela une religion; car ce n'en a jamais été une. Ce n'a même pas été une philosophie; c'est un idéal romanesque pour les uns, une grossière superstition pour les autres. » (1). Et voilà le Christ « bien démoli », et son christianisme aussi ! « Point d'insulte à Jésus, ajoute cependant Mme Sand. Il a pu être, et a dû être grand et bon. » (2)

Plus de catholicisme, plus de christianisme ! Que restera-t-il donc à la base de la religion de George Sand ? Il restera, comme elle le dit elle-même dans les splendides pages du chapitre VIII des *Impressions et Souvenirs*, « le besoin de croire à l'amour divin qui fleurit splendide dans le grand univers... » (3). Comprenons par là que l'ex-élève du couvent des Anglaises est arrivée au terme de son évolution religieuse. La bonne dame de Nothant a trouvé enfin ce calme et cette sérénité qui marquent et égaient ses dernières années. Ses luttes, ses doutes, et disons aussi ses souffrances sont finis. Et cette recherche de la vérité religieuse, qui avait pris une si grande place dans sa vie, s'achève, se résout dans une vague effusion de panthéisme qui n'aboutit comme le note M. E. Seillière, « à aucune profession de foi bien définie. » (4)

(1) *Correspondance*, t. IV, pp. 351-352.

(2) *Ibid.*, t. IV, p. 352.

(3) *Impressions et Souvenirs*, p. 131.

(4) E. Seillière. *George Sand, mystique de la passion*, p. 381.

En terminant ces pages, remarquons avec M. S. Rocheblave qu'elle « avait donc oublié *Lélia*, et avec *Lélia* beaucoup d'autres choses. Oublié ? disons mieux; transformé, épuré, transfiguré ces divers « passés » désormais très dépassés; simples pierres milliaires sur la route montante qui l'acheminait à chaque étape vers plus d'humanité; plus d'idéal.» (1)

(1) S. Rocheblave, introduction au *Marquis de Villemer*, p. vi.

CHAPITRE V

(CONCLUSION)

Le Credo de George Sand

Une question se pose à la fin de cette étude : George Sand n'est pas hostile à toute idée religieuse, qu'y a-t-il donc au fond de la croyance de cette âme tourmentée des choses divines ? Elle a certainement une religion. Oui, comme l'a remarqué R. Doumic, « il y a une religion de George Sand. Les dogmes en sont peu nombreux et le credo peu chargé. » (1)

Après avoir montré ce que Mme Sand condamne au point de vue religieux, il convient, en terminant, d'établir ce qu'elle admet, c'est-à-dire de fixer son credo. Ce n'est pas chose aisée, d'autant plus que sa doctrine n'apparaît jamais très précise, très nette, mais reste, au contraire, estompée d'un certain vague parfois difficile à pénétrer.

La constatation qui s'impose avant tout à ce

(1) R. Doumic, *George Sand*, p. 351.

sujet, c'est que Mme Sand n'admet aucune religion révélée. L'homme se place en rang d'infériorité en se soumettant à une religion. D'un autre côté, « nul être humain n'a le droit de se dire Dieu, pape, prophète, roi des âmes à tel titre que ce soit. La notion de Dieu ne peut nous venir que de Dieu... » (1) Et celui qui se place au-dessus de toute religion est un homme supérieur. Rencontrant un jour des Bohémiens sur la côte provençale, George Sand les déclare supérieurs à nous du fait qu'ils n'ont aucune espèce de religion.

Passé encore pour le protestantisme. En le transformant, en le dépouillant de certains dogmes, on pourrait encore l'accepter. Mais le catholicisme ! Elle va jusqu'à l'exécrer, pour employer l'expression de R. Doumic (2). Nous l'avons suffisamment montré au chapitre précédent pour n'avoir pas à y revenir. « Le christianisme, a écrit Henry Dartigue, apparaissait à George Sand ce qu'il est avant tout dans le catholicisme, un pouvoir extérieur et tyrannique, une sorte d'institution politique, contre laquelle protestaient également sa raison et son cœur. » (3).

Fille de Jean-Jacques, elle n'admet donc que la

(1) *Impressions et Souvenirs*, p. 142.

(2) R. Doumic, *George Sand*, p. 352.

(3) Henry Dartigue, *Revue chrétienne*, 1904, p. 137. Voir à ce sujet la lettre du 13 novembre 1844 que nous citons au chapitre III, p. 92.

religion naturelle, religion dont le credo se réduit, chez elle, à trois points essentiels : l'existence de Dieu, la bonté de la Providence et la survivance de l'âme.

On peut lire dans le *Journal intime*, en dernière page, cette profession de foi de George Sand, sorte de testament spirituel qu'elle écrivit vers la fin de sa vie, en 1868 : « Je suis toujours croyante, tout à fait croyante en Dieu. — La vie éternelle. — Le mal un jour vaincu par la science. La science éclairée par l'amour. Mais les symboles, les figures, les cultes, les Dieux humains ? Bonjour ! J'ai dépassé tout cela. » (1)

« J'aime, donc je crois », répète souvent George Sand (2). Mais elle reconnaît qu'un nuage épais l'enveloppe et l'opprime. Cependant, il lui est arrivé « dans des heures d'inspiration » (3), d'apercevoir « l'idéal divin comme les astronomes aperçoivent le corps du soleil à travers les fluides embrasés qui le voilent... » (4). Et cela lui suffit pour son propre usage, pour satisfaire son cœur. « C'est assez, nous a-t-elle confié, pour que j'aime ce Dieu que je sens là, derrière les éblouissements de l'inconnu... » (5).

(1) *Journal intime* (posthume), p. 231.

(2) *Histoire de ma vie*, t. IV, p. 303.

(3) *Ibid.*, t. IV, p. 303.

(4) *Ibid.*, t. IV, p. 303.

(5) *Ibid.*, t. I, p. 303.

On ne peut mieux se rendre compte de la croyance en Dieu chez George Sand qu'en parcourant les lignes splendidement écrites du chapitre VIII des *Impressions et Souvenirs*. Elle y décrit non seulement les étapes consécutives de sa pensée religieuse, mais sa conception définitive. Elle rejette « un Dieu fait à notre image, bête ou méchant, vain ou puéril, irritable ou tendre à notre manière... » (1) Ce Dieu-là est effacé de sa mémoire; elle ne saurait y croire, ni le trouver nulle part. « Il n'est ni dans les champs, ni sur les eaux, ni dans l'azur plein d'étoiles, ni dans les églises où les hommes se prosternent... » (2). Et pourtant, tout est divin, « Dieu est dans tout, je le vois et je le touche, je le sens puisque je l'aime... » (3). Théorie panthéiste qui, selon George Sand, « n'est pas une perte du sens religieux comme l'affirment les idolâtres persistants » (4). Ce détachement de la notion religieuse idolâtrique est au contraire une lumière, un pas vers la divinité, « c'est une abjuration des dogmes qui lui faisaient outrage » (5).

Dès lors, pourquoi rendre à ce Dieu un culte extérieur ? Pourquoi celui-ci aurait-il une demeure particulière ? « La région où l'âme purifiée rencon-

(1) *Impressions et Souvenirs*, p. 135.

(2) *Ibid.*, p. 136.

(3) *Ibid.*, p. 136.

(4) *Ibid.*, p. 137.

(5) *Ibid.*, p. 137.

tre l'idée de Dieu ne sera plus un tabernacle dont la clef est dans la poche du prêtre et que la main d'un bandit peut forcer. » (1). Et comment l'être humain entre-t-il en rapports avec Dieu ? « C'est la partie la plus subtile et la plus exquise de notre être qui tressaille à l'idée de Dieu. L'usage trop répété de cette faculté nous rendrait fous, les pratiques journalières dans des formules consacrées nous abrutissent et nous rendent incapables de saisir la moindre parcelle de l'idéal divin. » (2). Quant à l'extase, ce « n'est qu'un état maladif où les apparitions sont à la mesure du cerveau qui les produit » (3).

George Sand espère qu'il viendra un temps où l'on ne parlera plus inutilement de Dieu, où on ne l'enseignera plus dogmatiquement; on ne disputera plus sur sa nature et on n'imposera à personne l'obligation de le prier : « nous laisserons le culte dans le sanctuaire de la conscience de chacun, et cela arrivera quand nous serons vraiment religieux. Dans ce temps-là, nous le serons tous, et la prétention d'affirmer une religion formulée sera considérée comme un blasphème. » (4).

Henri Dartigue affirme donc avec raison qu'en « répudiant le culte officiel, elle s'était réfu-

(1) *Impressions et Souvenirs*, p. 140.

(2) *Ibid.*, p. 139.

(3) *Ibid.*, p. 138.

(4) *Ibid.*, pp. 139-140.

giée, comme beaucoup de nos contemporains, dans une religion idéale et intérieure où elle puisait espérance et réconfort. » (1). Remarque très juste, si l'on comprend par religion non pas un dogme, mais une simple émotion du cœur et de la conscience.

Le chapitre VIII des *Impressions et Souvenirs* se termine par cette splendide oraison à la divinité, que nous reproduisons ici, car elle est très caractéristique de la religion de son auteur :

« Toi que profane et méconnaît la prière égoïste de l'idolâtre, toi qui entends le cri du cœur auquel les hommes sont sourds, toi qui ne réponds pas comme eux à qui t'invoque le *non* impie de la raison pure, toi la source inépuisable qui seule répond à la soif inextinguible du beau et du bien, à qui se rapportent toutes les meilleures pensées et les meilleures actions de la vie, la peine endurée, le devoir accompli, tout ce qui purifie l'existence, tout ce qui réchauffe l'amour, je ne te prierai pas. Je n'ai rien à te demander dans la vie que la loi de la vie ne m'ait offert, et si je ne l'ai point saisi, c'est ma faute ou celle de l'humanité dont je suis un membre responsable et dépendant. Mon élan vers toi ne saurait être le marmottage du mendiant qui demande de quoi vivre sans travailler. Ce qui m'est

(1) Henry Dartigue. *Revue chrétienne*, 1904, p. 188.

tracé, c'est à moi de le voir, ce qui m'est commandé, c'est à moi de l'accomplir. Le miracle n'interviendra pas pour me dispenser de l'effort. Point de supplication, point de patenôtres à l'esprit qui nous a donné l'étincelle de sa propre flamme pour tout utiliser. Le dialogue avec toi ne s'exprime pas en paroles que l'on puisse prononcer ou écrire ; la parole a été trouvée pour échanger la pensée d'homme à homme. Avec toi il n'y a point de langage, tout se passe dans la région de l'âme où il n'y a plus ni raisonnements, ni déductions, ni pensées formulées. C'est la région où tout est flamme et transport, sagesse et fermeté. C'est sur ces hauteurs sacrées que s'accomplit l'hyménée, impossible sur la terre, du calme délicieux et de l'ineffable ivresse. » (1)

Voltaire disait que si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer. George Sand va plus loin : « J'aime mieux croire que Dieu n'existe pas que de le croire indifférent. » (2). Le Dieu de George Sand est bon et uniquement bon. Nous avons déjà montré dans les pages qui précèdent qu'elle ne pouvait admettre l'existence des peines éternelles, ne pouvant les concilier avec la bonté de la Providence. Qu'on se souvienne également que *Corambé*, le dieu de son enfance, péchait par un excès de bonté. L'existence de l'enfer suppose un Dieu de vengeance et de féro-

(1) *Impressions et Souvenirs*, pp. 143-144.

(2) *Ibid.*, p. 132.

cité. M. Le Montier, dans *Mademoiselle La Quintinie*, reproche à l'Eglise d'enseigner un dieu punisseur et féroce : « Pour donner plus de poids à l'inconséquence de votre Dieu, vous lui donnez le goût des éternels supplices, vous en faites un cabire autrement terrible que ces fétiches barbares qui voulaient boire du sang avec leur gueule de bronze. Ce ne serait rien pour un Dieu si avide ; vous lui avez donné l'enfer, d'où pendant l'éternité s'exhalera, pour réjouir sa justice, l'odeur de la chair toujours brûlée, toujours dévorée et toujours palpitante ! » (1)

Le Dieu de George Sand, écrit R. Doumic, « est un Dieu personnel et conscient dont la fonction essentielle, si ce n'est l'unique fonction, consiste à pardonner à tout le monde. » (2) N'écrivait-elle pas en effet à Mlle Leroyer de Chantepie : « C'est une impiété de douter de la miséricorde infinie de Dieu et de croire qu'il ne pardonne pas *toujours*, même aux plus grands coupables. » (3)

On sait que cette conception d'un Dieu uniquement bon, d'un Dieu qui pardonne toujours et qui ne punit jamais, est une face du quiétisme, face inavouée, que Rousseau fit sienne et que George Sand reprit à son tour. La nature humaine est bonne, elle est même sainte. L'Eglise a donc tort d'enseigner un Dieu qui punit, un Dieu réformateur de cette na-

(1) *Mademoiselle La Quintinie*, p. 318.

(2) R. Doumic, *George Sand*, p. 351.

(3) *Correspondance*, t. IV, p. 157.

ture : « Votre erreur, dira M. Le Montier, je vous l'ai dite : vous croyez à un Dieu proscripteur de la vie et réformateur de la nature, c'est-à-dire en guerre avec son œuvre, et défendant à l'homme d'être homme. » (1)

Mme Sand tranquillise Mlle Leroyer de Chantepie, au sujet de la justice divine : « ... que craignez-vous donc de Dieu ? est-ce que son appréciation de nos fautes peut être jugée par nous et mesurée selon nos idées ? » (2). Pour rassurer sa correspondante, elle essaie de lui donner une idée de la justice de Dieu : « Certes Dieu n'est pas *juste* à notre manière. S'il connaissait la nécessité de châtier, de réprimer, de punir, il serait malheureux ; son cœur serait brisé à toute heure ; les larmes et les cris des créatures navreraient sa bonté. Dieu ne peut pas être malheureux ; donc, nos erreurs n'existent pas comme un mal devant lui. Il ne réprime pas même les criminels ; il ne punit pas même les monstres. » (3).

Quand l'idée du suicide lui vient, elle résiste à cet attrait de la mort : « Il s'agit de ne pas déplaire à ce Dieu qui est bon, et que j'aime... » (4). Elle se demande même si elle a le droit d'attenter à ses jours : « Mais Dieu, auquel j'ai toujours cru, même

(1) *Mademoiselle La Quintinie* p. 318.

(2) *Correspondance*, t. V, p. 71.

(3) *Ibid.*, t. V, p. 71.

(4) *Journal intime* (posthume), p. 220.

dans le temps où je ne l'aimais plus, Dieu que j'aime, aujourd'hui qu'il m'apparaît sous l'idée de bonté infinie, Dieu, dans le sein duquel je veux retourner pour qu'il me fasse renaître meilleure, ne me rejettera-t-il pas dans une sorte de néant provisoire, si je dispose moi-même des jours qu'il m'a comptés ? » (1). Car, malgré tout, « Dieu récompense et punit. Il ne connaît pas notre code, il n'y a point à son tribunal de peine de *mort* ni de travaux forcés à perpétuité... » (2). Mais Dieu pourrait plonger l'âme du suicidé dans le néant, temporairement il est vrai. Et ce serait là la punition, la seule !

C'est cette même providence, bonne, bienveillante, compatissante qui réunit sur la terre les cœurs faits pour s'aimer. Voilà pourquoi l'amour est divin (3). Et dans les fautes qui peuvent entraîner les amants et les avilir, c'est la société qui est responsable, car elle entrave les élans divins dans les cœurs, elle empêche les desseins de la Providence de s'accomplir.

Avec la foi en un Dieu de bonté, elle gardait la ferme attente d'une vie future se prolongeant indéfiniment dans le progrès. Nous avons déjà parlé de cette immortalité de l'âme telle que la comprenait George Sand, et toute différente de la con-

(1) *Journal intime* (posthume), p. 219.

(2) *Ibid.*, p. 219.

(3) Voir chapitre III, pp. 115-116.

ception chrétienne. Cet espoir en la vie future la consolait dans les déceptions de sa vie, dans les chagrins, les deuils. Elle garde l'espérance de retrouver dans une vie meilleure ses chers disparus. Parlant de la mort de sa petite-fille, Jeanne Clésinger, elle écrira, pleine d'espoir : « Jé sais bien que je la retrouverai et qu'elle me reconnaîtra, quand même elle ne se souviendrait pas, ni moi non plus. » (1) : A Mlle Leroyer, elle affirmera : « Donc, après la mort, une vie éternelle, entièrement inconnue, s'ouvre devant nous. Quelle qu'elle soit, notre religion doit consister à nous y fier entièrement. » (2). Comme on le voit dans ces lignes, Mme Sand ne doute pas de l'existence de la vie future. Par contre, elle ne semble pas être très fixée sur cette vie « entièrement inconnue. » Nous avons montré, en parcourant *Spiridion*, que l'immortalité consiste pour elle dans les réincarnations successives de l'âme dans l'humanité. Ainsi se prolongerait indéfiniment la vie de l'âme, vie ascendante allant toujours vers le progrès et la lumière, étapes successives par lesquelles passe chaque âme pour se rapprocher du principe divin. Elle y croyait encore dans ses dernières années, comme le prouvent ces lignes que nous empruntons au *Journal d'un voyageur pendant la guerre* : « Heureux ceux qui

(1) *Correspondance*, t. IV, p. 37.

(2) *Ibid.*, t. V, p. 72.

croient que la vie n'est qu'une épreuve passagère, et qu'en la méprisant, ils gagneront une éternité de délices ! Ce calcul égoïste révolte ma conscience, et pourtant je crois que nous vivons éternellement, que le soin que nous prenons d'élever notre âme vers le vrai et le bien nous fera acquérir des forces toujours plus pures et plus intenses pour le développement de nos existences futures ; mais croire que le ciel est ouvert à deux battants à quiconque dédaigne la vie terrestre me semble une impiété. Une place nous est échue en ce monde ; purifions-la, si elle est malsaine. La vie est un voyage ; rendons-le utile, s'il est pénible. Des compagnons nous entourent au hasard ; quels qu'ils soient, voyageons à frais communs ; ne prions pas, plutôt que de prier seuls. Travaillons, marchons, déblayons ensemble. Ne disons pas devant ceux qui meurent en chemin qu'ils sont heureux d'être délivrés de leur tâche. Le seul bonheur qui nous soit assigné en ce monde, c'est précisément de bien faire cette tâche, et la mort qui l'interrompt n'est pas une dispense de recommencer ailleurs. Il serait commode, en vérité, d'aller s'asseoir au septième ciel pour avoir vécu une fois. » (1)

Telle nous apparaît la conception religieuse de George Sand, religion placée au-dessus de toute doctrine et de tout culte. Reconnaissons, en terminant,

(1) *Journal d'un voyageur pendant la guerre*, pp. 16-17.

qu'en agitant tous ces graves problèmes, George Sand a le mérite d'être restée croyante, religieuse même. Elle a su accorder les harmonies visibles de l'univers avec les harmonies invisibles, dans l'idée de la pensée pure. Elle a fini par établir une morale applicable à sa vie, morale qui tient dans ces deux mots : *être bon*. Le jour où elle s'est élevée à cette noble conception de sa vie, où elle a fait généreusement le don de son cœur, elle a trouvé le calme, la sérénité. Aussi, a-t-elle été aimée chez elle, pour elle. Elle a transformé la vie morale du paysan en y introduisant le sens de la fraternité évangélique, qui a fait de ce coin du Berry, resté sous le signe de *la bonne dame de Nohant*, un pays où l'on parle encore d'elle comme d'une fée bienfaisante.

Et l'on aurait pu graver, comme épitaphe sur le granit qu'ombrage l'if sombre de Nohant, le jugement de Musset : « ...elle était sincère, bonne et grande. » (1)

(1) Voir chapitre I, p. 21.

BIBLIOGRAPHIE

La bibliographie que nous donnons ci-après ne comprend que les ouvrages auxquels nous avons emprunté des citations, ainsi que ceux auxquels nous avons fait allusion au cours de notre travail. Elle est divisée en deux paragraphes :

A. — Ouvrages de George Sand.

B. — Travaux critiques sur George Sand ou ayant trait à la question étudiée.

Nous donnons, dans un troisième paragraphe, une liste d'ouvrages que nous avons consultés à titre de renseignement, paragraphe intitulé :

C. — Ouvrages consultés.

A. — OUVRAGES DE GEORGE SAND. (1)

Manuscrit de Spiridion, col. Spœlberch de Lovenjoul, à Chantilly, n° 844.

Ce manuscrit comporte 235 feuillets, plus les feuillets A, 15 bis et 220 bis, c'est-à-dire, au total, 238 feuillets. Sur ces 238 feuillets, 21 seulement sont écrits de la main de Pierre Leroux. Le feuillet 77 comporte 14 lignes écrites d'une main d'enfant, où nous avons cru reconnaître l'écriture du jeune Maurice Sand. Le manuscrit, en excellent état, renferme très peu de corrections. Le nom de Engelwald est barré et remplacé par celui de Spiridion. Il correspond parfaitement à la première publication du roman dans la *Revue des Deux Mondes*. Il porte la signature de George Sand avec ces mots : « Hommages à Buloz ».

Article sur le P. H. Loyson, *Le Temps*, 12 sept. 1872 (réimp. dans les *Impressions et Souvenirs*).

Contes d'une grand'mère, Paris, Calmann-Lévy, s. d. [Lévy, 1873].

Correspondance, Paris, Calmann-Lévy, 1882-84, 6 vol.

Histoire de ma vie, Paris, Calmann-Lévy, 1876, 4 vol. [*La Presse*, oct. 1854 août 1855].

Horace, Paris, col. Perrotin, 1842-44 [*Revue indép.*, nov. 1841-mars 1842].

Impressions et Souvenirs, Paris, Michel Lévy, 1873.

Indiana, Paris, Dupuy, 1832.

(1) Nous donnons 2 dates d'édition. La première est celle de l'édition que nous avons consultée ; la seconde, entre crochets, correspond à la première publication de l'ouvrage.

- Jacques, Paris, Michel Lévy, 1872. [Bonnaire, 1834]
Journal d'un voyageur pendant la guerre, Paris, Michel Lévy, 1872. [Revue des Deux-Mondes, 1^{er}, 15 mars et 1^o avril 1871].
- Journal intime* (posthume), Paris, Calmann-Lévy, 1926.
- La Comtesse de Rudolstadt*, Paris, Michel Lévy, 1856-57 [Revue indép., juin, juillet, août, sept, oct., nov., déc. 1843 ; janv., février 1844].
- La Petite Fadette*, Paris, édit. Hetzel, 1851-56. [Le Crédit, 1^{er} déc. 1848 et n^{os} suiv. en 1849].
- Lavinia*, Paris, col. Perrotin, 1842-44. [Canel et Guyot, 1833].
- Le Compagnon du tour de France*, Paris, Perrotin, 1843. [Perrotin 1840, 2 vol.].
- Lélia*, Paris, Dupuy, 1833, 2 vol.
- Lélia* (2^e version), Paris, Calmann-Lévy, 1929, 2 vol. [Bonnaire, 1839, 3 vol.].
- Le Meunier d'Angibault*, Paris, édit. Hetzel, 1853. [La Réforme, 21 janvier 1845 et numéros suivants].
- Le Péché de Monsieur Antoine*, Paris, édit. Hetzel, 1853. [L'Epoque, 1^{er} octobre 1845 et numéros suivants].
- Le Secrétaire intime*, Paris, édit. Hetzel, 1853. [Bonnaire, 1834].
- Lettres   Alfred de Musset et à Sainte-Beuve*, Paris, Calmann-Lévy, 1897.
- Lettres   Mme de L. B.*, 1842. *En Pique-Nique*, Paris, Armand Colin, 1895.
- Lettres   Marcie* (réimp. dans les *Mélanges*). [Le Monde, 12, 19, 25 fév. ; 14, 23, 27 mars 1837].
- Lettre   M. Lerminier sur son examen critique du Livre du Peuple* (réimp. dans les *Mélanges*). [Revue des Deux Mondes, 1^{er} février 1838].
- Lettres d'un voyageur*, Paris, Michel Lévy, 1863. [Revue des Deux Mondes, 15 mai, 15 juillet, 15 sept., 15 oct. 1834 ; 1^{re} édit. de librairie : Bonnaire, 1837, 2 vol.].
- Le Culte de la France* (réimp. dans les *Mélanges*). [La Vraie République, 13 mai 1848].

- Le Dogme de la France* (réimp. dans les *Mélanges*). [*La Vraie République*, 12 mai 1848].
- La Religion de la France* (réimp. dans les *Mélanges*). [*La Vraie République*, 11 mai 1848].
- Les Sept cordes de la lyre*, Paris, Perrotin, 1843. [*Revue des Deux Mondes*, avril-mai 1839].
- Mademoiselle La Quintinie*, Paris, Calmann-Lévy, 1928. [*Revue des Deux Mondes*, 1^{er}, 15 mars, 1^{er}, 15 avril et 15 mai 1863].
- Mélanges*, Paris, Perrotin, 1843.
- Méttela*, Paris, col. Perrotin, 1842-44. [*Revue des Deux Mondes*, 15 oct. 1833].
- Préface des Lettres à Marcie* (réimp. dans les *Mélanges*). [1843].
- Quelques réflexions sur Jean-Jacques Rousseau* (réimp. dans les *Mélanges*). [*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin 1841].
- Souvenirs de 1848*, Paris, Calmann-Lévy, 1880. [Col. Hetzel-Lecou, 1852-1855].
- Spiridion*, in-8° à 2 colonnes, illustrations de Maurice Sand et Tony Johannot, Paris, Calmann-Lévy, 1901. [*Revue des Deux Mondes*, 15 oct. 1^{er} et 15 nov. 1838 ; 1^{er} et 15 janv. 1839].
- Sur la dernière publication de M. F. La Mennais* (réimp. dans les *Mélanges*). [*Revue indép.*, 10 mars 1843].
- Tamaris*, Paris, Michel Lévy, 1862. [*Revue des Deux Mondes*, 1^{er}, 15 février ; 1^{er}, 15 mars 1862].
- Valentine*, Paris, Michel Lévy, 1862. [Dupuy, 1832, 2 vol.].
-

B. — TRAVAUX CRITIQUES SUR GEORGE SAND,

OU AYANT TRAIT A LA QUESTION ÉTUDIÉE.

- Brunetière : *Evolution de la poésie lyrique en France au dix-neuvième siècle*, Paris, Hachette, 1922, 2 vol.
- Cáro : *Les grands écrivains français : George Sand*, Paris, Hachette et Cie, 1887.
- Châteaubriand : *Le Génie du christianisme*, Paris, Garnier, 1920, 2 vol.,
- Charléty (S.) : *Histoire du Saint-Simonisme (1825-1864)*, Paris, Paul Hartmann, 1931.
- Clément (Abbé) : *George Sand ; souvenirs d'un curé de campagne. La Quinzaine*, juillet 1901.
- Dartigue (Henry) : *La religion de George Sand, Revue chrétienne*, 1904, p. 137 et suiv.
- Doumic (René) : *George Sand*, Paris, Perrotin et Cie, 1904.
- Duine (F.) : *La Mennais, sa vie, ses idées, ses ouvrages*, Paris, Garnier, 1922.
- Feuillet (O.) : *Histoire de Sibylle*, Paris, Calmann-Lévy, 1862.
- Forgues (E.) : *Correspondance entre Lamennais et le baron de Vitrolles*, 1819-1853, Paris, Charpentier et Cie, 1886.
- Haussonville (vicomte d') : *Etudes biographiques et littéraires : George Sand*, Paris, Calmann-Lévy, 1879.
- Heylli (Georges d') : *La Fille de George Sand*, Rouquette, 1900.
- Hugo : *Les Contemplations*, Paris, Flammarion, s.d.
- *La Légende des Siècles*, Paris, Hachette, 1920, 2 vol.
- Karénine (W.) : *George Sand, sa vie et ses œuvres*, Paris, Plon, 1899-1926, 4 vol.
- Lamennais : *De la propriété* (chap. inédit de l'*Esquisse d'une philosophie*), paru dans le *Peuple, Constituant*, mardi 30 mai 1848, n° 93..
- *Le Livre du Peuple*, Bruxelles, Langlet et Cie, 1838
- *Paroles d'un Croyant*, Paris, Paul Daubrée et Caillex, 1836-1837.

- Lâvisse (Ernest) : *Histoire de France contemporaine*, Hachette, 1921, t. VII.
- Leroux (Pierre) : *De l'humanité, de son principe et de son avenir*, Paris, Perrotin, 1840, 2 vol.
- Lovenjoul (Spœlberch de) : *La véritable histoire de « Elle et Lui »*, Paris, Calmann-Lévy, 1897.
- Michelet et Quinet : *Des jésuites*, Paris, Hachette et Paulin, 1843.
- Michelet : *Le Prêtre, la femme et la famille*, Paris, Chamerot, 1861.
- Moselly (E.) : *Les femmes illustres, George Sand*, Paris, Nils-son, 1911.
- Pailleron (M.L.) : *Les derniers romantiques*, t.III, Paris, 1919.
- Pierre (J.) : *M. le chanoine S. Clément et ses « Souvenirs d'un curé de campagne »*, *Revue du Berry et du Centre*, juillet 1909.
- Pommier (Jean) : *Autour d'un roman religieux de George Sand*, *Revue d'Histoire et de Philosophie Religieuses*, Strasbourg, 1928.
- Quinet (E.) : *Ahasvérus*, Paris, Comon, 1833.
- Renan : *La Vie de Jésus*, Michel Lévy, 1863.
- Revue Encyclopédique*, avril-juin et juillet-septembre 1832.
- Rocheblave (S.) : *George Sand avant George Sand*, *Revue de Paris*, 15 mars 1896.
- *George Sand et sa fille d'après leur correspondance inédite*, Paris, Calmann-Lévy, 1905.
- *Introduction au Marquis de Villemér*, Paris, Larousse, 1932.
- Sainte-Beuve : *Premiers lundis*, Michel Lévy, 1874, t. II.
- *Nouveaux lundis*, Michel Lévy, 1866, t. V.
- Séché (L.) : *Alfred de Musset, l'homme, l'œuvre, les camarades, les femmes*, Paris, *Mercure de France*, 1907, 2 vol.
- Seillière (E.) : *George Sand, mystique de la passion, de la politique et de l'art*, Paris, Félix Alcan 1920.
- Staël (Mme de) : *De l'Allemagne*, Londres 1814, 3 vol.

- Tarbé (Edmond) : *Lettres inédites de George Sand sur le christianisme*, annotées et commentées, *En Pique-Nique*, Paris, Armand Colin, 1895.
- Thomas (P. Félix) : *Pierre Leroux, sa vie, son œuvre, sa doctrine*, Paris, Félix Alcan, 1904.
- Vincent (Mme L.) : *George Sand et le Berry*, Paris, Champion, 1919.
-

C. — OUVRAGES SIMPLEMENT CONSULTÉS.

- About (Ed.) : *Théosophie et philosophie*, La Presse, 1^{er} août 1863.
- Adam (Mme) : *Mes sentiments et nos idées avant 1870*, Paris, A. Lemerre, 1905.
- Ageorges (J.) : *Une âme religieuse ; Essai sur la religion de George Sand*, *Revue du Berry*, sept. 1901.
- Amic (Henri) : *George Sand. Mes souvenirs*, Paris, Calmann-Lévy, 1893.
- Anonyme : *George Sand et l'abbé Rochet*, *Le Temps*, 16 nov. 1896.
- *Sur la tolérance religieuse. Lettres inédites de Lacordaire, Montalembert et George Sand*, *L'amateur d'autographes*, 15 janvier 1900.
- Bourget (Paul) : *Etudes et portraits*, t. I, Paris, s.d.
- Buis (L.) : *Les théories sociales de George Sand*, Pedone, 1910.
- Caro (E.) : *L'idée de Dieu et ses nouveaux critiques*, Paris, Hachette, 1864.
- Chervillat (P.) : *George Sand*, article dans les *Etudes Religieuses*, 5 janvier 1896.
- Escande (G.) : *Lettres inédites de George Sand à l'abbé Rochet*, suppl. de *La Gironde littéraire*, 25 novembre 1883.
- Faguet : *Politiques et moralistes du XIX^e siècle*, Lecène et Oudin, 1891-99, 3 vol.
- Harris (H.) : *Derniers moments et obsèques de George Sand*, Renouard, 1904.
- Haussonville (comte d') : *Lettres de Lamennais à la Baronne Cottu*, Paris, Perrin et Cie, 1910.
- Hugo : *Correspondance. Lettres à George Sand*, Paris, Calmann-Lévy, 1898.
- Janet (P.) : *La philosophie de Pierre Leroux*, *Revue des Deux Mondes*, 1898-1899.

- Jouet (Alph.) : *George Sand et sa morale*. Jacques, *Revue du Berry*, 1896.
- Laimé (A.) : *Etudes philosophiques, George Sand*, *Revue de l'Armorique*, 15 novembre 1842.
- Lamennais : *Amschaspands et Darvands*, Paris, Pagnerre, 1845.
- *Discussions critiques et pensées diverses sur la religion et la philosophie*, Paris, Pagnerre, 1841.
- *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, Tournachon-Mollin et Sequin, 1817-1823, 4 vol.
- *Esquisse d'une philosophie*, Paris, Pagnerre, 1841-1846, 4 vol.
- Lauth-Sand (Mme) : *Souvenirs de Nohant*, *Revue du Berry*, 1^{er} septembre 1916.
- *Le Berry de George Sand*, Paris, Morancé, 1926.
- Leblois : *Les bibles et les initiateurs religieux de l'humanité*, Paris, Fischbacher, 1883-1888, 7 vol.
- Legouvé (E.) : *Jean Reynaud*, Paris, Charpentier, 1864.
- Lerminier : *Au delà du Rhin*, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin 1835.
- Lovenjoul (Spœlberch de) : *George Sand. Etude bibliographique sur ses œuvres*, Paris, Leclerc, 1914.
- Maigron (Louis) : *George Sand et les mœurs*, *Revue de Paris*, 1^{er} et 15 décembre 1903 ; 15 janvier 1904.
- Marillier (Léon) : *La sensibilité et l'imagination chez George Sand*, Paris, Champion, 1896.
- Masson (P.M.) : *La religion de Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Hachette, 1916, 3 vol.
- Michelet : *La bible de l'Humanité*, Paris, Chamerot, 1864.
- Monin (Hip.) : *George Sand et la République de 1848*, *La Révolution française*, 14 nov. et 14 déc. 1899 ; 14 janv. et 14 février 1900.
- Peyrat (Nap.) : *Béranger et Lamennais. Lettres de Béranger à Peyrat*, Paris, Ch. Meyrueis, 1861.
- Regnault (Dr Félix) : *L'Amour chez George Sand*, *Revue Moderne de Médecine et de Chirurgie*, Paris, février 1934.

- Renan (Ernest) : *Feuilles détachées*, article nécrologique sur George Sand, Paris, Calmann-Lévy, 1892.
- Reynaud (Jean) : *Terre et Ciel*, Paris 1854.
- Saurat (Denis) : *La religion de Victor Hugo*, Paris, Hachette, 1929.
- Sellards (John) : *Dans le sillage du romantisme : Charles Didier*, (1805-1864). Paris, Champion, 1932.
- Stern (Daniel) : *Histoire de la Révolution de 1848*, Paris, G. Sandré, 1851.
- Travers (Julien) : *Les Sept cordes de la lyre par George Sand*, F. Le Blanc-Hardel, Caen, 1883.
- Veuillot (Louis) : *Les libres penseurs*, Paris, Palmé, 1866.
— *Les odeurs de Paris*, Paris, Palmé, 1866.
- Weill (G.) : *L'Ecole Saint-Simonienne, son histoire, son influence jusqu'à nos jours*, Paris, Alcan, 1896.
-

INDEX

Agoutt (Mme d'), 103, 139.
 Alicia (Sœur), 39, 46, 53, 60.
 Alippe (Sœur), 26.
 Allart (Hortense), 13.
 Arnauld, 175.
 Augustin (Saint), 57, 55, 98,
 140.
 Bacon, 61.
 Barbès, 212.
 Bascans, 143, 210.
 Bazard (Armand), 147.
 Beaumont (Abbé de), 16.
 Béranger, 156.
 Bonaparte (Prince Jérôme), 207.
 Bossuet, 61, 140, 175.
 Brunetière, 187.
 Buloz (François), 161, 162, 184,
 223, 241, 250.
 Buloz (Mme), 171.
 Caro (E.), 61, 87, 135, 179.
 Cauvière (Docteur), 155.
 Charles-Edmond, 252.
 Charléty (S.), 120, 121, 122.
 Chateaubriand, 57, 58, 60, 61,
 95, 101.
 Chatiron (Hippolyte), 17, 56.
 Cherbuliez (Victor), 249.
 Chopin, 155.
 Clément (Abbé), 215.
 Clésinger (Jeanne), 202, 271.
 Clotilde (Princesse), 208.
 Courier (Paul-Louis), 242.
 Dartigue (Henry), 220, 262, 265.
 Decerfz, 30, 31.
 Delaborde (Caroline), 74.
 Deschartres, 16, 17, 18, 33, 35,
 66, 200.

Dorval (Mme) 82.
 Doumic (René), 108, 113, 119,
 137, 141, 145, 156, 162, 176,
 261, 268.
 Dudevant (Aurore), 112, 221.
 Dudevant (Casimir), 73, 76, 77.
 Dudevant (Gabrielle), 221.
 Duine (F.), 131, 132, 135.
 Dumont (M. et Mme), 80.
 Dupin de Francueil (Mme), 14,
 17, 25, 26, 29, 31, 33, 34,
 56, 68, 72, 199, 229.
 Dupin de Francueil (M.), 68.
 Dupin (Maurice), 15, 16, 32, 75,
 152.
 Dupin (Mme Sophie-Victoire),
 15, 16, 17, 18, 73, 74, 188.
 Duquesnel, 252.
 Duvernet (Charles), 102, 152.
 Epinay (Mme d'), 68.
 Enfantin (dit le Père), 108.
 Eugénie (Impératrice), 222, 250.
 Fénelon, 175.
 Feuillet (O.), 223, 226.
 Flaubert (G.), 201, 212, 221,
 252.
 Fourier, 106.
 Gerson, 58, 59.
 Guéroutt (A.), 126, 127.
 Guillon, 155.
 Heine (Henri), 149.
 Hélène (Sœur), 45, 46, 60.
 Hugo (Victor), 110, 111, 119.
 Hurons (Les), 209.
 Janin (Jules), 137.
 Karénine (W.), 18, 46, 67, 69,

- 90, 162, 168, 173, 203, 222, 251.
 Lacoux (Chevalier de), 56.
 Lamartine, 114, 153.
 Lamennais (Abbé de), 91, 106, 107, 108, 119, 127, 128, 129, 130, 132, 134, 135, 136, 137, 139, 140, 145, 146, 149, 150, 152, 157, 159, 162, 163, 165.
 Laur (Francis), 210.
 Leblois (Pasteur), 213.
 Leconte de Lisle, 187.
 Leibniz, 61, 66, 70, 166.
 Leroux (Pierre), 50, 90, 91, 95, 106, 108, 127, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 165, 166, 168, 175, 176, 239.
 Leroy (Mlle Zoé), 79, 80.
 Leroyer de Chantepie (Mlle), 86, 153, 205, 268, 269, 271.
 Lesage, 139.
 Liszt, 91, 103, 128.
 Lizet, 24.
 Loyson (Père Hyacinthe), 28, 29, 127, 245.
 Lovenjoul (Spœlberch de), 151.
 Matthieu (Saint), 65.
 Maillard (M. et Mme), 210.
 Marliani (Mme), 90, 139, 152, 156, 161.
 Mazzini, 149.
 Mérimée, 82.
 Michel (de Bourges, Everard), 91, 127, 157.
 Michelet (Jules), 185, 247.
 Milton, 61.
 Montesquieu, 61.
 Mornet (Daniel), 145.
 Moselly (Emile), 52, 124, 138.
 Musset (A. de), 21, 54, 104, 115, 116, 136, 273.
 Néraud (Jules, le Malgache), 52, 64, 117.
 Pailleron (M. L.), 224, 244.
 Pascal, 50, 61, 98.
 Paul (Saint), 65, 108, 139.
 Planche (Gustave), 82.
 Planet (G.), 149, 150.
 Platon, 157.
 Pommier (Jean), 50, 51, 168, 169, 170.
 Poncy (Charles), 154, 188, 202.
 Poncy (Désirée), 155.
 Pontcarré (Mme et Mlle de), 55.
 Porcher de Lissaunay (Abbé), 27, 28.
 Prémord (Abbé de), 42, 46, 47, 53, 60, 76, 229.
 Pythagore, 256.
 Quinet (Edgar), 178.
 Racine, 199.
 Renan, 101, 255.
 Reynaud (Jean), 106, 108, 147, 149, 155.
 Rocheblave (Samuel), 75, 258.
 Rollinat (François), 83, 84, 85, 86, 176, 181.
 Rousseau, 40, 52, 61, 63, 64, 65, 70, 71, 72, 101, 119, 157, 199, 268.
 Sainte-Beuve, 13, 54, 82, 103, 147, 149, 225, 240.
 Saint-Simon, 120, 121, 122.
 Sandeau (Jules), 82.
 Schaeffer (Pasteur), 215, 254.
 Ségur (Léon), 116.
 Seignobos (Ch.), 221.
 Seillière (Ernest), 39, 83, 104, 117, 199, 201, 207, 231, 233, 236, 257.
 Sèze (Aurélien de), 77, 79, 88.
 Staël (Mme de), 123.
 Thomas (P.F.), 151.
 Viardot (L.), 149.
 Vigny (A. de), 187.
 Vinçard, 125.
 Vincent (Mme L.), 77, 80, 81, 177.
 Vitrolles (baron de), 139.
 Voltaire, 15, 267.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	7 à 11
------------------------	--------

CHAPITRE PREMIER

DE L'IGNORANCE VERS L'ELAN MYSTIQUE.

Première éducation d'Aurore Dupin à Nohant, sous la direction de sa grand'mère et de son précepteur Deschartres. — Absence d'enseignement religieux. — La première communion d'Aurore. — Son séjour au couvent des Anglaises, à Paris. — Sa conversion au catholicisme. — L'abbé de Prémord et la Mère Alicia. — Aurore veut se faire religieuse, sous l'influence de sœur Hélène. — Les Jésuites et l'Eglise de Rome. — Retour à Nohant. — <i>Le Génie du christianisme</i> comparé à <i>l'Imitation de Jésus-Christ</i>. — Lectures philosophiques.....	13 à 61
--	---------

CHAPITRE II

DE ROUSSEAU A LELIA.

Premier contact avec le philosophe de Genève. — La visite à Nohant de l'archevêque d'Arles. — Premiers doutes religieux. — Relâche dans la pratique du culte. — Mort de Mme Dupin de Francueil. — Aurore à Paris auprès de sa mère.	
--	--

— Son mariage avec Casimir Dudevant. — Evolution morale et profonde tristesse. — Tentative de retour vers la religion perdue. — Voyage aux Pyrénées. — Aurélien de Sèze. — Accès de découragement. — Mme Dudevant quitte le foyer conjugal et s'installe à Paris. — *Lélia*. Les deux versions de *Lélia*. — *Lélia* au point de vue religieux. — Critiques envers l'Eglise. — Sténio et Musset. — *Lélia* et la réincarnation. — Quelques idées saint-simoniennes....

63 à 113

CHAPITRE III

VERS UN CHRISTIANISME SOCIAL.

Séjour à Venise. — Origine divine de l'amour. Abattement profond et nouvelle évolution : George Sand se découvre un rôle social. — Le saint-simonisme. — Lamennais, sa doctrine, ses idées religieuses au moment de sa rencontre avec George Sand. — Son influence sur sa collaboratrice. — Les *Lettres à Marcie*. — Lettres à M. Bascans sur l'enseignement religieux pour Solange. — Pierre Leroux et sa doctrine. — George Sand, apôtre de la nouvelle doctrine. — *Spiridion*. — Collaboration de Pierre Leroux et remarques sur le manuscrit. — Les *Sept cordes de la lyre*. — Socialisme et communisme. — Les idées de Michelet sur les Jésuites ; George Sand les ménage. — Démocrate et républicaine. — La prêtresse de la République de 1848. — Désillusions

115 à 197

CHAPITRE IV

MANIFESTATIONS ANTICLERICALES.

George Sand s'éloigne de plus en plus du catholicisme. — Mauvaise impression de son séjour à Rome en 1855. — *Daniella*. — Lettres à Mademoiselle Leroyer de Chantepie sur le catholicisme. — Un ami libre penseur : le prince Jérôme Bonaparte. — L'avenir de la France menacé par le parti clérical. — Conversion de Maurice et de sa famille au protestantisme. — George Sand et les pasteurs Leblois et Schaeffer. — *Mademoiselle La Quintinie* et le roman de *Sibylle*. — Griefs contre l'Eglise : le dogme de l'enfer, l'ascétisme, la négation du progrès, la confession catholique, le célibat des prêtres. — Michelet et son livre du *Prêtre*. — La polémique continue : le Père Loyson. — « Arrière donc le Dieu Jésus ! ». — Vague effusion de panthéisme.... 199 à 258

CHAPITRE V

LE CREDO DE GEORGE SAND.

(CONCLUSION)

Rupture définitive avec le christianisme. — Religion naturelle : existence de Dieu, bonté de la Providence, survivance de l'âme. — *Impressions et Souvenirs*, chap. VIII. — Absence de tout culte extérieur, inutilité de la prière par

les formules consacrées. — Religion intérieure
et idéale dans l'émotion du cœur qui vibre à
l'idée de Dieu. — Morale faite de bonté et de
fraternité évangélique 261 à 273

BIBLIOGRAPHIE 275

INDEX 285

NOTA : Les citations des pages 120, 121, 122 et 123,
tirées de l'*Histoire du Saint-Simonisme* (1825-1864) corres-
pondent à l'Édition Hachette 1896.

Vu, le 18 Février 1936 :
Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,
H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
S. CHARLÉTY.

